Don de { Succession
Augustine
Barrasse

# ABRÉGÉ CHRONOLOGIQUE OU HISTOIRE DES DÉCOUVERTES

FAITES par les Européens dans les différentes parties du Monde,

*EXTRAIT des Relations les plus exactes & des Voyageurs les plus véridiques,*

Par M. JEAN BARROW, Auteur du Dictionnaire Géographique.

*Traduit de l'Anglois par M.* TARGE.

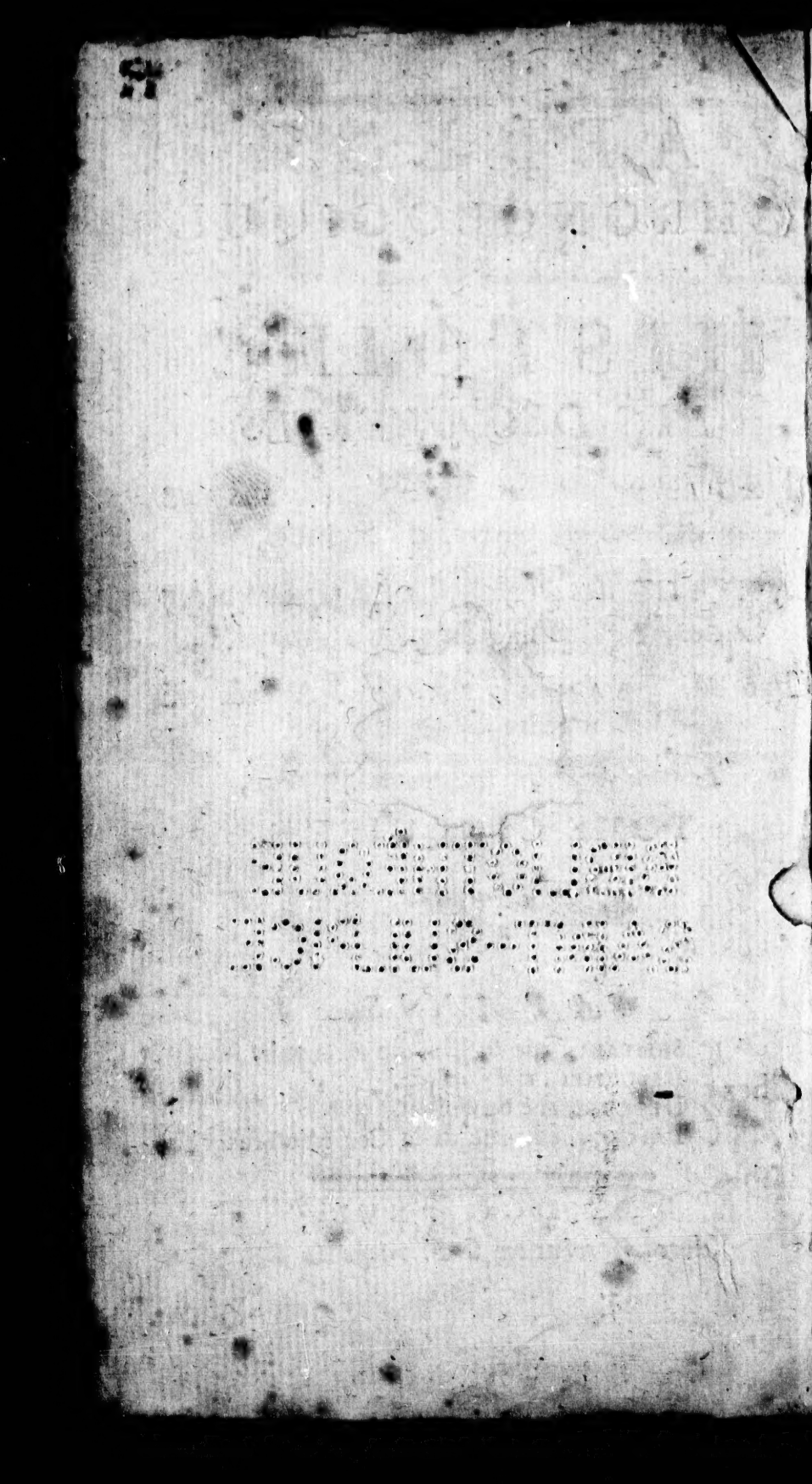
TOME CINQUIEME.

*A PARIS,*

Chez { SAILLANT, rue S. Jean-de-Beauvais.
DELORMEL, rue du Foin.
DESAINT, rue du Foin.
PANCKOUCKE, rue de la Comédie Françoise.

M. DCC. LXVI.

*Avec Approbation & Privilege du Roi.*



# HISTOIRE
## DES DÉCOUVERTES
### *Faites par les Européens dans les différentes parties du monde.*

*DESCRIPTION de l'ancien & du nouveau GROENLAND : Découvertes faites dans ces pays par le Capitaine Jean MONCK, & par quelques autres Voyageurs.*

## CHAPITRE I.

*Situation du vieux Groenland : Recherches sur l'origine des Habitants de ce pays : Aventures d'Erick & de son fils Lief : Diversité de sentiments au sujet de ce pays : Description de différents Animaux du Groenland : Phénomenes particuliers à cette côte.*

LE Groenland comprend la vaſte étendue de pays baigné par la mer glaciale, depuis le Cap Farewell, RELATION du Groenland. Chap. I.



77774

RELATION du Groenland. Chap. I.

jusqu'au Spitzbergen & à la nouvelle Zemble. On a pensé, sans en avoir de justes raisons, qu'il joignoit la Grande Tartarie: ses bornes du côté du nord sont inconnues, & il est terminé par l'Océan du côté du sud. Il a la mer Glaciale à l'est, & est séparé de l'Amérique à l'oueſt par le détroit d'Hudson. Quand on se fut assuré que le détroit de Davis se terminoit à une Baie, on en conclut que le Groenland joignoit le continent de l'Amérique, mais il paroît, par le Voyage du Capitaine Monck, que ce sentiment n'est pas fondé.

Situation du Groenland.

Suivant les Croniques Danoises, le Groenland fut d'abord habité par les Américains, qu'une tempête jetta sur la côte, & qui étendirent ensuite leurs Etablissements jusques dans la Norwege: mais ce récit paroît tenir des fables, presque toujours inséparables des anciennes histoires. Il est plus probable que ce pays fut d'abord peuplé de la Norwege, & il y a plusieurs raisons très-fortes pour appuyer ce sentiment.

Histoire d'Erick & de son fils.

On rapporte que Tonvold, Gentilhomme de Norwege, ayant été convaincu de plusieurs meurtres, fut

obligé de prendre la fuite & de ſe retirer en Iſlande, où il mourut. Son fils Erick, ſurnommé aux cheveux rouges, l'avoit accompagné dans ſa retraite, & après la mort du pere, s'étant auſſi rendu coupable des mêmes crimes, il fut pourſuivi & ſe mit en mer, pour chercher un pays nommé Gundebiurn, ſitué à l'oueſt de l'Iſlande. Il découvrit bien-tôt deux Promontoires, l'un dans une Iſle nommée Witſercken, qui ſignifie chemiſe blanche, à cauſe de la quantité de neige dont il étoit couvert, & l'autre qu'il nomma Sand-Safn, dans le continent appellé Vharf.



Erick paſſa l'hiver dans l'Iſle, & au printems il gagna le continent qu'il nomma Groenland, ou plutôt Greenland, qui ſignifie terre verte, à cauſe de la verdure qu'il y vit peut-être inopinément. Il avoit été ſuivi de pluſieurs Aventuriers, puiſqu'il éleva des Forts en divers endroits pendant trois ans qu'il y demeura. Il repaſſa enſuite en Iſlande, & parla de ce nouveau pays avec tant d'éloges, qu'il trouva pluſieurs perſonnes diſpoſées à le ſuivre. Dans le

Il aborde au Groenland.

RELATION du Groenland. Chap I.

même temps, un de ſes fils, nommé Lief, qu'on appella depuis Lief le fortuné, paſſa en Norwege, & donna quelques connoiſſances des mêmes contrées au Prince régnant. Lief s'étant converti à la Religion Chrétienne, fut baptiſé & renvoyé dans ce pays avec un Prêtre, pour y prêcher le Chriſtianiſme. Le peuple le reçut avec joie; mais ſon pere fut mécontent de ce qu'il avoit amené des Matelots étrangers qu'il avoit ſauvés d'un naufrage, jugeant qu'il étoit contraire à ſes intérêts, que ce pays fut connu des autres Nations. Cependant il ſe réconcilia quelque temps après avec lui, & fit profeſſion ouverte de la Religion Chrétienne, ainſi que tous ceux qui l'avoient ſuivi.

Le Chriſtianiſme eſt établi dans le Groenland.

Cet événement arriva vers l'an 980, & depuis ce temps, a poſtérité d'Erick augmenta conſidérablement. Ses Deſcendans s'avancerent dans le pays, à meſure qu'ils ſe multiplierent & ils y trouverent de bons pâturages, un terroir fertile, & de l'eau excellente. Ils le diviſerent en Groenland Oriental & Occidental: dans le premier, ils bâtirent une ville

nommée Garde, où ils éleverent une belle Egl'se cathédrale, qu'ils dédierent à Saint Nicolas, Patron des timides Marins ; l'Evêque y fit ſa réſidence, & nous en trouvons un, nommé Henri, rapporté par Pontanus, comme un des Prélats qui aſſiſterent à l'Aſſemblée des Etats de Danemarck, en 1389 : pluſieurs Norwégiens y alloient auſſi pour le commerce. Quelque temps après, on bâtit près du rivage de la mer, une autre ville nommée Alb, & l'on fonda un Monaſtere dédié à l'Apôtre Saint Thomas, parce que le peuple de ce pays étoit en général fort religieux.

RELATION du Groenland. Chap. I.

Le Groenland étoit déjà bien connu, quand les Rois de Danemarck ſe firent Chrétiens, & nous trouvons ce pays ſous la juriſdiction d'Anſgarius, Evêque de Brême, qui fut nommé Archevêque du Nord, par une Bulle du Pape Grégoire IV, publiée en 835, qu'on trouve dans les Chroniques de cet Evêché. Ce pays fut ſoumis par la ſuite, pour le ſpirituel, à l'Evêque de Drontheim, & pour le temporel, il fut régi ſuivant les Loix de l'Iſlande ;

RELATION du Groenland. Chap. I.

par un Gouverneur que nomma le Roi de Norwege. Angrim Jonas, Iſlandois, dans un ouvrage, intitulé *Specimen Iſlandicum*, nous donne une liſte de ces Gouverneurs & des Evêques, juſqu'à l'an 1489.

Il devient tributaire du Roi de Norwege. An. 1256.

La Chronique Danoiſe, d'où nous avons tiré ce que nous diſons du Groenland, en nous aidant d'un autre Chronique d'Iſlande, également écrite en la langue du pays, nous parle d'un ſoulevement arrivé en 1256, à cauſe d'une taxe impoſée ſur ces Peuples par Magnus, Roi de Norwege. Ce Monarque aidé du ſecours d'une groſſe flotte par ſon frere Erick, Roi de Danemarck, força bien-tôt les Rebelles à demander la paix, qui leur fut accordée en 1261, & ils conſentirent à payer un tribut perpétuel à la Couronne de Norwege. On trouve dans la Chronique d'Iſlande, dont je viens de parler, une deſcription obſcure & confuſe du Groenland, où il eſt parlé d'une ville nommée Scagenfiord, ſituée dans la partie la plus orientale, avec un port entiérement inacceſſible, à cauſe des rochers qui l'environnent, excepté

dans le temps des plus hautes marées. On y prend des baleines & pluſieurs autres eſpeces de poiſſons, particulierement dans les temps orageux. A une petite diſtance, eſt un autre port, auquel Funchibudet, Officier de Oaas, Roi de Norwege, donna ſon nom, parce qu'il fut près d'y périr. Un peu plus loin, eſt l'Iſle de Roanſon, qui abonde en bêtes ſauvages, particulierement en ours blancs. Au-delà, on ne voit que des glaces de toutes parts.

RELATION du Groenland. Chap. I.

An. 1256.

Dans la partie occidentale, eſt une ville nommée Kindelfiord, entourée d'un bras de mer, avec un Couvent de filles dans le voiſinage, à un endroit appellé Rempeſingford. Dans pluſieurs petites Iſles des environs, il y a beaucoup de ſources d'eaux chaudes, dont on fait grand uſage en médecine pendant l'été, mais en hiver elles ſont trop brûlantes pour qu'on puiſſe s'en ſervir. Un peu plus loin, on trouve une ſubſtance qu'on appelle talc, ſi tendre qu'on la coupe de façon à lui pouvoir donner telle forme qu'on veut, creuſe ou ſolide: elle eſt à l'épreuve du feu. Bondefiord eſt ſitué plus à l'oueſt,

Fontaines brûlantes dans ce pays.

ainſi que pluſieurs petites Iſles, & d'autres endroits très-commodes pour le débarquement.

RELATION du Groenland. Chap. I.

Celui qui a écrit cette Chronique penſoit que l'intérieur du pays étoit inhabité; mais c'eſt une erreur fondée ſur la timidité naturelle des Groelandois, qui ſe cachent à l'approche des étrangers, comme on l'a remarqué en beaucoup d'occaſions. La Chronique Danoiſe aſſure poſitivement, que les Norwegiens ne poſſedent pas la centieme partie du Groenland, & que le reſte, diviſé en différentes Nations & Principautés, eſt gouverné par des Naturels du pays, qui n'ont que très-rarement communication avec les Norwegiens.

An. 1256.

Diverſité de ſentimens ſur la fertilité de ce pays.

Les Iſlandois parlent différemment de la fertilité du Groenland: dans un endroit, ils mettent le bled, & de gros orge entre les productions du pays: dans un autre, ils aſſurent que le pain eſt inconnu aux habitants & que le terrein eſt tellement reſſerré par le froid exceſſif, qu'il eſt abſolument ſtérile. Le Chroniqueur Danois confirme ce dernier récit, en diſant qu'Erick, aux cheveux rouges, fut obligé de vivre de poiſſon en ar-

ivant dans ce pays, parce que ce fut la seule subsistance qu'il pût s'y procurer : cependant nous avons déjà remarqué que sa postérité fut plus heureuse. Il dit aussi que dans le Groenland, le froid est moins vif qu'en Norwege, que tout le monde connoît pour un pays à bled. On dit même qu'on y fait deux moissons en été, ce qui ne paroît pas hors de probabilité, si l'on fait attention que les rayons du soleil étant réfléchis dans les vallées par les rochers qui les environnent, acquierent une double force, & que la terre y est améliorée par la neige qui s'y mêle, enforte qu'il n'est nullement étonnant qu'on fasse deux récoltes pendant les mois de Juin, Juillet & Août, qui sont le temps de la grande chaleur. Enfin nous sommes assurés qu'il vient de très-bon bled à Upland en Suede, sous la même élévation du pôle que la partie du Groenland, habitée par les Norwegiens.

De ces différents récits, on peut conclure qu'il y a, comme dans tous les autres pays, des terreins fertiles & d'autres stériles. Quoique les hauteurs soient des rochers, où l'on

RELATION du Groenland. Chap. I.

trouve une grande diverſité de marbres, les vallées peuvent produire de très-bons pâturages pour les chevaux, les cerfs, les liévres, & même pour les ours & les loups. On y trouve auſſi une grande quantité de faucons, qui ſont très-eſtimés.

An. 1256.

Animaux du pays.

Les baleines, les loups, les veaux & les chiens marins ſont en abondance ſur cette côte : nous pouvons y ajouter les ours blancs, qui ſont des animaux amphibies, vivant dans les glaces & ſe nourriſſant de poiſſons. Les ours noirs ne ſont pas à beaucoup près ſi gros ni ſi ſauvages. Ils demeurent toujours ſur terre, & ne ſont point leur nourriture de poiſſon. Les loups & les chiens marins ſont reconnus pour des animaux aſſez voraces : ils élevent leurs petits ſur la glace, crainte des baleines, qui ſont leurs ennemies implacables de même qu'aux ours blancs. Ces derniers ont grand ſoin de ne ſe pas écarter trop loin, quand les glaces commencent à fondre : cependant il y en a quelquefois d'emportés ſur de grandes pieces qui ſe détachent tout-à-coup, & qui ſont pouſſées ſur les côtes du Norwege & d'Iſ-

lande. Alors preſſés de la faim, ces ours détruiſent avec une fureur étonnante tout ce qu'ils rencontrent.

RELATION du Groenland. Chap. I.

C'eſt d'une eſpece de baleine, aſſez commune ſur cette côte, qu'on tire cette corne ou dent, que les Danois, il y a quelques ſiécles, vendoient un prix exceſſif, en la faiſant paſſer pour la vraie corne de licorne, qu'on prétendoit être d'un grand uſage dans la médecine, en quoi ils trompoient évidemment les autres Nations. On en montre une à Saint Denis en France, comme une grande curioſité; mais on en voit une beaucoup plus groſſe à Fredericſbourg, dans les Etats du Roi de Danemarck.

An. 1256.

De la prétendue corne de licorne.

Il y a quelques années qu'il en fut porté une, exceſſivement groſſe à Moſcow, par un homme au ſervice de la Compagnie de Groenland, établie à Copenhague: le Grand Duc de Ruſſie fut près de l'acheter un prix conſidérable: mais un de ſes Médecins découvrit que c'étoit une dent de poiſſon, & le marché fut auſſi-tôt rompu.

Il eſt parlé de la licorne dans l'Ecriture Sainte, comme d'un animal terreſtre, auquel Dieu eſt comparé

Remarques ſur les licornes.

RELATION du Groenland. Chap. I. An. 1256.

par Moïſe, à cauſe de ſa force & de ſa légéreté. Ariſtote donne le même nom à l'âne des Indes, & Pline fait la deſcription de la licorne, comme d'un animal qui a la tête de cerf, le corps de cheval & les pieds d'un éléphant, avec une longue corne torſe ſur le front, d'une force & d'une agilité extraordinaire.

Ne pourroit-il pas y avoir des licornes de terre & de mer, de même que des loups, des chiens, des veaux & de pluſieurs autres eſpeces d'animaux? Cependant, par la deſcription qu'en a donné Thorlas Scalonius, Evêque d'Iſlande, qui l'a peinte d'après nature, ce que nous appellons une corne, eſt plutôt une dent, qui tient à l'os de la machoire ſupérieure. On prétend auſſi qu'il y a eu autrefois deux eſpeces de monſtres, qui infeſtoient la mer du Groenland, & préſageoient toujours quelque tempête. Ceux de la premiere eſpece, étoient, dit-on, tranſparents comme de la glace, avec le nez, les yeux, les épaules, la taille & les bras, à peu près ſemblables à ceux de l'homme, mais ſans avoir de mains. Leur tête ſe terminoit en

pointe comme une pyramide, & les Norwegiens les nommoient Hafstrambs. L'autre eſpece avoit le corps à peu près comme une femme, le ſein large, de grands cheveux flottans, & à l'extrêmité des bras, des eſpeces de doigts attachés enſemble par une membrane comme les pattes d'oies. On nommoit ce monſtre Margugwer.

RELATION du Groenland. Chap. I. An. 1256.

On voit dans ces mers un autre phénomene très-dangereux : c'eſt une eſpece de gouffre, ou plutôt de trombe, cauſée par des ouragans, qui élevent les vagues à une hauteur prodigieuſe, & ſi quelque vaiſſeau a le malheur de s'y trouver engagé, il périt immanquablement dans ce vaſte abyme. Le grand nombre de ſources chaudes qu'on trouve en Groenland, prouve qu'il y a des montagnes de ſoufre brûlant comme dans l'Iſlande, & la Chronique Danoiſe rapporte qu'en 1308, il y eut une tempête furieuſe de tonnerres & d'éclairs, qui brula juſqu'aux fondements une Egliſe du Groenland, nommée Sealholt, ce qui fut ſuivi d'un ouragan le plus furieux qu'on puiſſe imaginer, puiſ-

Phénomenes terribles dans ce pays.

qu'il déracina des rochers, qui furent brisés par leur propre chute, & que tout le pays fut couvert de cendres.

RELATION du Groenland. Chap. I.

AN. 1256.

## CHAPITRE II.

*Météores du Groenland : Loi pour empêcher perſonne d'y commercer, ſans une permiſſion du Roi de Norwege. Perte du vieux Groenland: Tentatives pour le retrouver : Martin Frobisher fait deux voyages pour le chercher : Il deſcend au nouveau Groenland.*

RELATION du Groenland. Chap. II.

DANS le Groenland, les jours ſont très-courts en hiver : il n'y a preſque pas de nuit en été, & le temps y eſt toujours clair, ce qui eſt occaſionné par les lumieres ſeptentrionales, autrement nommées aurores boréales, qui ſont préſentement communes dans nos climats, & qui nous étoient autrefois inconnues. Ce phénomene y eſt ordinairement fort étendu, & paroît ſous diverſes formes, ſpirale, pyramidale, oblongue, &c. Il eſt dans une agitation continuelle, & répand un éclat très-vif: quelquefois il rentre, pour ainſi dire, ſur lui-même, mais c'eſt

An. 1256.

Météores du Groenland.

RELATION du Groenland. Chap. II.

pour s'élancer enſuite à une plus grande étendue & avec un nouvel éclat : il paroît le plus ſouvent pendant les nuits où il fait une belle gelée, & il eſt beaucoup plus commun en Irlande, qu'en France où en Angleterre.

An 1256.

Ce pays eſt perdu. Tentatives pour le retrouver.

Les Rois de Danemarck & de Norwege ont fait pluſieurs fois de vains efforts pour découvrir les parties ſeptentrionales du Groenland, dans l'eſpérance qu'ils y trouveroient de l'or, de l'argent & des pierres précieuſes. Cette idée leur eſt venue du récit de quelques Frizons, qui furent forcés par une tempête de relâcher dans une anſe du Groenland ſeptentrional, où ils débarquerent, & trouverent dans des cabanes à demi enfoncées en terre, une grande quantité de pierres métalliques, dont ils ſe chargerent, & ſe mirent en chemin pour retourner à leurs vaiſſeaux : mais les Naturels du pays les attaquerent dans leur retraite avec des frondes, des arcs & des fleches. Ils les pouſſerent très-vivement, & mirent en pieces un d'entre-eux, qui étant reſté un peu en arriere, eut le malheur de tomber entre les mains

e ces barbares. On fit cette découerte ſous le regne d'Olaüs le Saint, oi de Norwege.

RELATION du Groenland. Chap. II.

Les revenus du Groenland étoient pliqués à l'entretien de la table du oi de Norwege, & il étoit défendu, us peine de mort, par une loi, d'y aſſer ſans une permiſſion particuere. En 1389, quelques Norweiens accuſés d'en avoir fait clandeſnement le voyage, furent près de ayer cette faute au prix de leur vie, quoiqu'ils aſſuraſſent avec ſerment, u'ils y avoient été jettés par une empête, ils demeurerent long-temps n priſon, où ils furent traités avec eaucoup de rigueur. Ces ſortes de éfenſes ſont toujours très-nuiſibles ux découvertes: elles empêchent e commerce avec le pays dont le oyage eſt interdit, & privent des onnoiſſances qu'on en pourroit tier. C'eſt cette prohibition qui a, particulierement, contribué à la perte de ce pays: quoiqu'il paroiſſe très-étonnant qu'on n'en ait plus eu aucune connoiſſance. On a ceſſé d'y avoir des relations depuis la fin du quatorzieme ſiecle, où une maladie épidémique emporta la plus grande

An. 1256.

Cauſes de la peſte du Groenland.

An. 1389.

RELATION du Groenland. Chap. II.

partie des Membres de la Compagnie privilégiée du Groenland, ce qui interrompit d'abord la correſpondance, & elle fut enſuite totalement rompue par une guerre qui ſurvint quelque tems après, entre la Suede & le Danemarck. La route de ce pays eſt devenue abſolument inconnue, & quelques efforts qu'on ait pu faire pour le retrouver, ils ont été, juſqu'à préſent, infructueux.

An. 1389.

Recherche faite par Henningſon.

En examinant, dans la Chronique Danoiſe, la ſuite des Souverains qui ont ſuccédé aux Couronnes de Danemarck & de Norwege, depuis la Reine Marguerite, nous trouvons que pluſieurs ont été détournés par des vues politiques, ou par des vues de religion, de tenter la découverte de ce pays, & que ceux qui s'y ſont portés, ſemblent n'avoir pu y réuſſir par une eſpece de fatalité. Nous en voyons un exemple ſous le regne du Roi Frédérick II, pendant lequel un nommé Magnus Henningſon, ayant été envoyé en 1578, pour faire cette découverte, n'y put parvenir, à cauſe des temps contraires. Cependant il alla juſqu'à la vue du rivage, & quoique la mer fût par-

An. 1578.

faitement libre, & qu'il ne fût retenu ni par les glaces ni par les bas fonds, ſon vaiſſeau fut arrêté, ſi l'on en veut croire le Chroniqueur, & tous les efforts qu'il fit pour débarquer, furent inutiles. Il attribue, avec plus de ſimplicité que de ſcience, cet événement à la grande quantité de pierres d'aiman dont il penſe que le terrein étoit rempli ſous les eaux. Si Magnus avoit connu le pouvoir du poiſſon nommé Rémore, dont on dit qu'un ſeul eſt capable d'arrêter un vaiſſeau qui vogue à toutes voiles, il n'auroit pas été ſurpris de ſe trouver immobile.

RELATION du Groenland Chap. II. An. 1578.

L'année précédente, la Reine Eliſabeth avoit envoyé Martin Frobiſher pour faire des découvertes au Nord, mais les approches de l'hiver, & la quantité de glaces, l'empêcherent de gagner le rivage, enſorte qu'il fut obligé de revenir en Angleterre ſans aucun ſuccès.

Frobisher entente la découverte : il trouve le nouveau Groenland.

En 1583, le même Navigateur partit pour une autre expédition ſemblable, & découvrit le nouveau Groenland. Les Habitants abandonnerent leurs huttes à ſon arrivée, ſaiſis d'une ſi grande terreur, que quel-

An. 1583.

RELATION du Groenland. Chap. II.

ques-uns se jetterent dans la mer. Tous les efforts des Anglois pour adoucir ces Sauvages, furent infructueux : cependant ils se rendirent maîtres d'une vieille femme & d'un enfant, mais la femme jetta les cris les plus horribles quand l'enfant lui fut ôté. Leurs tentes étoient faites de peaux de baleines & de veaux marins, attachées à de longues perches, & bien garanties des vents d'est & de nord ; mais elles étoient ouvertes du côté de l'oueſt & de celui du sud.

An. 1583.

Férocité des Naturels.

Comme les Anglois suivoient la côte, ils virent la tête d'un monstre, avec une corne longue de près de quatre pieds, qui s'élevoit au-dessus de la surface de l'eau, ils descendirent à terre, où ils remarquerent que le sable brilloit comme de l'or, & ils en chargerent trois cents tonneaux. Ils firent plusieurs avances pour entrer en conférence avec les habitants, qui d'abord parurent n'en être pas éloignés, puisqu'ils firent signe aux Anglois de remonter plus haut en ramant dans la riviere. Frobisher entra dans une barque avec quelques soldats, mais voyant que les Sauva-

ges étoient postés en grand nombre entre les rochers, il ne voulut pas approcher trop près du rivage, crainte de quelque trahison. Il fit très-bien d'agir avec autant de prudence, & la conduite des Habitants fit bien connoître qu'ils avoient quelque dessein pernicieux. Entr'autres artifices dont ils se servirent pour l'attirer à terre, ils mirent un des leurs, qui paroissoit perclus & estropié, sur un rocher, avec une forte embuscade derriere, mais hors de la vue. Frobisher, qui soupçonna leur dessein, fit tirer un coup de canon sur le prétendu boiteux, qui se leva aussi-tôt sur ses pieds, & prit la fuite. Au bruit du canon, le rivage fut en un instant couvert des Sauvages, qui y accoururent de leur embuscade, & commencerent à jetter des pierres & des fleches sur la barque : mais une décharge les écarta bien-tôt, & ils prirent tous la fuite avec la plus grande précipitation.

RELATION du Groenland Chap. II. An. 1583.

Ces peuples sont actifs, bien faits, de couleur olivâtre, & la trahison paroît former leur caractere. Ils sont couverts de peaux de veaux marins, cousues ensemble, avec du fil qu'ils

Description des Habitants

RELATION du Groenland. Chap. II. An. 1583.

font des nerfs des animaux. Les hommes & les femmes ſont habillés de même, & portent des eſpeces de culottes qui ont beaucoup de poches, & ils les rempliſſent de couteaux, d'aiguilles, de pelotons de laine, de miroirs, & de toutes les autres bagatelles qu'ils trouvent ſur le bord de la mer après les nauffrages. Leurs viſages ſont peints de couleur bleue, & ils portent de longs cheveux épars ſur leurs épaules. Leurs vêtements ſont très-lâches, & liés ſi négligemment qu'ils ſemblent n'avoir aucune notion de la honte dont fut frappé notre premier pere. S'il eſt vrai, comme le prétendent les Caſuiſtes, quelle eſt une ſuite néceſſaire de ſa chûte, on croiroit, à voir leur négligence à cet égard, que les effets de cette premiere faute ne ſont point paſſés juſqu'à eux. Ils n'ont d'autres richeſſes que leurs arcs & leurs fleches, dont ils ſe ſervent pour tuer le poiſſon, quand il nage à la ſurface de l'eau. Ils ont des canots couverts de peaux de veaux marins, qui ne contiennent qu'une ſeule perſonne.

De leurs barques ou canots.

Leurs plus grandes barques tien-

ment environ vingt hommes : elles sont de bois, couvertes de peaux de baleine, & ils font des voiles avec les membranes intérieures des poissons. Ils se mettent hardiment en mer avec ces petits bâtimens, qui sont très-forts, quoiqu'ils ne soient liés par aucun morceau de fer. Ils n'ont pas de chevaux, & leurs traineaux sont tirés par de gros chiens fort dociles. Le climat ne produit & ne peut faire vivre d'animaux plus venimeux que les cousins & les araignées. Ils n'ont point de sources d'eaux fraiche, & ils sont obligés de boire de la neige fondue.

RELATION du Groenland. Chap. II. An. 1585.

RELATION du Groenland. Chap. III.

## CHAPITRE III.

*Chriſtiern IV, Roi de Danemarck, équipe une Fotte pour chercher le vieux Groenland. Découverte du nouveau : On y trouve quelque argent : On emmene cinq ou ſix Habitants captifs en Danemarck : Grande eſpérance de trouver de l'or ſur cette côte.*

Le Roi de Danemarck fait chercher le vieux Groenland : on aborde au nouveau.

CHRISTIERN IV, Roi de Danemarck, voulant eſſayer de découvrir, ou plutôt de retrouver le Groenland, prit à ſon ſervice un Pilote Anglois, très-expérimenté, auquel il joignit un Danois, nommé Lindenau, qui connoiſſoit très-bien les côtes ſeptentrionales, & il les envoya avec trois vaiſſeaux dans ces mers. Ils ortirent du Sond, l'été de l'année 1605, & furent ſéparés par les glaces. L'Anglois fit route au ſud-oueſt, le Danois au nord-eſt, & le dernier aborda au nouveau Groenland. Les Habitants s'approcherent dans leurs canots, & l'on réuſſit aiſément à les engager à venir à bord, où

An. 1605.

où on les régala de vin & de vieille huile : mais ils donnerent la préférence à cette derniere liqueur, dont ils burent avec avidité. Ils faisoient la plus grande estime du fer, & donnoient jusqu'à leurs armes & leurs habits, pour en avoir ; mais ils paroissoient mépriser l'or & l'argent. Ils échangerent des peaux d'ours, des morceaux de corne de licorne & des peaux de veaux marins, pour des aiguilles, des couteaux, des miroirs & d'autres bagatelles.

RELATION du Groenland. Chap. III. An. 1605.

Le Danois demeura trois jours sur la côte, sans oser descendre sur le rivage, & le quatrieme jour, il remit à la voile pour le Danemarck. Il emmena deux Habitants, qui marquerent tant de colere de se voir retenus, qu'on fut obligé de les lier. Leurs compatriotes firent leurs efforts pour les venger, du rivage, avec leurs fleches ; mais quelques volées de canon les mirent bien-tôt en fuite.

L'Anglois toucha en même-temps dans une autre partie du même pays, où il trouva de très-bons ports, & d'excellents pâturages. Les Naturels parurent plus réservés & moins con-

On emmene quelques Habitants.

RELATION du Groenland. Chap. III. An. 1605.

fiants que ceux qui avoient eu commerce avec le Danois, car auſſi-tôt qu'ils avoient obtenu ce qu'ils deſiroient, ils ſe retiroient précipitamment avec des marques de frayeur. Quelques Anglois deſcendirent à terre bien armés, & trouverent que le terrein étoit excellent, quoiqu'il y eût beaucoup de roches, comme dans la Norwege. L'odeur ſulphureuſe dont tout l'air étoit rempli, leur fit juger que les montagnes devoient contenir une grande quantité de ſoufre & de matieres combuſtibles. D'environ cent livres de matiere minérale qu'ils y trouverent, & qu'on emporta en Danemarck, on en tira vingt onces d'argent pur. Ils firent priſonniers quatre des Habitants, & l'un d'eux, étant plus opiniâtre que les aûtres, on le jetta à terre d'un coup de croſſe de mouſquet, ce qui rendit ſes compagnons plus doux. Auſſi-tôt que les Habitants virent qu'on retenoit leurs compatriotes, ils fermerent le paſſage aux vaiſſeaux, mais il fut bien-tôt ouvert par quelques volées de canon. On emmena les trois priſonniers, qui furent préſentés au Roi de Da-

nemarck, & on les trouva plus civilisés, & mieux faits que ceux qui furent amenés par le Danois : ils différoient aussi de langage, de mœurs & d'habillements.

RELATION du Groenland. Chap. III.

An. 1605.

L'année suivante, Christiern, qui avoit été content de ce voyage, envoya cinq vaisseaux commandés par le Danois Lindenau, avec ordre de suivre le cours des Anglois, & de faire route au sud-oueſt ; on mit les Sauvages à bord, pour servir d'interprêtes ; mais il en mourut un dans la traversée. Lindenau arriva sur la côte de Groenland avec quatre vaisseaux, le cinquieme ayant été séparé par une tempête. Les Habitants accoururent de toutes parts en armes sur le rivage, & l'on jugea par leurs gestes & par leurs airs menaçans, que ce seroit une folie d'entreprendre de débarquer. On voulut cependant en faire l'épreuve en deux ou trois ports différents, mais on les trouva par-tout également sur la défensive ; cependant on réussit à prendre cinq ou six Sauvages de ceux qui suivoient les vaisseaux à quelque distance, comme pour observer quelle route tenoient les Danois. On les

Nouvelle expédition dans ce pays.

An. 1606.

RELATION du Groenland. Chap. III.

mit ſur les vaiſſeaux, avec leur canots & leurs rames; mais il y en eut un, qui, de déſeſpoir ſe jetta dans la mer, où il ſe noya.

An. 1606.

Le valet de Lindenau, auſſi imprudent que courageux, s'imagina qu'il pourroit amener les Sauvages à entrer en compoſition avec les Chrétiens, & après pluſieurs inſtances, on lui permit d'aller à terre; mais il fut taillé en pieces avant d'avoir ſeulement avancé quelques toiſes. Lindenau, voyant qu'il ne lui étoit pas poſſible de faire aucun progrès dans ce pays, retourna en Danemarck, après un voyage très-fatigant & très-dangéreux.

Expédition de Richardſon.

Quelque temps après, le Roi fit équiper deux vaiſſeaux pour une troiſieme expédition dans le Groenland, & il en donna le commandement à un nommé Richardſon, natif du Duché de Holſtein, accompagné de quelques-uns des Mariniers les plus expérimentés de Norwege & d'Iſlande. Le vingt-ſixieme jour après être ſortis du Sond, ils eurent la vue du Groenland; mais ils n'en retirerent aucun autre avantage, d'autant que le paſſage étoit tellement fermé

par les glaces, qu'il fut impoſſible d'approcher du rivage. Il ſe trouve fréquemment des étés où les glaces ne fondent point, ſoit que l'hiver ait été trop rigoureux, ſoit que la belle ſaiſon ne devienne pas aſſez chaude. Richardſon ſéparé d'un de ſes vaiſſeaux, craignit de ſe trouver embarraſſé dans les glaces, & revint en Danemarck, où il fut très-bien reçu du Roi, malgré ſon peu de ſuccès.

RELATION du Groenland. Chap. III.

An. 1606.

Il ſe forme une Compagnie.

Ce Monarque ne jugeant pas à propos de continuer à envoyer des vaiſſeaux à ſes propres frais, il ſe forma une Compagnie de Marchands & de quelques perſonnes de qualité, ſous le nom de Compagnie du Groenland. Ils équiperent deux vaiſſeaux pour le détroit de Davis, & auſſitôt qu'ils y eurent jetté l'ancre, huit des Naturels vinrent à bord: mais pendant qu'ils étoient occupés à échanger des peaux & des cornes pour des miroirs & des aiguilles, le feu prit par hazard à un canon, ce qui les fit tous ſauter dans la mer, où ils nagerent ſous les eaux, juſqu'à ce qu'ils fuſſent fort éloignés du vaiſſeau. Cependant on les engagea par la ſuite à revenir, & ils acheverent

RELATION du Groenland. Chap. III. An. 1606.

leur trafic. Leur façon de commercer étoit de mettre les effets des Danois & les leurs en deux monceaux & d'ôter de l'un ou d'ajouter à l'autre, juſqu'à ce qu'ils fuſſent contents.

On y trouve du ſable qui paroit contenir de l'or.

Le Contre-maître d'un des vaiſſeaux, ayant remarqué une eſpece de ſable peſant, où l'on voyoit beaucoup de particules ſemblables à de l'or, il en prit une charge, & ſe remit en mer le plutôt qu'il lui fut poſſible, diſant à ſes compagnons de voyage que leur fortune ſeroit faite à tous. Le Grand-Maître de Danemarck qui étoit du nombre des intéreſſés, fut auſſi étonné de leur prompt retour, que flatté de ce qu'on lui dit au ſujet de l'or. Il fit remettre auſſi-tôt la charge entre les mains de quelques Rafineurs de Copenhague, mais ils l'aſſurerent qu'elle n'étoit de nulle valeur. Le Grand-Maître très-irrité, donna ordre au Contre-maître de jetter tout le reſte de ce prétendu tréſor dans la mer, ſans parler à qui que ce fût de cette folie. Cet homme obéit & mourut quelque temps après, de chagrin de cette erreur. Cependant le Grand-Maître eut lieu de ſe repentir de ſa

précipitation : on apporta des mines de Norwege du ſable parfaitement ſemblable, d'où il fut tiré une quantité d'or aſſez conſidérable, par des gens experts, au lieu que s'il avoit été entre les mains des Orfévres ignorants de Copenhague, ils l'auroient, ſans doute, condamné, comme ils avoient fait le premier.

RELATION du Groenland. Chap. III. An. 1606.

Dans ce voyage, on ſe rendit maître de deux Naturels, qui ſaiſirent l'occaſion de ſe jetter dans la mer, où vraiſemblablement ils périrent, parce qu'ils étoient trop éloignés de terre, pour qu'on puiſſe croire qu'ils y ayent abordé. Les Danois en rapporterent auſſi cette corne, qu'ils voulurent vendre, comme nous l'avons dit, au Grand Duc de Moſcovie. Elle eſt demeurée à Copenhague, & on l'eſtimoit ſix mille écus. Ils jugerent par les ſignes des Sauvages, que l'intérieur du pays étoit habité par une Nation nombreuſe, féroce & inhumaine, armée d'arcs & de fleches.

Les Sauvages qu'on amena en Danemarck y vécurent de lait, de fromage, de poiſſon, de chair crue, & d'huile de Baleine; mais il ne fut

Sauvages amenés en Danemarck.

RELATION du Groenland. Chap. III. An. 1606.

jamais poſſible de les engager à manger de la viande cuite, ni a boire du vin. Deux de ces Sauvages s'échapperent & ſe mirent en mer avec leurs canots, mais ils furent repouſſés par le vent, & reprirent terre à Schonen, à douze lieues de l'entrée du Sond, où on les reprit, & ils furent ramenés à Copenhague. Ils ne vécurent pas long-temps après leur retour, peut-être parce qu'on les garda alors avec plus de ſoin qu'auparavant.

Leurs efforts pour s'échapper.

On fit mettre cinq de ces Sauvages dans leurs canots, qu'ils firent voguer avec leurs rames, pour en donner le divertiſſement à l'Ambaſſadeur d'Eſpagne à la Cour de Copenhague. Quoiqu'ils n'euſſent chacun qu'une rame, & que leur canot fût très-petit, ils ſurpaſſerent de viteſſe une barque de ſeize rameurs. L'Ambaſſadeur en fut très-ſatisfait, & les récompenſa libéralement. Saiſis d'une nouvelle ardeur, ils ſe ſervirent de cet argent pour s'équiper à la maniere des Allemands, avec des bottes & des éperons, & ils offrirent de ſervir le Roi comme cavaliers. On reconnut depuis, que cette propoſition étoit un artifice pour

qu'on veillât moins sur eux, & pour se sauver plus aisément ; en effet, il y en eut deux qui réussirent à s'échapper, mais on en reprit un, & l'autre fut englouti vraisemblablement par les flots. Il y a tout lieu de croire que ce dernier, qui devança les gens qui le poursuivoient, avoit une famille dans son pays, car il ne voyoit jamais une femme avec un enfant dans ses bras, sans soupirer amérement.

RELATION du Groenland. Chap III. An. 1606.

Ils moururent tous de mélancolie en très-peu de temps l'un après l'autre, à l'exception de deux, qui vécurent douze ans en Danemarck. Il y en eut un, qui fut employé par le Gouverneur de Coldingen, à la pêche des perles, dont il y a une assez grande quantité dans les environs de cette Ville : mais par l'avarice de cet homme, on lui fit faire un travail si rude qu'il en mourut de fatigue, étant obligé de plonger sous la glace au milieu même de l'hiver. L'autre Sauvage, inconsolable, se mit encore une fois en mer, & rama jusqu'à trente lieues, mais il fut encore ramené. On voulut lui faire entendre qu'il lui étoit absolument

Ils meurent tous faute d'y réussir.

RELATION du Groenland. Chap. III.

impoſſible de gagner le Groenland : il parut être d'un autre ſentiment, & répondit qu'il auroit ſuivi la côte de Norwege, juſqu'à une certaine pointe, & auroit enſuite traverſé la mer, en ſuivant la direction des étoiles. Il ne vécut que peu de temps après cette tentative, & mourut vraiſemblablement de chagrin de n'avoir pu réuſſir.

An. 1606.

Leur ſtupidité.

Tout le temps qu'ils paſſerent en Danemarck, ils parurent de la plus grande ſtupidité : quelques ſoins qu'on employât, on ne put leur donner qu'une très-foible teinture de la Langue Danoiſe, & il fut abſolument impoſſible de leur inculquer les plus légeres notions de la Religion Chrétienne, quoique pluſieurs hommes ſavants s'appliquaſſent à leur inſtruction. Cependant ils paroiſſoient avoir quelque eſpece de culte : on leur voyoit ſouvent fixer les yeux vers le ciel, & marquer de la dévotion pour le ſoleil levant. Ils étoient aſſez bien faits quoique petits, d'un teint baſanné, avec des nez larges & de groſſes levres.

La maniere la plus probable d'expliquer la perte du Groenland, eſt

de ſuppoſer que les glaces venant du nord-oueſt, ont totalement fermé le paſſage entre ce pays & l'Iſlande, où elles auront eu d'autant plus de facilité à ſe raſſembler, que ſuivant les Chroniques Iſlandoiſes, il y a entre les deux, une grande quantité d'iſles & de rochers. C'eſt en cherchant à retrouver ce paſſage, que les Pilotes ont été jettés ſur le cap Farewell & dans le détroit de Davis, où ils ont découvert le pays qu'on a nommé nouveau Groenland.

RELATION du Groenland. Chap. III. An. 1606.

## CHAPITRE IV.

*M. Chancellor jette les fondements d'un commerce avec la Ruſſie: Il deſcend au port Saint Nicolas: Abrégé d'un voyage de Sir Hugues Willoughby à la mer Glaciale, pour chercher un paſſage au nord-eſt: Il périt avec tous ſes gens par le froid: Premiere découverte du Spitzbergen.*

APRE'S la découvette du cap de Bonne-Eſpérance, & celle de la Chine & du Japon, que les Portugais firent enſuite, d'autres Nations

Tentatives des Anglois, pour trouver un paſſage.

RELATION du Groenland. Chap. IV.

An. 1606.

essayerent de trouver un passage plus court pour gagner ce pays par les parties de l'Amérique, situées au nord & au nord-oueſt. Ensuite on fit des tentatives du côté du nord-eſt, dont la premiere fut celle des Anglois, sous le regne d'Edouard VI. Il se forma alors une Compagnie, composée des principaux Sujets de la Nation, pour la découverte des pays inconnus, & elle équipa trois vaisseaux, qui furent mis sous les ordres de Sir Hughes Willoughby & de Richard Chancellor, pour trouver s'il étoit possible, un passage au nord-eſt, qui conduisît à la Chine, par la mer de Tartarie.

Chancellor fut séparé des autres à la hauteur de Wardhuc & de la Laponie, par les grands vents & par les brouillards. Il croisa quelque temps dans ces mers, avec l'espérance de les rejoindre, & trouva par hazard la baye de Saint Nicolas, qui appartenoit à la Moscovie, & qui n'étoit nullement connue des Européens. Le Grand Duc étoit alors en guerre avec les Livoniens; cependant Chancellor se rendit auprès de ce Prince, fit un traité avec lui, &

établit un commerce, que les Anglois ont continué depuis, avec grand succès.



Sir Hughes Willoughby, après avoir long-temps erré, trouva enfin, au soixante-douzieme degré de la titude, une terre que quelques cartes ont toujours nommés depuis, pays de Sir Hughes Willoughby. Il continua son cours en suivant la côte, jusqu'à ce qu'il entra dans un port inconnu de la Laponie, nommé Areina Keceas, où les approches de l'hiver, l'obligerent de demeurer. De cet endroit, il envoya trois hommes au sud-oueſt, pour reconnoître le pays & les Habitants: d'où ils revinrent sans en avoir rien appris, & sans avoir vu aucunes marques qu'il fût peuplé. Il en envoya d'autres à l'oueſt & au sud-eſt, qui eurent auſſi peu de succès que les premiers.

An. 1606. Sort funeſte de Willoughby.

Cette contrée parut alors déſerte, parce qu'aux approches de l'hiver, les Habitants ſe retirent dans l'intérieur des terres, où le froid eſt moins vif que ſur les côtes qu'ils habitent ordinairement durant l'été. Quelques Pêcheurs vinrent par hazard au même endroit, l'année ſui-

RELATION du Groenland. Chap. IV. An. 1606.

vante, & ils y trouverent Willoughby avec les équipages de ſes deux vaiſſeaux, montant à ſoixante & douze hommes tous morts de froid. Ils trouverent auſſi ſon journal dans ſon cabinet, où étoit écrit le récit de cette expédition. Le corps de Willoughby fut rapporté à Londres par un vaiſſeau Anglois, appartenant à la Compagnie de Ruſſie, & il fut enterré honorablement.

Le commerce qu'on avoit établi avec la Ruſſie, rendit les côtes du Nord plus connues aux Anglois: ils y remarquerent pluſieurs des poiſſons qu'on nomme chevaux marins, & envoyerent des vaiſſeaux pour en faire la pêche, particuliérement à cauſe de leurs dents, qui ſont très-eſtimées en Moſcovie.

Le cheval marin eſt très-fort, auſſi gros qu'un bœuf, avec quatre pieds, & la peau très-épaiſſe. Il peſe quelquefois juſqu'à quatre cens livres: ſa tête eſt fort groſſe, il a deux dents auſſi blanches que l'ivoire, dont chacune a un pied de l'ong; & c'eſt pour ces dents qu'on le chaſſe avec tant d'ardeur. Ces animaux ſont fort attachés à leur petits, & en apportent

quelquefois deux enſemble. Il eſt très-difficile de les chaſſer dans l'eau parce qu'ils y ſont d'une force prodigieuſe ; mais on les prend aiſément ſur la glace, où leurs lourdes maſſes & leurs pieds trop courts les empêche de faire grande réſiſtance. On les frappe ſur la tête, parce que toute autre partie de leurs corps eſt invulnérable. Les Ruſſes les appellent Morſes, & les Hollandois Walniſſels.

RELATION du Groenland. Chap. IV. An. 1606.

Leur chair fournit de très-bonne huile : on trouvoit d'abord une grande quantité de ces animaux vers l'endroit que les Hollandois appellent l'Iſle des ours, & les Anglois l'Iſle des ceriſes; mais les épreuves qu'ils ont ſouffertes de la cruauté des hommes, les ont inſtruits à ſe retirer en mer à l'approche des Européens, & la pêche en eſt devenue très-dangereuſe & très-difficile.

En l'année 1610, la Compagnie Angloiſe, dont nous avons déjà parlé, envoya Jean Pool dans la mer Glaciale, où il s'avança iuſqu'au Spitzbergen, qu'on croit faire partie du Groenland, & qui avoit déjà été découvert en 1596, par les Hollandois, dans leur troiſieme voyage à

Découverte du Spitzbergen. An. 1610.

la nouvelle Zemble. Pool y vit un grand nombre de baleines, & la Compagnie envoya l'année ſuivante deux vaiſſeaux ſous ſes ordres, pour faire la pêche. Il y eut un grand ſuccès ; mais ces deux vaiſſeaux eurent enſuite le malheur de périr, & Pool, ainſi que les équipages, furent ramenés en Angleterre par un bâtiment de leur Nation, que le hazard avoit jetté à cette latitude.

RELATION du Groenland. Chap. IV.

An. 1610.

An. 1612. En 1612, deux autres vaiſſeaux Anglois, firent voile pour le même pays, & rencontrerent ſur la côte, un navire Hollandois, qu'ils forcerent à revenir, ſans aucune cargaiſon.

An. 1613. En 1613, cette Compagnie obtint du Roi Jacques, une patente pour exclure tous autres, tant Anglois qu'Etrangers, de l'avantage de ce commerce. Les Intéreſſés firent armer ſept vaiſſeaux pour en chaſſer toutes les autres Nations, & même ceux de leurs compatriotes qui voudroient naviguer dans le même pays. Cependant, les deux années ſuivantes, les Hollandois firent pencher la balance de leur côté, & s'emparerent de ce commerce, ſoutenus par dix-huit bons vaiſſeaux & par quatre

frégates, chacune de trente canons, & les Anglois qui n'en avoient que de quinze pieces, n'oſerent le leur diſputer; mais en 1616 & 1617, ils reprirent l'aſcendant ſur les Hollandois. En 1618, les derniers retournerent avec une forte eſcadre, & non-ſeulement s'oppoſerent aux Anglois, mais même, ils les attaquerent, les pillerent & les forcerent à la retraite.



An. 1618.

Cette conteſtation ayant duré long-temps, les deux parties, ſe laſſerent enfin de la ſoutenir, & ce commerce devint libre aux navires de toutes les Nations.

Différentes Nations s'en attribuent la découverte.

Les Hollandois fondoient leur droit ſur ce qu'ils prétendoient en avoir fait les premiers la découverte, & les Anglois ſoutenoient que cet avantage leur appartenoit, en diſant que ce devoit être le pays trouvé par Hughes Willoughby, qui, vraiſemblablement, s'étoit trompé de dégrés, & avoit écrit 77, au lieu de 72, puiſqu'il n'y avoit aucune terre à cette derniere latitude. Le Roi de Danemarck avoit auſſi de fortes prétentions, parce qu'il regardoit ce pays, comme faiſant par-

RELATION du Groenland. Chap. IV.

tie du vieux Groenland, qui avoit été tributaire de la Couronne de Norwege, & il ſoutenoit ſes droits par quelques vaiſſeaux de guerre ; mais ils étoient trop foibles, pour forcer les autres Nations a reconnoître ſa ſupériorité, ou a lui payer un tribut, comme il le prétendoit.

An. 1618.

## CHAPITRE V.

*Description des Animaux & des Végétaux du Spitzbergen, ainsi que du climat de ce pays. De différentes especes de Baleines : De la maniere d'en faire la pêche & d'en tirer l'huile.*

RELATION du Groenland. Chap. V. An. 1618.

LE Spitzbergen, ou nouveau Groenland, est le pays le plus septentrional dont on ait eu, jusqu'à présent, connoissance; & il s'étend depuis le soixante-seizieme degré de latitude, jusqu'au quatre-vingtieme. On le nomme Spitzbergen, à cause de ses hautes montagnes qu'on voit de très-loin en mer, & qui n'ont point de fonds solide, étant seulement composées d'un gros sable, mêlé de pierres plates, assez semblables à nos ardoises. Il n'est habité que par des ours blancs, qui vivent sur la glace, aussi gros & aussi forts que des bœufs: par des renards de diverses couleurs, gris, blancs & noirs: par des rennes, animaux qui ressemblent assez aux cerfs, mais plus

Description du Spitzbergen.

RELATION du Groenland. Chap. V. An. 1618.

petits, & avec des cornes plus unies. Ils ſe nourriſſent d'une mouſſe d'un verd pâle, qui pouſſe ſur le ſable & ſur les pierres : ils ſont fort maigres tant que la neige eſt épaiſſe ſur la terre ; mais auſſi-tôt qu'elle commence à ſe fondre, ils deviennent exceſſivement gras, & ont ſouvent deux pouces de graiſſe ſur les côtes : ils approchent des hommes plutôt qu'ils ne les évitent ; & quoiqu'ils ſe diſperſent au bruit du canon, ils reviennent bien-tôt au même endroit, & ſont ſi doux qu'il eſt aiſé de les prendre par les cornes, ou de les tuer ſur la place.

Ce pays eſt extrêmement froid ; & quoique dans l'été, le ſoleil y demeure plus de ſix ſemaines ſur l'horiſon, ce qui forme un jour continuel, la rigueur de l'air n'y eſt cependant que de très-peu diminuée. Plus le ciel y eſt ſerein, & plus on trouve de vivacité dans l'air : mais l'humidité qui s'éleve des montagnes, rend encore ſouvent le froid plus pénétrant : & quelquefois l'air y eſt ſi chargé de brouillards, qu'il eſt difficile de diſtinguer plus loin que la longueur d'un vaiſſeau, enſorte qu'il

y a qu'une avarice insatiable qui uisse porter les hommes à visiter t affreux pays.

Le terrein ne produit ni arbres ni brisseaux; cependant ceux qui vont faire de l'huile, y trouvent autant bois qu'il leur est nécessaire. Chaue marée en apporte une grande uantité sur le rivage, & il paroît lez difficile d'expliquer d'où il peut enir: mais on en voit de même r toutes les côtes septentrionales. On y trouve quelques canards saages, & un petit nombre d'autres iseaux, particulierement des perroets, qui different de ceux des Ines, en ce qu'ils n'ont pas la même ocilité, & en ce que leurs pieds ont comme ceux des oies. Il n'y a oint de petits poissons, excepté des nerlus, mais en très-petite quantité.

La côte est présentement fréquenée chaque année par des vaisseaux de toutes les Nations, qui y vienent pour la pêche, parce que l'huile qu'on tire dn poisson, rapporte un profit très-considérable. Chaque Peuple a son port particulier, ou son lieu de station, ses huttes, ses chaudieres, & les autres instruments nécessaires

RELATION du Groenland. Chap. V.

pour tirer l'huile : on les y laiſſe tous les ans, quand la ſaiſon force à quitter la côte.

An. 1618. Les Etats Généraux ont accordé des patentes à quelques Particuliers à l'excluſion de tous autres, pour faire la pêche de la baleine, au Spitzbergen : mais il y a auſſi des Aventuriers Hollandois, qui ſe rendent ſur la côte du Groenland, & ne deſcendent jamais à terre. Les baleines qu'ils pêchent en mer, ils en coupent la chair en petits morceaux qu'ils mettent dans des tonneaux & les emportent en Hollande, où ils font l'huile comme on le fait au Spitzbergen. Cependant elle acquiert une odeur forte, qui vient de ce que la chair eſt gardée trop long-temps, ce qui la rend déſagréable, & elle ſe vend à plus bas prix que celle de la Compagnie.

Deſcription des baleines.

On diſtingue deux différentes claſſes de baleines, les noires & les blanches, qu'on ſubdiviſe encore en diverſes eſpeces. Les blanches ſont ainſi nommées, parce qu'elles ont une eſpece de harnois de coquilles blanches ſur le dos. Entre les noires, on en remarque de diverſes ſortes :

lles qu'on appelle à nageoires, ſont moins recherchées, d'autant qu'elles ſont auſſi ſauvages que maigres. Les deux meilleures eſpeces, ſont celles qui ont comme un tuyau, ou plutôt un puits ſur la tête, où ſe trouve le *ſperma ceti*, & celles qu'on appelle de la grande baie, qui ſont les plus groſſes & les plus graſſes, par conſéquent les plus eſtimées. Nous allons en donner une deſcription abrégée, ainſi que de la maniere de la pêcher.

RELATION du Groenland I. Chap. V. An. 1618.

La grande baie eſt très-groſſe & très-peſante, ce qui en rend la pêche moins facile : ſa tête ſeule eſt égale au tiers de ſon corps : ſes yeux ne ſont pas plus grands que ceux d'un bœuf, & la prunelle n'eſt que de la groſſeur d'un pois : au lieu d'oreilles, elle a ſeulement deux petites ouvertures preſque imperceptibles ; mais au dedans de la tête & ſous ces ouvertures, ſont deux oreilles très-bien formées, & elle a le ſens de l'ouie très-actif : elle porte deux trous ſur le haut de la tête, qui lui ſervent à refpirer & à rejetter l'eau qu'elle a avalée & qu'elle lance quelquefois en grande quantité, à une hauteur conſidérable.

RELATION du Groenland. Chap. V.

An 1618.

Sa langue qui pese environ six cents livres, est de dix-huit pieds de longueur & de dix de largeur, si épaisse que le plus grand homme, ne peut porter la vue dessus. Elle est environnée de crins épais, assez ressemblants à ceux du cheval, & qui tiennent à la substance qu'on appelle improprement, côte de baleine. On trouve environ huit cents de ces especes de nerfs, couchés les uns sur les autres dans la bouche de l'animal, qui a de profondeur, depuis quatre jusqu'à cinq toises. Les levres sont larges & épaisses, & pesent au moins six milliers : mais il n'y a point de dents. Son gosier est extrêmement étroit, & il est rare qu'on trouve autre chose dans ses intestins, qu'une mousse qui se forme au fond de la mer, & une espece d'araignée, qui couvre souvent la surface de l'eau. Les Marins la regardent comme une marque certaine qu'il y a des baleines aux environs ; mais il paroît que ces araignées ne contribuent que très-peu à leur nourriture, & l'on croit en général, qu'elles ne vivent que de l'eau de la mer avec laquelle elles avalent par hazard ces insectes.

Depuis

Depuis la tête juſqu'au milieu du corps, la baleine eſt extrêmement groſſe; mais elle va enſuite en diminuant juſqu'à la queue, dont l'extrémité eſt d'environ deux pieds d'épaiſſeur, ſur près de vingt-ſept pieds de longueur. On ſe ſert de cette queue pour faire des billots à hacher, parce qu'elle eſt beaucoup plus forte, & d'un meilleur uſage que preſque tous les bois qu'on y peut employer. La principale force de l'animal, conſiſte dans cette partie & dans ſes nageoires qui ne s'élevent point au-deſſus, comme il arrive à tous les autres poiſſons quand ils nagent. Les parties naturelles du mâle, qui ont environ quatorze pieds de long ſur un pied d'épaiſſeur, ſortent en dehors comme celles des animaux terreſtres, & celles de la femelle, qui ont quelque reſſemblance avec notre eſpece, s'ouvrent & ſe ferment, ſuivant les occaſions. Elles ne portent qu'un petit à la fois, qui les ſuit par-tout, & s'attache à leurs mamelles. Le corps du mâle a depuis ſoixante pieds juſqu'à ſoixante & dix de longueur: mais la femelle eſt plus grande.

RELATION du Groenland. Chap. V. An. 1618.

RELATION du Groenland. Chap. V.

An. 1618.

Du poiſſon à épée.

Le poiſſon à épée, eſt commun dans ces mers : il a de longueur environ ſept à huit pieds, il eſt très-fort ; & il arrive ſouvent, qu'après l'avoir frappé avec le harpon, il fuit avec tant d'impétuoſité, qu'on eſt obligé de couper la corde, parce que la chaloupe ne peut le ſuivre. Ce poiſſon eſt un ennemi très-dangereux pour la baleine, qui l'évite autant qu'il lui eſt poſſible : mais ils l'attaquent un grand nombre à la fois, lui arrachent peu à peu ſes nageoires qui ſont ſa principale force, pendant qu'elle donne de grands coups de toutes parts avec ſa queue, pour les écarter, juſqu'à ce que ſes forces ſoient épuiſées. Alors ils entrent dans ſa bouche & lui dévorent la langue ; auſſi voit-on ſouvent, ſur la ſurface de la mer, des baleines mortes, dont cette partie eſt totalement rongée.

Le poiſſon nommé licorne, eſt auſſi ennemi déclaré de la baleine, & il lui enfonce ſa corne le plus avant qu'il le peut, dans les côtés, toutes les fois qu'il la rencontre.

Pêche de la baleine.

Voici la maniere dont on pêche ordinairement la baleine : on envoye trois chaloupes après elle avec

six hommes dans chacune, & l'un d'eux porte un harpon, qui est un instrument de fer recourbé & barbu, afin qu'il ne sorte point quand on en a frappé ce pesant animal. Les Pêcheurs prennent garde à ne se pas exposer aux coups de la queue, & ils se tiennent sur leurs rames, ou ne les font agir que très-doucement, pour ne pas être entendus de la baleine. Le Harponeur de la chaloupe qui est le plus à portée, prend son temps pour lui lancer le harpon, qui est attaché à une corde longue de deux cents brasses, même plus; aussitôt que la baleine en est frappée, elle plonge avec tant de vîtesse, que si les hommes n'avoient pas l'attention de tenir la corde bien mouillée, elle prendroit feu par le frottement contre la chaloupe, où elle répand seulement de la fumée. Il y a aussi un homme chargé de filer la corde à mesure que la baleine s'éloigne, parce que s'il arrivoit qu'elle se mêlât, la chaloupe seroit en grand danger d'être submergée. S'il ne se trouve pas assez de corde dans une chaloupe, celle qui en est la plus proche y supplée, & lui en jette pour l'alonger:

RELATION du Groenland. Chap. V. An. 1618.

RELATION du Groenland. Chap. V.

An. 1618.

mais cela ſerviroit très-peu, ſi l'animal n'étoit pas obligé de reparoître ſur la mer pour reſpirer, après avoir couru quelques centaines de braſſes ſous l'eau; & elle fait alors un rugiſſement ſi fort, qu'on l'entend de plus d'une demi lieue. Auſſi-tôt qu'on la revoit, le Harponeur la frappe une ſeconde fois, & après ce coup, on lui enfonce des lances qu'on peut retirer aiſément après l'avoir bleſſée, afin de la fatiguer, juſqu'à ce que ſes forces ſoient épuiſées: car avant ce tems, aucun Pêcheur n'oſeroit s'avancer à la portée de ſes nageoires ou de ſa queue. On en approche de plus en plus, & l'on s'efforce de la bleſſer ſous les nageoires, qui paroît être l'endroit le plus ſenſible: mais quand on réuſſit à la frapper dans les poumons ou dans le foie, le ſang rejaillit à la hauteur du mât d'un grand vaiſſeau. On la laiſſe enſuite ſe débattre d'elle-même; elle ſe bat le corps avec ſes nageoires, & frappe de ſa queue avec tant de force, qu'il ſemble qn'on entende le bruit d'un canon, & que la mer en eſt toute couverte d'écume. Pendant tout ce temps, elle reſte à la

surface de l'eau pour respirer, & les chaloupes sont quelquefois obligées de la suivre trois ou quatre lieues, jusqu'à ce qu'elle ait totalement perdu ses forces: alors elle tombe sur un côté; & quand elle est morte, on la voit entierement sur le dos; après quoi, il n'y a plus de difficulté à la traîner jusqu'au rivage ou à la remorquer jusqu'au vaisseau. Le premier jour, elle n'est qu'à fleur d'eau; le second, elle s'éleve de six à sept pieds au dessus, & le troisieme, elle est quelquefois plus haute que le bord du bâtiment. On a dans chaque navire, un homme qui entend à la découper: il commence par lui ouvrir le ventre, d'où il sort un bruit semblable à un rugissement & une odeur très-infecte. Cet homme sépare la chair d'avec les os, & la coupe en morceaux de deux ou trois cents livres chacun, qu'on met à bord ou sur le rivage, selon ce qu'on trouve le plus commode; après quoi on les coupe en plus petites pieces, pour les jetter dans la chaudiere, où l'on en tire l'huile, en les y faisant bouillir: enfin, on met cette huile dans des bariques,

RELATION du Groenland. Chap. V.

pour l'uſage des différentes Nations.

An. 1618. Il y a trois Harponeurs ſur chaque vaiſſeau; on donne à chacun, dix livres ſterlings par baleine qu'on pêche, & quelquefois un vaiſſeau en trouve neuf ou dix. Une baleine produit, depuis ſoixante, juſqu'à cent bariques d'huile, qui ſe vend trois ou quatre livres ſterling la barique, & quelquefois davantage. Pour l'encouragement de cette pêche, le Parlement de la Grande-Bretagne a accordé une récompenſe de quarante ſchellings par tonneau, aux vaiſſeaux deſtinés pour le Groenland, ce qui a conſidérablement augmenté le nombre des bâtiments qui vont y pêcher depuis quelques années.

RELATION du Groenland. Chap. VI. MONK, An. 1619.

## CHAPITRE VI.

### *Voyage du Capitaine Monk dans la Mer Glaciale.*

Exactitude du Capitaine Monk.

APRE'S avoir donné un récit abrégé du vieux & du nouveau Groenland, ainſi que de la pêche de la baleine, nous allons parler du voyage que fit le Capitaine Monk, pour trouver, au nord-oueſt, un paſſage entre le Groenland & l'Amérique, qui pût conduire aux Indes Orientales. Nous avons choiſi ce Voyageur par préférence, non-ſeulement parce qu'il étoit le plus habile marin de ſon tems, mais encore parce que ſon exactitude eſt ſi bien reconnue, qu'aucun de ceux qui ont ſuivi le même cours, n'a pu le contredire dans la plus légere circonſtance.

Le Capitaine Monk fut employé pour cette expédition par Chriſtiern IV, Rói de Danemarck, qui lui fit donner deux bons vaiſſeaux montés de ſoixante & quatre hommes, avec ordre de ſuivre les côtes

des détroits, qui avoient pris le nom d'Hudſon, Voyageur Anglois, lequel y avoit été tué quelques années auparavant, par une mutinerie de ſes gens.

RELATION du Groenland. Chap. VI.

An. 1619.

Il met à la voile, pour faire des découvertes.

Monk ſortit du Sond, le 16 de Mai 1619, & le 20 de Juin, il double le Cap Farewel, qui eſt un pays de rochers, couvert de glaces & de neiges, au ſoixante & deuxieme degré, trente minutes de latitude ſeptentrionale. Il fit voile au nord-eſt, pour gagner les détroits d'Hudſon, & fut un peu retardé par les glaces, ſans qu'elles lui cauſaſſent aucun autre dommage, parce qu'il y avoit aſſez de largeur. Ce qu'il eut de plus remarquable, fut que le vent devint un jour ſi fort & ſi froid, que les voiles ſe roidirent comme une piece de glace, ce qui les mit abſolument hors d'état de ſervir; & que le lendemain à midi, la chaleur étoit ſi étouffante, que les gens d'équipage furent obligés d'ôter leurs habits & de faire la manœuvre en chemiſe.

Il prend terre dans le détroit d'Hudſon.

Le 17 de Juillet, ils arriverent aux détroits d'Hudſon, auxquels ils donnerent le nom de détroits de Chriſtiern, par honneur pour le Roi de

Danemarck. Ils débarquerent dans ne iſle, vis-à-vis du Groenland, & quelques-uns des gens s'étant avancés pour reconnoître le pays, y trouverent des traces d'hommes; mais ils n'en rencontrerent aucun. Les habitants parurent le lendemain, marquerent une grande ſurpriſe à la vue des Danois, & s'avancerent vers eux avec des ſignes d'amitié, mais en tenant toujours les yeux attachés ſur leurs armes, qu'ils avoient cachées derriere un monceau de pierres. Les Danois réuſſirent à leur en couper la communication, ce qui cauſa le plus grand chagrin à ces honnêtes ſauvages, qui demanderent, avec des marques de la plus parfaite ſouiſſion, qu'on les leur rendît, faiſant entendre par leurs ſignes, qu'elles étoient leur unique reſſource pour trouver leur ſubſiſtance. Leurs prieres ne furent pas infructueuſes; non-ſeulement les Danois leur remirent leurs armes, mais ils leur firent encore préſent de quelques bagatelles, & les ſauvages en marquerent leur reconnoiſſance, en apportant aux vaiſſeaux, pluſieurs ſortes de poiſſons & d'oiſeaux.

RELATION du Groenland. Chap. VI. An. 1619.

RELATION du Groenland. Chap. VI. An. 1619.

On donna un petit miroir à l'un d'entre eux, qui marqua la plus grande joie de ce préſent. Il s'y regarda deux ou trois fois, le ſerra fortement contre ſon ſein, & prit la fuite avec la plus grande vîteſſe, comme s'il eût craint qu'on ne le lui enlevât.

Ils donnerent des marques d'une amitié particuliere à l'un des gens de Monk, qui avoit de longs cheveux noirs & le teint baſanné, ce qui le rendoit aſſez ſemblable à ces ſauvages. Ils s'imaginerent peut être que cet homme étoit né dans leur pays, & qu'il avoit été emmené dans ſon enfance en Danemarck : cette diſtinction divertit beaucoup tout le reſte de l'équipage.

Le 22 de Juillet, Monk abandonna cette iſle; mais à cauſe de quelques bas fonds, cauſés par les glaces, il fut obligé de jetter l'ancre le 28, entre deux autres iſles où il y avoit quelque abri. Il fit avancer ſes vaiſſeaux le plus près qu'il lui fut poſſible du rivage de l'une de ces iſles, & même en cet endroit, il falloit employer la plus grande induſtrie pour les garantir d'être endommagés

par les glaces, que les vagues leur pouſſoient avec violence. Ils y trouverent de très-bon talc, dont ils remplirent pluſieurs tonneaux : & virent auſſi beaucoup de petites iſles dans les environs, mais la mer étoit trop forte pour ſe hazarder d'y deſcendre. Ils étoient au ſoixante & deuxieme degré de latitude, environ cinquante lieues dans les détroits ; & Monk nomma la baye où il jetta l'ancre, Hareford, à cauſe de la grande quantité de lievres qu'il vit en cet endroit.

RELATION du Groenland. Chap. VI. An. 1619.

Le 10 d'Août, il quitta cet ancrage, & fit route à l'oueſt-ſud-oueſt, ayant le vent au nord-eſt : le lendemain ils gagna la partie méridionale des détroits, du côté de l'Amérique, & jetta l'ancre près d'une grande iſle, qu'il nomma l'iſle des Neiges, parce qu'elle en étoit toute couverte.

Il en partit le 20 du même mois, fit voile nord-oueſt & oueſt-nord-oueſt, dans la baye d'Hudſon, juſqu'à ce qu'il fut arrivé à ſoixante & trois degrés, vingt-minutes, où il ſe détermina à hiverner dans un endroit qu'il appelle le nouveau Danemarck, donnant le nom de port

Il ſe détermine à paſſer l'hiver dans ce pays.

RELATION du Groenland. Chap. VI.

An. 1619.

d'hiver de Monk, à la partie où il se trouvoit. Il fit remorquer ses vaisseaux dans une petite anse, où ils étoient à couvert contre l'inclémence des temps, après quoi ses gens éleverent des huttes pour y passer l'hiver, près d'une riviere qui n'étoit pas encore gelée au mois d'Octobre, quoique toute la mer des environs fût prise de glaces.

Le 7 d'Octobre, le Capitaine Monk essaya de remonter une riviere dans une chaloupe; mais il en fut empêché par une cataracte. Il fit quatre lieues dans le pays, pour chercher des habitants, & n'en ayant découvert aucun, il retourna à ses vaisseaux par un autre chemin. Il y rencontra une image de pierre, avec des griffes & des cornes, comme on représente le diable, & près de cette figure, environ huit pieds de terre entourée de petites pierres. Il y avoit d'un côté un petit monceau de pierres plates, mêlées avec de la mousse d'arbres, & de l'autre côté, trois charbons posés en travers sur une grande pierre plate, soutenue de deux autres; ce qui lui donnoit quelque ressemblance avec un autel.

en rencontra depuis, plusieurs autres pareils, & près d'eux, des traces de pieds humains; cependant il ne put découvrir aucuns habitans. Il y a tout lieu de penser qu'ils offroient des sacrifices en ces endroits, soit au feu, soit avec du feu, puisqu'on vit aux environs plusieurs os, qui venoient, sans doute des victimes, dont les sacrificateurs avoient mangé la chair crue. On y trouva aussi quelques chiens muzelés, & des troncs d'arbres qui avoient été coupés par la racine avec des instruments de fer, ce qu'on reconnut en les examinant avec attention. On remarqua encore des trous dans la terre, qui parurent avoir été destinés à recevoir les pieux de quelques tentes, & plusieurs morceaux de peaux d'ours, de loups, de veaux marins, & de quelques autres animaux. On jugea qu'elles avoient servi d'habits aux habitants, d'où Monk conclut qu'ils menoient une vie errante, comme les peuples de la Tartarie & de la Laponie.

RELATION du Groenland. Chap. VI. An. 1619.

Quand les gens de Monk eurent construit des huttes très-closes, ils y mirent du bois & des oiseaux

RELATION du Groenland. Chap. VI.

An. 1619.

sauvages pour s'en servir pendant l'hiver. Le Commandant eut le bonheur de tuer de sa main, un ours blanc qui lui servit de nourriture, de même qu'à ses gens, & ils ne la trouverent nullement désagréable. Ils eurent aussi en abondance des lievres, des perdrix & d'autres oiseaux, ainsi que des renards noirs & des martres.

## CHAPITRE VII.

*Monk perd tout ſon monde par le froid, à l'exception de deux hommes : Il retourne en Danemarck : Il projette une ſeconde expédition pour la Mer Glaciale : mais il perd la vie par un événement ſingulier.*

Phénomene que Monk remarque.

An. 1620.

LE 27 de Novembre, Mouk & ſes gens virent un phénomene de trois ſoleils, & ils en obſerverent encore deux ; le 24 de Janvier ſuivant. Le 10 de Décembre, vieux ſtyle, à huit heures du ſoir, il y eut une éclipſe de lune, & peu de temps après, cet aſtre fut entouré d'un cercle très-brillant, avec une croix qui le coupoit. Ce phénomene ſembloit préſager les malheurs qui étoient prêts à leur arriver.

Le froid devint ſi exceſſif, que ni la bierre, ni le vin, ni l'eau-de-vie, ne purent y réſiſter, toutes ces liqueurs gelerent, & les vaſes qui les contenoient furent briſés en morceaux. Les hommes furent obligés

RELATION du Groenland. Chap. VII. An. 1620.

pour boire, de les rompre avec des haches & de les faire fondre au feu : ils meſurerent de la glace qui avoit trois cents ſoixante pieds d'épaiſſeur, & malgré tous les moyens dont ils ſe purent ſervir, & toutes leurs forces, les Danois ne purent réſiſter à une ſaiſon auſſi rigoureuſe. Ils moururent les uns après les autres de dyſſenterie, accompagnée de tranchées, en ſi peu de temps, qu'au commencement de Mars, le Capitaine fut obligé de monter en ſentinelle à ſon tour, faute de monde, pour en remplir le poſte.

Etat fâcheux où il ſe trouve réduit.

Au printems, les maladies de ceux qui avoient réſiſté devinrent plus fâcheuſes, leurs dents s'ébranlerent, & leurs gencives s'enflerent, de façon qu'ils ne pouvoient plus prendre d'autre nourriture que du pain & de l'eau. Peu de temps après, le ſcorbut qui ſe joignit à leurs autres maux, augmenta encore leur affliction ; & au mois de Mai, il en mourut un ſi grand nombre, qu'il ne reſtoit pas aſſez de bras pour les enterrer, encore ceux qui étoient demeurés vivants, ne pouvoient preſque ſe remuer par la foibleſſe & la

aladie. Pour comble de miſere, le in vint à leur manquer, & ils ne rent y ſuppléer qu'en tirant des peces de framboiſes, qu'ils ren-ntrerent ſous la neige ; mais il fal-it les manger dans l'inſtant, parce 'on ne pouvoit les conſerver.

RELATION du Groenland. Chap. VII. An. 1629.

Le 12 d'Avril, tomba la pre-iere pluie qu'ils euſſent vue depuis t mois : vers la fin de Mai, ils mmencerent à voir des oies ſauva-s, des canards, des cignes, des hi-ndelles, des perdrix, des corbeaux, s bécaſſines, des faucons & des ai-es : mais les hommes étoient ſi foi-s, qu'ils ne leur étoit pas poſſible chaſſer.

Le 4 de Juin, Monk tomba dan-reuſement malade, & fut quatre urs ſans prendre aucune nourriture: fit alors ſon teſtament, par lequel prioit ceux que le hazard conduiit en cet endroit, de le faire en-rer, & de faire paſſer ſon journal Roi de Danemarck. Cependant ſe trouva plus fort le 8, & ſortit ſa hutte, pour voir s'il reſtoit en-re quelqu'un de ſes compagnons vants, mais il n'en trouva que deux, ſoixante & quatre qui étoient

Il tombe malade & recouvre la ſanté.

RELATION du Groenland. Chap. VII. An. 1620.

partis. Ces gens transportés de joie, de voir que leur Capitaine avoit survécu à tant de calamités, le conduisirent au feu, lui donnerent à manger, & les trois s'encouragerent par des promesses, de se soutenir réciproquement jusqu'au dernier soupir. Les glaces commençant à fondre, ils trouverent sous la neige une racine qui leur fut un grand restaurant & une bonne nourriture, ce qui les fortifia beaucoup. Ils commencerent alors à chasser & à pêcher, exercices qui les rétablirent totalement, & ils ne songerent plus qn'aux moyens de retourner dans leur patrie.

Il s'embarque avec deux hommes qui lui restoient.

L'été qui s'approchoit, produisit une quantité prodigieuse de cousins, dont ils furent excessivement incommodés : cependant ils monterent sur le plus petit de leurs vaisseaux, laissant l'autre à la côte, & mirent à la voile : mais ils furent dans un grand embarras à cause des glaces, & ils perdirent leur chaloupe & leur gouvernail. Ils retrouverent la chaloupe dix jours après, & se firent un nouveau gouvernail. Ils étoient souvent arrêtés par les glaces : mais ils s'en débarrassoient aussi-tôt qu'il survenoit

un changement de temps favorable.

Le 8 de Septembre, ils sortirent des détroits, doublerent le Cap Farewel, & entrerent dans le grand Océan ; mais ils furent surpris d'une violente tempête, qui cassa leur grand mât & le jetta en mer. Ils eurent la plus grande peine à empêcher que leurs voiles ne se perdissent dans les flots : cependant ils réussirent à gagner la côte de Norwege, où ils jetterent l'ancre dans une petite baie. Le gros temps duroit toujours, & ils auroient été brisés en pieces, s'ils n'avoient eu le bonheur de trouver un abri entre les rochers & la terre. Ils s'y reposerent quelques jours, & poursuivirent ensuite leur voyage pour le Danemarck, où ils arriverent enfin, en peu de temps. Le Capitaine Monk, que personne n'espéroit revoir vivant, fut reçu du Roi avec de grandes marques de faveur, Sa Majesté paroissant très-satisfaite des efforts qu'avoit fait ce Capitaine.

RELATION du Groenland. Chap. VII.

An. 1620.

Son retour en Danemarck.

Monk, qui étoit un homme d'un courage invincible & excellent Mathématicien, soutint toujours après son retour, qu'il étoit possible de

trouver un passage au nord-oueſt. Il fut chargé par quelques Seigneurs Danois, & par quelques riches Marchands de Norwege, de faire une nouvelle expédition pour le découvrir, & ils formerent de gros fonds pour les dépenses de ce voyage: mais le projet manqua par un événement qu'il étoit impossible de prévoir.

RELATION du Groenland. Chap. VII. An. 1620.

Il meurt de chagrin.

Dans un entretien que Monk eut avec le Roi, Sa Majesté lui parla des malheurs de sa premiere tentative, & s'étendant sur la nouvelle entrepriſe, le Monarque lui dit qu'il avoit causé la perte de trop de braves gens, pour en mettre encore d'autres au hazard. Monk qui pensoit que sa perſévérance & son habileté ne méritoient pas un pareil reproche, répondit en des termes que le Roi trouva peu respectueux. Il frappa légérement le Capitaine sur l'estomac, d'un bâton qu'il tenoit à la main, avec un mouvement de colere, & Monk fut si sensible à cet affront, qu'il se retira dans sa maison, où il mourut trois jours après, n'ayant voulu prendre aucune nourriture. Nous ne trouvons pas que

les Danois ayent fait aucunes nouvelles tentatives pour cette découverte depuis ce temps, quoiqu'il n'y ait aucune Nation en Europe qui ſoit plus à portée de l'entreprendre.

RELATION du Groenland. Chap. VIII.

# HISTOIRE

An. 1630. De la conservation étonnante de huit hommes, qui furent laissés sur la côte du GROENLAND, par les vaisseaux de la Compagnie Angloise de Russie, en l'année 1630.

## CHAPITRE VIII.

*Les Anglois envoyent trois vaisseaux à la pêche. Il reste huit hommes à terre, sur la côte du Groenland : Ils s'éloignent de leur vaisseau, par l'entêtement du Canonier : Ils trouvent que tous les bâtimens sont partis : Ils s'occupent à amasser des provisions pour l'hiver : Ils en perdent une partie par le fort temps : Ils arrivent à Bel-Sound, où ils se déterminent à hiverner.*

Les Anglois envoyent trois vaisseaux à la pêche.

EN l'année 1630, la Compagnie Angloise de Russie, envoya trois vaisseaux pour la pêche de la baleine

& du bœuf marain, ſur la côte du Groenland. Un des bâtiments, nommé la ſalutation, étant arrivé avec un vent favorable, au lieu de ſa deſtination, ſe tint quelques jours en croiſiere, & envoya enſuite la chaloupe à terre avec huit hommes pour chaſſer. On leur donna deux chiens, une arquebuſe, deux lances & un briquet. Le vaiſſeau étoit alors à quatre lieues du cap noir, & à cinq de l'endroit nommé par les Anglois, Maiden-Pap, qui eſt renommé pour la quantité de daims excellens qu'on y trouve.

RELATION du Groenland. Chap. VIII. An. 1630.

Le 15 de Juin, le jour étant très-clair, la chaloupe aborda la terre en quatre heures de temps : les hommes étant débarqués, tuerent quatorze daims, & ſe trouvant enſuite très-fatigués, tant de la chaſſe, que d'avoir ramé, ils s'arrêterent pour manger les vivres qu'ils avoient apportés : mais comme la nuit s'approchoit, ils réſolurent de demeurer où ils étoient, penſant qu'il ſeroit dangereux d'entreprendre de gagner le vaiſſeau dans les ténebres, au riſque même de ne pas y réuſſir.

Le lendemain matin, l'air étant

Il reſte huit hommes à terre.

RELATION du Groenland. Chap. VIII. An. 1630.

fort épais, le vent s'éleva très-fort du côté du ſud, & jetta une grande quantité de glaces entre la terre & le vaiſſeau, ce qui l'obligea de ſe mettre un peu plus avant en mer, hors de la vue de la chaloupe. Ce mouvement donna quelque alarme aux huit mariniers, & ils penſerent que le parti le plus ſûr pour eux, étoit de ſuivre le rivage, juſqu'à ce qu'ils fuſſent arrivés au port verd, où l'un des autres vaiſſeaux avoit ſa ſtation, & d'y demeurer à attendre des nouvelles de leur propre bâtiment, parce qu'ils avoient tout lieu de croire qu'il s'étoit trouvé enfermé par les glaces.

En exécutant leur projet, ils ſuivirent toujours le rivage, & tuerent encore huit daims, qu'ils mirent à bord de la chaloupe ; mais le 17, étant arrivés au port-verd, ils virent avec le plus grand chagrin, que le vaiſſeau étoit parti. Ce malheur auſſi imprévu que fâcheux, les jetta dans un embarras d'autant plus grand, qu'ils n'avoient pas aſſez de proviſions pour oſer entreprendre de regagner leur pays. Cependant il ne reſtoit plus que trois jours du temps limité

limité, pour que les vaisseaux partissent de la côte, & ils voyoient toutes les suites dangereuses de s'arrêter trop long-temps à délibérer, ce qui les détermina à faire leurs efforts pour gagner Bell-Sound, où le rendez-vous général étoit indiqué. Pour soulager leur chaloupe, & la mettre en état de voguer plus légérement, ils jetterent en mer toute leur chasse. Du Port-Verd à Bell-Sound, ils estimoient qu'il y avoit seize lieues de distance, & ils gagnerent le méme soir, la pointe de Nesse, qu'ils regardoient comme la moitié du chemin. Ils furent obligés de jetter l'ancre dans un endroit assez sûr entre deux rochers, parce qu'il s'éleva un brouillard si épais, qu'ils ne voyoient pas à un pied de distance. Le lendemain, le temps s'éclaircit vers midi, ils quitterent cet endroit, & continuerent à ramer, sans découvrir Bell-Sound, parce qu'ils le passerent au moins de dix lieues du côté du sud, vers l'endroit nommé Horn-Sound. On ne sera pas surpris de cette erreur, si l'on fait attention qu'ils n'avoient pas de compas de mer, & qu'aucun d'eux ne connoissoit

RELATION du Groenland. Chap. VIII. An. 1630.

RELATION du Groenland. Chap. VIII. An. 1610.

bien cet endroit, quand ils le paſſerent.

Ils s'éloignent de leur vaiſſeau.

Après quelque délibération, ils reconnurent qu'ils étoient allés trop loin vers le ſud; & malgré le ſentiment contraire & l'opiniâtreté du canonier William Fakely, ils revinrent du côté du nord, ce qui étoit leur véritable cours, & parvinrent bien-tôt à deux milles de diſtance de la pointe qu'ils cherchoient. Le temps étoit alors très-ſerain, & tout le pays bien découvert: mais Fakely l'ayant examiné attentivement, leur dit avec un mouvement de colere, qu'ils s'étoient sûrement trompés, & que l'endroit où ils ſe trouvoient, n'avoit aucune reſſemblance avec Bell-Sound. Enfin, il réuſſit encore à leur perſuader de reprendre leur cours au ſud, ce qui fut l'unique cauſe de tous les maux qu'ils éprouverent enſuite.

Après avoir navigué long temps, ils furent convaincus que Bell-Sound ne pouvoit être au ſud de l'endroit où ils ſe trouvoient, & ils réſolurent de reprendre encore la route du nord; ce qui irrita tellement l'entêté canonier, qu'il refuſa ſon ſervice,

& abandonna la premiere rame à Edouard Pelham. La chaloupe fut emportée par le vent qui étoit assez fort, & le 21, ils se retrouverent à la vue de Bell-Sound : mais le vent changea alors, & souffla est-nord-est, ce qui les obligea de carguer la voile & de reprendre les rames ; ils approcherent à deux milles du rivage où ils s'arrêterent, pour ne pas être emportés par le vent.

RELATION du Groenland. Chap. VIII. An. 1630.

Il furent alors pleinement convaincus, non-seulement que cet endroit étoit Bell-Sound, mais que c'étoit le même d'où ils s'étoient éloignés quelques jours auparavant, & William Fakely ne put en disconvenir. Ils commencerent alors, à chercher un abri sûr pour la chaloupe ; & quand ils y furent rangés, deux matelots se mirent en chemin, pour aller par terre à la tente de Bell-Sound, dont ils étoient éloignés de dix milles, afin de voir s'ils y trouveroient encore des gens des vaisseaux : mais ils en avoient peu d'espérance, parce que le vent leur avoit été favorable pour partir, & que le temps de leur séjour étoit absolument expiré. Les matelots

Ils trouvent que tous les vaisseaux sont partis.

RELATION du Groenland. Chap. VIII. An. 1630.

revinrent, & dirent qu'ils n'avoient trouvé perſonne : cependant ils réſolurent de ne point épargner leurs peines pour chercher dans tous les endroits où les vaiſſeaux pouvoient s'arrêter, & ils convinrent de viſiter Bottle-Cove, qui eſt environ à trois lieues de l'autre côté de Bell-Sound. Ils y arriverent le 22, avec auſſi peu de réuſſite, & il ne leur reſta plus aucune eſpérance de ſoulagement dans le malheur où ils ſe trouvoient plongés.

Après avoir fait de ſérieuſes & triſtes réflexions ſur leur ſituation, le réſultat de leur délibération, fut de s'exhorter réciproquement à tout attendre de la protection divine, & à ſupporter avec courage la diſette de toutes choſes qui les menaçoit. Cependant ils réſolurent d'employer tous les moyens poſſibles pour ſe munir contre les attaques de l'hiver, & contre les inconvénients affreux auxquels ils alloient être expoſés, manquant du néceſſaire, & de toute eſpece de ſoulagement. Ils jugerent que la premiere démarche qu'ils avoient à faire pour leur ſubſiſtance, étoit de s'aſſurer d'une bonne quantité de proviſions, & ils réſolu-

rent unanimement, de retourner au Port-Verd, pour y faire une bonne chaſſe, au premier temps favorable.



Le 25 d'Août, ils monterent dans la chaloupe, & ſe mirent en route pour cet endroit avec un bon vent, qui les y conduiſit en douze heures. Ils enfoncerent leurs rames en terre, & jetterent deſſus la voile de la chaloupe, ce qui leur forma une eſpece de tente, où ils ſe repoſerent cette nuit. Comme le temps étoit très-ſerein ils dormirent peu, & ſe mirent en marche de grand matin pour Coles-Park, ſuivant le conſeil de Thomas Ayres, qui ſavoit que cet endroit abondoit en bêtes fauves. Le même jour ils tuerent ſept daims & quatre ours, dans l'intention de les conſerver pour leur nourriture.

An. 1630.

Ils s'occupent à amaſſer des proviſions pour l'hiver.

Le temps étant devenu fort couvert & peu propre pour la chaſſe, ils retournerent au Port-Verd, où ils éleverent une tente, comme nous l'avons déjà dit, avec leurs rames & leur voile, & dormirent très-bien cette nuit. Le lendemain matin, voyant que l'air étoit clair & ſerein, Jean Dawes & William Fakely demeurerent pour garder la tente &

RELATION du Groenland Chap. VIII. An. 1630.

préparer des vivres jusqu'au retour des autres, qui se mirent dans la chaloupe & retournerent à Coles-Park. Ils y tuerent en peu de temps six daims avec l'aide de leurs chiens, & ils en virent un septieme qui paissoit sur un coteau : mais comme le temps s'étoit obscurci, ils ne jugerent pas à propos d'aller plus loin que le pied de la montagne, qu'ils parcoururent le reste du jour, & tuerent six autres daims. Aux approches de la nuit, voyant que le temps se mettoit au vent & à la pluie, ils firent la plus grande diligence pour regagner leur tente, où ils demeurerent tout le jour suivant, qui fut très-froid, très-humide & très-orageux.

Ils arrivent à Bell-Sound, où ils se déterminent à hiverner.

Il trouverent sur le rivage une autre chaloupe appartenant aux vaisseaux de la Compagnie, qui en laisse toujours deux ou trois en arriere. Ils partagerent dans les deux leurs provisions, qui consistoient en ours & en bêtes fauves, avec les greves ou chairs des baleines qu'on avoit fait bouillir cette année, & se partagerent en deux compagnies, dans l'intention de gagner Bell-Sound, où ils résolurent d'hiverner. Les approches de la nuit les empêcheren

de partir le jour même ; & comme le lendemain étoit un dimanche, ils réſolurent de ne ſe point mettre en route, afin de l'obſerver avec plus de reſpect. Le lundi matin ils partirent par un très-beau temps, cependant ils ne purent faire que la moitié du chemin. Le mardi, ils arriverent à Bottle-Cove, & le vent étant très-fort, ils y demeurerent juſqu'au jour ſuivant. Cependant il commença à ſouffler avec tant de violence, & la mer devint ſi haute, que leurs chaloupes s'étant heurtées l'une l'autre, furent bien-tôt remplies d'eau, & que leurs proviſions, non-ſeulement furent mouillées, mais qu'une partie fut emportée par-deſſus les bords dans la mer. Les mariniers furent donc obligés de ſe mettre à l'eau pour les retirer & pour vuider leurs chaloupes qu'ils amenerent à force de bras ſur le rivage, où ils les attacherent avec une hauſſiere & d'autres cordages. Ils réſolurent de les y laiſſer, juſqu'à ce que le vent devint favorable pour les conduire à Bell-Sound : enfin, le tems ayant changé, ils y arriverent ſans accident, le 3 de Septembre.

RELATION du Groenland. Chap. VIII. An. 1630.

## CHAPITRE IX.

*Précautions que prennent les huit Anglois pour ſe garantir du froid : Ils conſtruiſent un petit bâtiment dans un plus grand : Soins qu'ils ſe donnent pour avoir un feu continuel : Ils reglent leur nourriture : Ils tuent une ourſe étant près de manquer de viande. Oiſeau ſingulier dans ce pays : Il arrive des vaiſſeaux ſur la côte. Retour des huit Anglois dans leur patrie.*

RELATION du Groenland. Chap. IX. An. 1630.

LORSQUE les Anglois furent à Bell-Sound, leur premier ſoin fut de décharger leurs proviſions, & de les mettre en ſûreté dans la tente, qu'ils avoient deſtinée à faire leur ſéjour durant tout l'hiver. Le lecteur doit juger que cette tente étoit très-différente de la premiere, qu'ils s'étoient faite avec une voile & des rames. Celle de Bell-Sound étoit une eſpece de maiſon bâtie par les Flamands, à l'uſage des vaiſſeaux marchands des Pays-Bas qui ſe rendent ſur cette côte pour la pêche.

Précautions que prennent les Anglois pour ſe garantir du froid.

Elle étoit conſtruite en bois ſolidement aſſemblés, & couverte de tuiles de Flandres; elle avoit environ quatre-vingt pieds de long & cinquante de large, étant particulierement deſtinée à mettre à couvert les tonneliers, quand ils font les tonneaux pour mettre l'huile.

RELATION du Groenland. Chap. IX. An. 1630.

Le temps étant devenu très-froid, & la gelée très-vive, il n'y eut plus lieu de penſer à faire de nouveau voyage au Port-Verd, crainte que le détroit ne devint tellement embaraſſé par les glaces, qu'il ne fût plus poſſible de revenir par mer. Le chemin de terre étoit trop rude & trop montagneux, pour oſer le ſuivre; enſorte qu'il ne leur reſta plus d'autre reſſource que d'aller à la chaſſe des daims, & de s'attacher à rendre leur habitation la plus chaude & la plus cloſe que les circonſtances pouvoient le permettre. Pour y réuſſir, ils penſerent à élever une petite tente dans la grande, avec des planches de ſapin, des poteaux & des chevrons, qu'ils tirerent d'une autre maiſon, bâtie dans le voiſinage, pour la réception des huiles de la Compagnie. Les cheminées des fourneaux leur

RELATION du Groenland. Chap. IX.

fournirent des briques, & ils eurent encore le bonheur de trouver quatre muids de bonne chaux, qui étant mêlée avec le ſable de la mer, leur fit d'excellent mortier.

An. 1630.

Ils conſtruiſent un petit bâtiment dans un plus grand.

Pendant que Fakely & Pelham s'occuperent à bâtir un mur de l'épaiſſeur d'une brique au-dedans de la grande tente, contre les planches intérieures, tous les autres travaillerent à leurs différents arrangements. L'un abattoit les cheminées, l'autre trioit les briques, & un troiſieme les apportoit dans des panniers à ceux qui faiſoient l'office de maçons. Des trois qui reſtoient, l'un faiſoit le mortier, un autre en garniſſoit la cloiſon, & le dernier vuidoit & préparoit le gibier. Ils n'avoient de briques, que la quantité ſuffiſante pour élever deux côtés du nouveau bâtiment, & ils furent obligés de faire les deux autres de bois. Ils planterent leurs poteaux, qui avoient un pied d'équarriſſage, à une diſtance convenable les uns des autres, clouerent des planches de chaque côté, & remplirent le vuide avec de la chaux & du ſable qu'ils enfoncerent le plus qu'il leur fut poſſible; par ce

moyen le paſſage de l'air fut abſolument intercepté, & cet endroit devint d'une chaleur étonnante.

RELATION du Groenland. Chap. IX. An. 1630.

Le tout étoit couvert de planches entrelacées les unes dans les autres, juſqu'à cinq & ſix fois, ce qui ne laiſſoit pas la plus petite fente. Pour la cheminée, on avoit laiſſé dans la grande tente une ouverture, qui leur ſervoit auſſi de fenêtre, en ôtant quelques tuiles du toit, ce qui donnoit paſſage au jour & à la fumée. Ils couvrirent la porte avec un matelas qui bouchoit toutes les fentes quand elle étoit fermée.

Ils firent enſuite quatre cabinets, pour y coucher deux à deux : les peaux de daims ſeches, leur formant des eſpeces de lits fort chauds & aſſez bons. Pour leur chauffage, ils mirent en pieces ſept vieilles chaloupes hors de ſervice qui étoient ſur le rivage. Ils en empilerent les morceaux avec quelques autres bois qu'ils avoient raſſemblés ſur les poutres, ce qui leur ſervit encore à empêcher que la neige ne parvint juſqu'à eux, s'il arrivoit qu'elle pénétrât au travers des tuiles.

Soins qu'ils ſe donnent pour avoir un feu continuel.

Les jours devenant toujours plus

RELATION du Groenland. Chap. IX. An. 1630.

froids ou plutôt les nuits, puiſque le ſoleil ne leur donnoit preſque plus aucune lumiere, ils allumerent un grand feu, & pour faire durer leur bois, quand ils vouloient ſe repoſer, ils raſſembloient toutes les cendres & les charbons ſur une piece d'orme, qui ſe fendoit après avoir conſervé ſon feu quelquefois ſeize heures, & donnoit une grande chaleur. Par ce moyen & avec l'attention convenable, ils eurent du bois pendant huit mois, ſans que jamais leur feu s'éteignit.

Le 12 de Septembre, il entra dans le détroit quelques glaces flottantes, ſur l'une deſquelles ils virent deux chevaux marins endormis. Ils mirent leur barque à l'eau, prirent un vieux harpon & une corde, & s'avancerent avec ſi peu de bruit que ces animaux ne ſe réveillerent que quand ils en furent très-près. Alors William Fakely frappa le plus vieux d'un coup ſi bien porté, que le harpon s'y attacha très-ferme, & que l'animal ne put s'en dégager, ce qui donna le temps de le tuer à coups de lance. On tua de même le plus jeune, dont l'attachement à ſa

mere étoit si grand, qu'il nageoit près de la chaloupe pendant qu'on y mettoit le corps mort de l'autre, & il ne marqua pas la moindre envie de se sauver. On les amena sur le rivage, & quand ils furent rôtis, on en trouva la chair excellente.

RELATION du Groenland. Chap. IX. An. 1630.

Le 15 de Septembre, on en vit plusieurs autres dans le détroit; mais comme ils étoient plus sur leurs gardes, on ne put en prendre qu'un seul.

Vers le 10 d'Octobre, le froid augmenta encore considérablement, & la mer fut glacée aussi loin que la vue se pouvoit étendre. Les habits des Anglois commençoient à tomber en lambeaux ; & comme ils étoient d'autant plus chauds qu'on pouvoit les tenir en meilleur état, ils se firent des aiguilles d'arrêtes de poisson, & du fil de quelques cordes de laine, avec quoi ils travaillerent de leur mieux à faire tenir ensemble les pieces de leurs vêtements: d'une des chaudieres, ils prirent un morceau de plomb, dont ils firent une espece de lampe, y mirent une mêche de corde, & la garnirent de l'huile qu'ils trouverent dans la tente des chaudieres, ce qui leur fournit

de la lumiere, à leur grande satisfaction.

RELATION du Groenland, Chap. IX.

Ils avoient près d'eux un ruiſſeau, qui tomboit d'une coline voiſine dans une eſpece de réſervoir, & ils ſe ſervirent de cette eau pour boire, ayant ſoin d'en caſſer tous les jours la glace avec leurs pioches. Ils jouirent juſqu'au mois de Janvier de cet agréable rafraîchiſſement; mais le froid devint alors ſi vif, qu'ils en furent privés, & forcés d'avoir recours à l'eau de neige, en la faiſant fondre avec un fer chaud.

An. 1630.

Ils reglent leur nourriture.

Ils avoient obſervé dès la fin de Septembre, qu'il n'y avoit plus d'apparence d'augmenter la maſſe de leurs proviſions, à moins qu'ils ne tuaſſent par hazard quelques ours, & ils réſolurent de les ménager de la maniere que nous allons le rapporter. Ils ſe bornerent chacun à un morceau de viande quatre jours de la ſemaine, & les mercredis & vendredis ils mangeoient des greves de baleine, qui ſont des reſtes de graiſſe qu'on jette ordinairement, quand on en a tiré l'huile. Ils vécurent ainſi pendant trois mois, & enſuite ils ſe retrancherent encore la viande un

jour de la ſemaine, parce qu'ils commençoient à n'en plus avoir qu'une petite quantité ; & craignant auſſi que le bois ne leur manquât, ils firent rôtir chaque jour la moitié d'un daim, pour le mettre dans des tonneaux : cependant ils en conſerverent un quartier ſans être rôti pour le manger chaud les dimanches, le jour de Noël, & les autres grandes fêtes.

RELATION du Groenland. Chap. IX.

An. 1630.

Depuis le 14 d'Octobre juſqu'au 3 de Février, ils ne virent point le ſoleil ; mais ils furent ſouvent éclairés de la lune, qui étoit fort brillante, excepté quand le temps étoit couvert, & en général, durant l'hiver, l'air en ce pays eſt peſant, épais & chargé de brouillards. Ils eurent une eſpece de crépuſcule juſqu'au premier de Décembre ; mais alors il ceſſa totalement juſqu'au 20, & pendant ce temps, la nuit fut toujours obſcure, mais le premier de Janvier ils recommencerent à voir les approches du jour.

An. 1631.

Pelham, dont nous ſuivons le journal, dit qu'ils n'avoient pas d'almanach pour connoître la ſuite des temps, mais ils s'appliquerent à

RELATION du Groenland Chap. IX.

An. 1631.

distinguer les jours & les heures le mieux qu'il leur fut possible, & en ajoutant un nombre supposé à l'épacte, ils trouvoient l'âge de la lune. Il prétend que leur calcul se rapporta exactement au jour du mois, quand ils en furent certains par l'arrivée de la flotte qui les secourut.

Ils tuent une ourse étant près à manquer de viande.

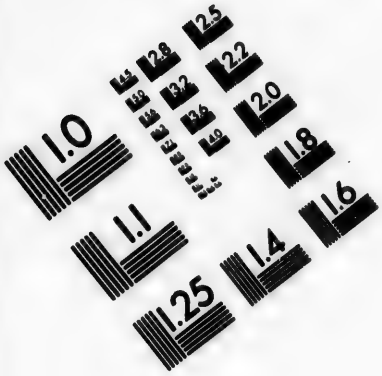
Vers la fin de Janvier, ils trouverent que les jours étoient de huit heures : mais ils tomboient presque dans le découragement, en pensant qu'ils n'avoient plus de viande que pour six semaines. Le 3 de Février, que le jour étoit très beau, le temps très-serein, & que le soleil brilloit dans tout son éclat, un ours femelle s'approche de leur tente avec son petit, cherchant à manger. Bien loin d'être intimidés à cette vue, ils s'avancerent contre elle & la tuerent : mais le petit s'échappa.

Après cette capture si avantageuse dans les circonstances où ils se trouvoient, les Anglois rentrerent pour se chauffer, & sortirent ensuite pour découper leur prise, qu'ils mirent en morceaux aisés à transporter, & l'entrerent dans leur tente. Ils en vécurent pendant vingt jours, en

trouverent la chair très-bonne, & fort au-deſſus de celle de leurs daims. Il eſt remarquable que durant ce temps, il s'éleva ſur leurs corps une petite peau qui tomba bien-tôt, & Pelham obſerve que cette excoriation lui fut très-avantageuſe. Il dit qu'avec une peau nouvelle, il acquit de nouvelles forces, & qu'il ſe trouva comme un homme échappé d'une violente maladie.

RELATION du Groenland. Chap. IX. An. 1631.

Ils tuerent par la ſuite quelques autres ours, entre autres un qui avoit au moins ſix pieds de hauteur. Ils en firent rôtir la chair avec des broches de bois, & en firent auſſi cuire dans une poële qu'ils avoient trouvée dans la tente. Cette viande leur parut auſſi bonne que le meilleur bœuf; & ſe trouvant alors des proviſions en abondance, ils ne ſe gênerent plus ſur la nourriture: mais ils firent trois ou quatre repas par jour, ce qui leur rendit en peu de temps la force, la vigueur & la ſanté. Les jours s'allongeoient de plus en plus, le temps étoit très-ſerein, & ils commençoient à prendre beaucoup d'oiſeaux: mais le 16 de Mars, ils perdirent un de leurs chiens qui ne revint point, &



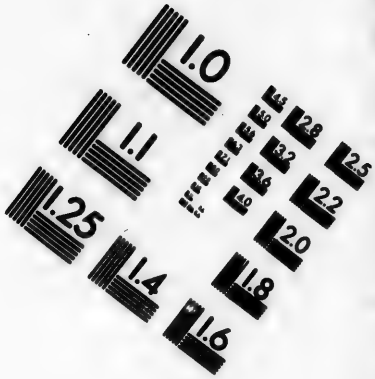
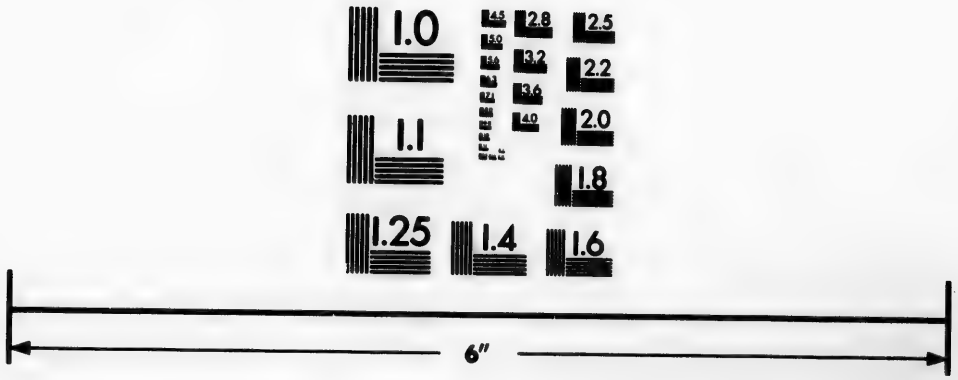




**IMAGE EVALUATION**
**TEST TARGET (MT-3)**



Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

RELATION du Groenland. Chap. IX. An. 1631.

ils ne purent en découvrir aucunes traces. Ils virent alors un grand nombre de renards, leur dreſſerent des piéges, & en prirent environ cinquante, à leur grande ſatisfaction.

Oiſeau ſingulier dans ce pays.

L'oiſeau qui eſt le plus commun à Bell-Sound, y vient faire ſes pontes ſur les montagnes dans le printemps. Il ſe nourrit de poiſſon, & eſt à-peu-près de la groſſeur d'un canard. Ses cuiſſes ſont ſi proches de ſon croupion, que quand il lui arrive de tomber à terre, le poids de ſon corps le charge de façon, qu'il lui eſt preſque impoſſible de ſe relever : mais l'eau paroît être ſon élément naturel. On prend ces oiſeaux avec une trape d'os de baleine, couverts de peau d'ours dont le côté charnu eſt tourné en dehors. La peau de ces animaux eſt un appas excellent pour prendre les renards.

Le temps devint très-chaud au mois de Mai, & les Anglois ſortirent tous les jours pour chercher des proviſions ; ils ne trouverent rien de bon juſqu'au 24, qu'ils firent lever un chevreuil, après lequel ils mirent leur chien ; mais il étoit de-

devenu si gras & si paresseux, qu'il le laissa échapper.

RELATION du Groenland. Chap. IX.

Le même jour, ils trouverent sur les hauteurs, une grande quantité d'œufs, dont ils en emporterent trente dans leur maison, avec l'intention de retourner le lendemain & d'en prendre un millier : mais le temps devint si froid, qu'ils furent obligés de demeurer renfermés, & furent privés de leur exercice journalier, qui étoit de grimper sur le sommet d'une montagne voisine, pour voir si les glaces se brisoient dans le détroit. Enfin ils eurent la satisfaction de les voir toutes rompues, & la plus grande partie furent emportées dans la haute mer par un vent d'est. An. 1631.

Le 25 de Mai, le froid les retint encore, & ils étoient renfermés dans leur tente, quand il arriva deux vaisseaux de Hull, dans le détroit. Les gens d'équipage savoient que l'année précédente, il étoit resté quelques hommes à terre ; & le maître envoya sa chaloupe au rivage, pour reconnoître si l'on pourroit avoir quelque connoissance de leur sort. La premiere chose que les nouveaux

Il arrive des vaisseaux sur la côte.

RELATION du Groenland. Chap. IX. An. 1631.

venus remarquerent fut la chaloupe, qu'ils avoient équipée pour aller à la pêche des chevaux marins, quand le temps le permettoit. Ils furent surpris de la trouver en aussi bon état; mais ils n'avoient presque aucune espérance de revoir leurs compatriotes vivants. Cependant ils s'avancerent vers la tente, & jetterent quelques cris en approchant. Ils furent agréablement surpris d'entendre qu'on leur répondoit, & ce fut Thomas Ayres qui se trouvant alors dans l'enceinte extérieure, leur rendit le cri qu'il avoit entendu.

Le son des voix causa presque autant d'allarme que de joie à ceux qui étoient dans l'intérieur. Ils se leverent avec la plus grande vivacité, briserent la porte plutôt qu'ils ne l'ouvrirent, & s'élancerent tous ensemble hors de la tente. Leur aspect étoit des plus affreux, noircis de suie & de fumée, avec des restes d'habits en lambeaux. Après la premiere surprise, les gens de Hull les embrasserent dans des transports de joie, & les accompagnerent dans leur demeure, dont ils admirerent l'ordre avec un nouveau plaisir. On

leur fit la politeſſe de les régaler des mets qui s'y trouverent ; ils y bûrent chacun un verre d'eau fraîche, & y mangerent un morceau de bête fauve qui étoit rôti depuis quatre mois.

RELATION du Groenland Chap. IX.

An. 1631.

Lorſqu'ils eurent reſté quelque temps dans la tente, & qu'ils eurent ſatisfait leur curioſité en examinant tous les moyens ingénieux dont leurs compatriotes s'étoient ſervis pour ſe garantir du froid, & pour entretenir l'union de l'ame & du corps, ils allerent tous enſemble à l'un des vaiſſeaux où Pelham & ſes compagnons furent reçus avec autant de tendreſſe que d'humanité. Trois jours après, les bâtiments auxquels ils appartenoient, arriverent dans le détroit, & chacun d'eux reprit ſon poſte. Un nommé Maſon, dont Fakely, Ayres & deux autres faiſoient partie de l'équipage, eut la brutalité de les recevoir avec des invectives, en les traitant de fuyards & de déſerteurs. Au contraire, le Capitaine de M. Pelham, qui ſe nommoit Goodler, le reçut ainſi que les autres, avec toutes les marques de bonté qu'ils méritoient. Ils partirent de ce pays le 20 d'Août, & arriverent en

Leur retour en Angleterre.

RELATION du Groenland. Chap. IX.

Angleterre après un heureux voyage. La Compagnie de Ruſſie, pour le ſervice de laquelle ils avoient été engagés, leur donna des récompenſes proportionnées aux peines qu'ils avoient ſouffertes.

An. 1631.

# JOURNAL

De sept Navigateurs, qui passerent l'hiver dans l'isle de S. Maurice au GROENLAND, où ils moururent en 1634.

## CHAPITRE X.

*Sept Hollandois entreprennent de passer l'hiver au Groenland: Ils manquent à prendre une baleine: Le pays est entierement couvert de neiges & de glaces: Ils tuent deux ours. Ils ne peuvent plus sortir de leurs tentes: Ils sont attaqués du scorbut. Ils meurent tous avant l'arrivée des vaisseaux: Fin de leur Journal. Les gens de la flotte Hollandoise trouvent leurs cadavres.*

LA Compagnie Hollandoise du Groenland, ayant résolu de pousser les découvertes aussi loin qu'il seroit possible dans le pays d'où elle avoit tiré son nom, & d'y faire des

RELATION du Groenland. Chap. X. An. 1633.

RELATION du Groenland. Chap. X.

An. 1633.

Sept Hollandois entreprennent de passer l'hiver au Groenland.

observations sur les variations des temps, & sur les autres parties qui peuvent contribuer au progrès de l'Astronomie & à l'avantage du commerce, sept Navigateurs forts & courageux, s'offrirent d'y passer l'hiver, & de tenir un journal exact de tout ce qu'ils y auroient remarqué.

Pour remplir leur engagement, on les laissa dans l'isle de Saint Maurice au Groenland, le 26 d'Août 1633, la flotte ayant levé l'ancre pour la Hollande avec un vent de nord-est, & la mer très-élevée, ce qui dura jusqu'au lendemain. Le 27, les sept hommes remarquerent qu'il n'avoient vu aucune obscurité durant la nuit: le 28, il tomba beaucoup de neige; ils partagerent entre eux une demi livre de tabac pour chaque homme, ce qui devoit leur servir pour une semaine, & ils sortirent vers le soir pour faire leurs observations: mais ils ne virent rien de remarquable.

Le 29, le jour fut très-beau & le soleil éclatant: ils découvrirent la montagne des ours très-clairement du sommet d'une autre montagne, où ils grimperent souvent quand le temps

temps le leur permit. La nuit du 30 fut très-ſombre; mais celle du 31 fut claire; les étoilles brillerent & il fit un vent du nord-eſt. Depuis le premier de Septembre juſqu'au 7, le temps fut aſſez ſupportable, quoiqu'il tombât fréquemment de la pluie & de la neige. Le 8, le vent tourna au ſud-eſt, & il y eut une grande pluie le matin; mais le temps s'éclaircit l'après-midi, & au commencement de la nuit, qui fut claire avec le ciel étoilé. Ils furent cette même nuit effrayés par un bruit affreux, comme ſi quelque choſe d'une groſſeur énorme, eût tombé près d'eux ſur terre: mais quelques recherches qu'ils puſſent faire, il ne leur fût pas poſſible d'en trouver la cauſe.

RELATION du Groenland. Chap. X. An. 1633.

Le 9, le ſoleil fut ſi brûlant, qu'ils ſe mirent en chemiſe pour ſe rafraîchir; cependant il avoit plu le matin, & ces variations furent très-fréquentes juſqu'au 17. Ils employerent ce temps à ramaſſer quelques herbes pour faire des ſalades, & ils virent pluſieurs mouettes. Le vent ſe tourna au ſud-oueſt, & la mer fut couverte d'écume; mais la nuit fut

RELATION du Groenland. Chap. X.

très-calme. Le 18, il tomba beaucoup de pluie, & l'on donna à chaque homme une meſure d'eau-de-vie qui devoit lui durer onze jours.

An. 1638.

Ils manquent à prendre une baleine.

Le 23, l'air fut très-peſant, quoique le vent fût à l'eſt: ils virent une baleine qui ſe jouoit près le rivage, & ils ſe mirent dans leur chaloupe pour la pourſuivre; mais le temps ſe couvrit bien-tôt, & il s'éleva un épais brouillard qui fut ſuivi de pluie, ce qui les empêcha de s'en rendre maîtres. Le 26, l'air fut très-froid; il fit une forte gelée, & ils ne trouverent plus de ſalades. Les pluies froides qui continuoient & les vents violents qui ſouffloient de différents côtés, les firent pourrir dans la terre.

Le 2 d'Octobre, ils trouverent une très-belle fontaine d'eau claire, dans la partie méridionale de l'iſle, & la gelée fut ſi forte, que la glace des étangs, même du côté du ſud, pouvoit porter aiſément un homme. Les deux jours ſuivants, le temps fut à la gelée; mais le 5, le vent s'étant tourné au ſud, il tomba une ſi grande pluie, qu'ils ne purent ſortir de leurs tentes. Cependant la gelée reprit le

lendemain matin, & la nuit du 8, il y eut un ouragan si violent, qu'ils craignirent que leurs tentes n'en fussent emportées. La fureur des vents, jointe au bruit affreux de la mer agitée, les empêcha de dormir toute cette nuit: le vent varia ensuite du nord au nord-est, & fut si violent, qu'aucun vaisseau n'auroit pû tenir contre.

RELATION du Groenland Chap. X. An. 1633.

Le froid les obligea alors, non-seulement à faire du feu, mais à se tenir très-renfermés; & ils furent contraints de mettre leur linge à couvert devant le feu pour le faire sécher, parce que hors de la porte, il devenoit en une minute, aussi dur que du bois. Ils se trouverent extrêmement fatigués, & commencerent à être tourmentés fréquemment de vertiges.

Le 12, ils eurent de grands vents, une forte gelée: la neige tomba en abondance, & un baril de chair d'ours se gela à six pieds du feu. Le 15, ils sortirent armés de harpons, de lances, de coutelats, & d'autres armes offensives, pour attaquer deux baleines qui avoient été jettées sur le rivage: mais la marée monta avec

RELATION du Groenland. Chap. X.

tant de promptitude, qu'elle emporta ces animaux, quoiqu'ils eussent reçu quelques blessures.

An. 1633.

Le 19, ils virent la partie septentrionale du rivage, couverte de glaces, & quoique le soleil fût encore sur l'horison, les rayons de cet astre ne s'élevoient pas au-dessus de la hauteur, au pied de laquelle ils avoient dressé leurs tentes, pour quelle leur servît d'abri. Le 20, ils virent un ours; mais ils ne purent le tuer, quoiqu'ils l'eussent atteint de plusieurs coups qui paroissoient avoir porté assez profondément. Il leur parut que les glaces augmentoient en mer; le vent continua à souffler de l'est, & la nuit fut extrêmement froide. Le 25, ils poursuivirent un autre ours qui étoit venu se réfugier près de leurs tentes, mais ils devança leur vigilance. Il continua à tomber de la neige tous les jours, quoiqu'il y eût quelques intervalles de soleil & de beau temps. Cependant le froid augmentoit de plus en plus, & il fut si rude le 31, qu'il brisa plusieurs vases qui contenoient des liqueurs. On ne vit plus aucune apparence d'eau, & la baie ainsi que la

Le pays est entièrement couvert de neiges & de glaces.

mer, furent glacés auſſi loin que la vue ſe pouvoit étendre.



Le 2 de Novembre, ſix ou ſept ours vinrent de compagnie près de leurs tentes; ils en tuerent un, les autres prirent la fuite en le voyant tomber, & ſe ſauverent ſur les glaces où il n'étoit pas poſſible de les pourſuivre. Ces animaux carnaciers, venoient les nuits en ſi grand nombre autour des tentes, que les Hollandois jugerent qu'il ſeroit dangereux de ſortir. Ils furent obligés d'allumer de grands feux dans leurs cellier, pour que leur biere & leurs autres liqueurs, ne fuſſent pas détruites par la gelée. Le 3, voyant le temps plus ſupportable, ils tirerent un ours ſur la glace, le tuerent, & traînerent ſon corps dans leur tente avec une forte corde. Le 5, la neige fut ſi épaiſſe & le vent ſi violent, qu'il leur fut impoſſible de ſortir. Depuis ce temps, les mouettes ſe tinrent cachées, l'eau fut totalement conſommée, & les Hollandois furent obligés de ſe ſervir de neige fondue.

Ils tuent deux ours.

Depuis le 19, les jours devinrent ſi courts, qu'ils n'avoient pas de clarté

RELATION du Groenland. Chap. X. An. 1633.

suffisante pour lire ou pour écrire dans leurs tentes, ce qui les jetta dans une profonde mélancolie. Le 23, ils tirerent un ours, qui se sauva sur les glaces, quoiqu'il eût une terrible blessure, à en juger par les traces de sang qu'il laissa sur la route; mais cet animal est si fort, qu'il court encore long-temps avec le corps percé d'outre en outre.

Le 26, le vent se tourna au sud, le temps fut assez doux, & les glaces furent chassées de la baie dans l'océan. Deux ou trois jours avant, ils avoient encore vu quelques mouettes qui se retirerent dans les montagnes, aux approches de la nuit. La fin de ce mois & le commencement de Décembre, furent si doux, qu'ils commencerent à espérer que l'hiver ne seroit pas beaucoup plus rude qu'il ne l'est ordinairement en Hollande; mais le 8, le froid reprit avec un vent de nord-est, & les glaces commencerent à paroître de toutes parts en plus grande abondance.

Depuis quelque temps, il leur avoit été impossible de tuer des ours, ces animaux se tenant si bien sur leurs gardes, qu'on ne pouvoit en

approcher, & quand il leur arrivoit d'en bleſſer quelqu'un, ils le perdoient dans les glaces. Cependant le 12, un des Hollandois eut le bonheur d'en bleſſer un à la tête, qui expira ſur la place: on en fit rôtir nne cuiſſe qui fut trouvée délicieuſe par de gens qui, depuis long-temps, ne mangeoient que des viandes ſalées. Cet ours étoit jeune, ce qui en rendoit la chair meilleure. Le 17, il fut pouſſé une quantité prodigieuſe de glaces dans la baie, par un vent de ſud très-violent, qui fit tomber un grand nombre de mouettes des montagnes, & elles faiſoient autant de bruit que lorſqu'on les entend au mois de Mai en Hollande. Le 21, la gelée fut très-forte; & la neige couvrant la terre à une épaiſſeur conſidérable, ils furent obligés de mettre des bottes pour ſortir. Le jour duroit toujours quatre heures; mais la plus grande partie du mois de Décembre, le temps fut ſi mauvais, qu'ils demeurerent renfermés dans leurs tentes, ſans oſer en ſortir.

RELATION du Groenland. Chap. X. An. 1633.

Ils ne peuvent plus ſortir de leurs tentes.

Ils commencerent la nouvelle année auſſi gaiement que les circonſtances purent le leur permettre, &

An. 1634.

RELATION du Groenland. Chap. X. An. 1634.

ils firent toujours réguliérement la priere. Le froid étoit exceſſif, & les glaces dont la baie étoit couverte, leur paroiſſoient du haut de leurs tentes, comme des collines eſcarpées, tant elles avoient d'épaiſſeur. Ils virent le 13, un ours devant eux, & l'un des hommes eut le plaiſir de le mettre bas d'un coup de fuſil; il fut traîné avec des cordes dans leur tente, d'où ils ne ſe hazardoient plus à ſortir: on l'écorcha & on le prépara pour leur table, où il fut reçu comme un mets excellent.

Pendant tout le mois de Janvier, la neige continua à tomber, la gelée fut très-vive, & ils eurent les temps les plus orageux, ce qui dura une partie de Février. Le 16 de ce mois, ils virent deux oiſeaux ſauvages qui reſſembloient aſſez à des oies, avec un faucon: mais aucun ne vint à la portée de leur fuſil. Les ours mêmes, comme s'ils euſſent été inſtruits par le traitement que leurs compagnons avoient reçu de celui qui les attendoit, devinrent ſi réſervés, qu'on ne les découvroit plus que de très-loin. Le temps fut très-variable le reſte de ce mois; le vent

de ſud amena quelques dégel, mais celui de nord eſt qui revenoit enſuite, étoit toujours accompagné d'un redoublement de gelée.

RELATION du Groenland. Chap. X.

Le premier de Mars, le ſoleil commença un peu à luire ſur leurs tentes, & il plut vers le ſoir; mais enſuite le temps ſe remit au froid & à la tempete juſqu'au 11. Alors l'air devint calme & agréable, & le ſoleil donna quelque chaleur, ce qui dura pluſieurs jours, pendant leſquels le vent fut au ſud. Le 15, les Hollandois tuerent un ours, pendirent ſa peau pour la faire ſécher, & ſalerent légérement toute la chair qu'ils ne purent manger immédiatement. La viande fraîche leur étoit alors de la plus grande utilité de quelque eſpece qu'elle fût, parce qu'ils étoient preſque tous attaqués du ſcorbut, qui les incommodoit horriblement; auſſi furent-ils très-ſatisfaits quand ils purent prendre quelques renards au piége. Le temps fut aſſez beau pendant tout ce mois, & les jours devinrent fort ſereins: mais les progrès de leur mal, & le défaut de nourriture fraîche, les jetta dans le plus grand découragement. Le 28 & le

An. 1614.

Ils ſont attaqués du ſcorbut.

RELATION du Groenland. Chap. X. An. 1634.

29, ils virent dans la baie, des baleines d'une prodigieuſe grandeur, & en telle quantité, que s'ils avoient eu la force néceſſaire & les inſtruments convenables pour la pêche, ils y auroient pû faire un profit très-conſidérable; mais l'état où ils ſe trouvoient, ne leur permettoit pas de rien entreprendre. Ils virent auſſi beaucoup d'autres poiſſons, & le 31, ils tirerent ſur une ourſe accompagnée de trois petits, mais ſans pouvoir réuſſir à la tuer. Il y avoit encore dans la baie, quatre ou cinq baleines que le reflus avoit laiſſées preſque à ſec; mais quand elles y auroient été entierement, les Hollandois n'en auroient pû retirer aucun avantage, parce qu'ils étoient trop foibles pour les pouvoir attaquer.

Ils meurent tous avant l'arrivée des vaiſſeaux.

Le 3 d'Avril, ils ſe trouverent ſi accablés par le ſcorbut, qu'il n'en reſta que deux qui puſſent ſe tenir ſur leurs pieds: ils tuerent les deux derniers poulets qui leur reſtoient, & les donnerent à leurs camarades, dans l'eſpérance que ce léger rafraîchiſſement, pourroit leur apporter quelque ſoulagement. La plus grande

partie de ce mois, ils virent tous les jours beaucoup de baleines; mais l'air fut encore très-froid, parce que le vent ſouffloit du nord-eſt, & il leur fut preſque impoſſible de ſortir de leur tente, la maladie faiſant toujours de nouveaux progrès. Le 16, celui qu'ils appelloient leur ſecrétaire, & qui avoit toujours écrit le journal, mourut. Le 23, il tomba un peu de pluie par un vent de ſud; & leur état devint ſi déplorable, qu'il n'en reſta pas un ſeul qui pût donner quelque ſecours à ſes compagnons, puiſqu'il n'y en avoit plus qu'un, auquel il fût demeuré un peu de mouvement, encore ne pouvoit-il marcher qu'avec la plus grande peine. Le 23, mourut leur Commandant; ils tuerent leur chien le 27, ce qui leur fit un repas aſſez mauvais. La nuit fut belle quoique le temps parût couvert, & il dégela dehors. Le 28, les glaces furent chaſſées dans la haute mer, & la baie en fut entierement dégagée. Le 29, le temps fut couvert pendant le jour, & le vent de nord ſouffla avec aſſez de force: la nuit, il tourna au nord-eſt & devint encore plus violent. Le

RELATION du Groenland. Chap. X. An. 1634.

RELATION du Groenland. Chap X. An. 1634.

31, il fit un beau temps & le soleil fut très-brillant.

Le journal finit en cet endroit, & il fut trouvé par des gens de quelques vaisseaux de Zélande qui allerent cette même année avec la flotte de Groenland. La fin en étoit à peine lisible ; il est vraisemblable que celui qui continuoit à l'écrire ne put tenir plus long-temps la plume, & qu'il se retira dans sa cabane, où il remit son ame entre les mains de son Créateur.

Aussi-tôt que la flotte fut à la vue de l'isle de Saint Maurice, où elle arriva le 4 de Juin 1634; les mariniers se presserent de descendre à terre, pour visiter leurs compagnons, quoiqu'ils eussent très peu d'espérance de les revoir, ne les trouvant pas sur le rivage. Quand ils entrerent dans les tentes, ils trouverent ces infortunés morts dans leurs lits. Ils jugerent que ceux qui avoient survécu au secrétaire, étoient morts vers le commencement de Mai: on trouva près de l'un d'eux un peu de pain & de fromage, dont il avoit sans doute mangé quelque temps avant que d'expirer. A côté du lit

d'un autre, on vit une boëte d'onguent, & l'on jugea qu'il s'en étoit frotté les dents & les gencives, parce qu'on trouva ſa main poſée contre ſa bouche; il y avoit auſſi près de lui un livre de prieres.

RELATION du Groenland. Chap. X. An. 1634.

On ne peut penſer, ſans frémir, à la ſituation déplorable de ces malheureux, qui périrent ainſi ſans pouvoir ſe donner réciproquement aucun ſecours. Il eſt probable qu'ils languirent juſqu'à ce que la vivacité du froid eut entiérement éteint leurs chaleur naturelle, & ceux qui vécurent les derniers, furent certainement, les plus malheureux. La principale cauſe de leur perte fut le ſcorbut, dont ils furent infectés, parce qu'ils n'avoient d'autre nourriture que des viandes ſalées. Cette maladie leur engourdit les membres, ils devinrent hors d'état de pouvoir faire aucun exercice qui tint leur ſang en mouvement; toutes les parties de leur corps ſe roidirent, & le froid acheva leur deſtruction. Cependant il n'auroit pas été aſſez exceſſif pour leur faire perdre la vie, s'ils avoient pû ſe tenir en action, & réſiſter à la maladie qui fut

la principale cauſe de leur perte.

Le Chef d'Eſcadre ordonna de les mettre dans des coffres & de les couvrir de neige, juſqu'à ce que le dégel donnât plus de facilité pour ouvrir la terre, & on creuſa leurs foſſes auſſi-tôt qu'elle fut un peu amollie. Enfin, ils furent inhumés le 24 de Juin, fête de Saint Jean, au bruit d'une décharge générale du canon de toute la flotte.

RELATION du Gronland. Chap. X.

An. 1634.

## CHAPITRE XI.

*Abrégé du Journal de ſept autres Navigateurs qui furent laiſſés pour hiverner au Spitzbergen, en l'année 1634, & qui y moururent en 1635.*

RELATION du Groenland. Chap. XI.

An. 1634.

EN l'année 1633, la même flotte qui avoit laiſſé dans l'iſle de Saint Maurice, les ſept infortunés dont nous venons de rapporter la fin déplorable, en laiſſa encore ſept, également dans la vue de faire des obſervations à Spitzbergen : ils y paſſerent heureuſement l'hiver, & en furent ramenés en 1634. Leur place fut remplie par ſept autres, qui s'offrirent volontairement à hiverner dans le même endroit. Ils ſe nommoient André Johnſon, de Middleburg ; Corneille Tyſſe, de Roterdam ; Jérôme Carcoen, du Port de Deſt ; Tobie Jellis, de Friſe ; Nicolas Floriſon, de Hoom ; Adrien Johnſon, de Deſt, & Fettie Otters, de Friſe. On leur laiſſa des herbages, des médicaments, de la viande, des liqueurs & toutes les

Sept autres Hollandois entreprennent de paſſer l'hiver dans le même pays.

RELATION du Groenland. Chap. XI.

autres choſes néceſſaires : ils tinrent un journal de leurs obſervations, tant qu'ils furent en état de l'écrire, & nous allons donner en peu de mots, l'extrait de ce qu'il contenoit de plus intéreſſant.

An. 1634.

Le 11 de Septembre 1634, la flotte ayant mis à la voile pour la Hollande, les ſept aventuriers virent en mer une grande quantité de baleines, & tirerent ſur elles pluſieurs décharges d'armes à feu, ſans leur cauſer aucun dommage : ils parcoururent auſſi le pays pour chercher des renards, des ours & des végétaux ; mais ce fut ſans aucun ſuccès.

Ils ceſſerent de voir le ſoleil, le 20 ou le 21 d'Octobre.

Ils ſont attaqués du ſcorbut.

Le 24 de Novembre, ils furent allarmés à la vue du ſcorbut dont ils commencerent à être attaqués ; ce qui leur fit redoubler d'ardeur pour chercher des herbages, des renards & des ours ; mais ils ne furent pas plus heureux que dans leur premieres recherches.

Le 2 de Décembre, ils dreſſerent quelques piéges pour prendre des renards : Nicolas Floriſon prit un remede contre le ſcorbut, Jérôme

Carcoen en fit de même le 11, & ils convinrent alors de manger ſéparément, pour ne ſe pas communiquer l'infection, parce qu'il y en avoit pluſieurs qui n'étoient pas encore attaqués de cette affreuſe maladie.

RELATION du Groenland. Chap. XI. An. 1634.

Le 23, leur Cuiſinier vit un ours près de leurs tentes; mais l'animal prit la fuite avant que les Hollandois euſſent pû prendre leurs fuſils.

Le 24, trois d'entre eux étant enſemble, découvrirent un autre ours, qui ſe leva ſur ſes pieds de derriere quand ils approcherent. Ils lui tirerent un coup de mouſquet dont il fut renverſé en répendant beaucoup de ſang & en faiſant des rugiſſements affreux. Il ſaiſit une de leurs hallebardes entre ſes dents & la rongea avec une force étonnante; mais après avoir continué quelque temps ſes rugiſſements, il raſſembla tout-à-coup ſes forces, & prit la fuite avec tant de vîteſſe, qu'ils le perdirent bien-tôt de vue, quoiqu'ils le ſuiviſſent avec des lanternes, juſqu'à ce qu'ils fuſſent épuiſés de fatigue. La perte de cet ours leur fut très-ſenſible dans le beſoin où ils étoient de viande fraîche. Le ſcorbut faiſoit de jour en jour de

RELATION du Groenland. Chap. XI.

nouveaux progrès; & comme ils n'avoient que des viandes salées pour leur nourriture, ils étoient tourmentés des douleurs les plus cuisantes.

Il en meurt trois en peu de temps.

An. 1635.

Le 24 de Janvier 1635, Adrien Johnson mourut dans de vives douleurs, & il fut bien-tôt suivi par Corneille Thysse, homme de très-bon sens, & le meilleur navigateur qu'ils eussent entre eux. Fettie Otters termina également sa vie deux ou trois jours après, & les quatre survivants, quoiqu'ils fussent à peine en état de se soutenir sur leurs jambes, firent cependant pour leurs compagnons des bieres dans lesquelles ils mirent leurs corps.

Le 28, ils virent un renard, mais il ne leur fut pas possible de le tuer.

Le 7 de Février, ils eurent le bonheur d'en prendre un dans un piége, ce qui leur donna quelque rafraîchissement; mais ils n'en retirent que très-peu d'avantage, parce que la maladie étoit parvenue à un degré trop violent de malignité.

Le flux de sang se joint à leurs autres maux.

Ils virent alors tous les jours un assez grand nombre d'ours, quelquefois jusqu'à dix ensemble; mais ils étoient si foibles, qu'ils ne pouvoient

orter leurs armes. S'ils en avoient
é quelqu'un, il leur auroit été très-
ifficile de le porter à leur habita-
on, encore moins étoient-ils en
at de les pourſuivre après les avoir
leſſés, puiſqu'ils pouvoient à peine
e ſoutenir ſur leurs pieds. Leurs
encives étoient exceſſivement en-
ées, & leurs dents ſi peu en état
e leur rendre ſervice, qu'ils furent
ontraints de ceſſer de manger leur
iſcuit; & ils ſouffroient en même
emps dans les entrailles & dans les
eins, de vives douleurs que le froid
ugmentoit encore. A tous ces maux,
e joignit le flux de ſang dont les
ns furent attaqués, pendant que les
utres le rendoient par la bouche:
nfin, il ne reſtoit plus que Jérôme
Carcoen qui fût en état de ſe mou-
oir & de porter un peu de bois
our entretenir leur feu.

RELATION du Groenland. Chap. XI. An. 1633.

Le 23, il leur fut abſolument im-
oſſible de ſortir de leur cabane, &
ls s'abandonnerent totalement à la
miſéricorde divine, leur miſere étant
au plus haut degré où elle pouvoit
monter.

Le 24, ils eurent une foible lueur du ſoleil, qu'ils n'avoient pas vu

Fin de leur Journal.

depuis le mois d'Octobre. Le 26 d
même mois de Février, fut vra
ſemblablement le dernier jour o
celui qui tenoit la plume put encor
écrire ; car ils finirent en cet endroi
leur Journal, en remarquant qu'i
étoient encore quatre hommes vi
vants, couchés à terre, avec aſſe
d'appétit pour pouvoir manger,
l'un deux avoit eu la force de donne
de la nourriture aux autres ; ma
que les infirmités & la douleur, le
réduiſoit à ne ſe pouvoir donner ré
ciproquement aucun ſecours. Ils l
terminoient, en diſant que dans cett
affreuſe ſituation, il ne leur reſto
plus d'eſpérance que pour la vie
venir : que tourmentés de faim & d
froid, ils ſe recommandoient dévo
tement à leur Créateur : qu'ils atten
doient avec impatience leur dernie
inſtant, & qu'ils prioient le Seigneu
de hâter ce moment funeſte.

RELATION du Groenland. Chap. XI.

An. 1635.

On trouve leurs corps morts à l'arrivée de la flotte.

La flotte de Hollande qui vint en
1635, trouva leurs cabanes fermée
pour en empêcher l'entrée aux ou
& aux renards. Un Boulanger qu
étoit deſcendu des premiers, rompi
la porte de celle d'André Johnſon,
& trouva une partie d'un chien mort

u'il paroiſſoit qu'on avoit eu deſſein
e faire cuire. S'avançant un peu
lus loin, il rencontra à ſes pieds la
arcaſſe du ſecond chien, parce qu'on
ur en avoit laiſſé deux. Plus loin,
trouva les corps de deux de ces
alheureux Hollandois étendus à
rre ſur quelques vieilles voiles. Ils
étoient traînés l'un près de l'autre,
leurs genoux touchoient preſque
ur menton. Nicolas Floriſon & un
tre, furent trouvés morts dans
urs lits : on les mit tous dans des
ieres, & auſſi-tôt qu'on put ouvrir
terre, ils furent dépoſés dans des
ſſes profondes, avec de grandes
ierres ſur leurs corps, pour que les
urs & les autres bêtes féroces ne
uſſent les déterrer. Nous ne trou-
ons pas qu'aucun autre ſe ſoit ha-
rdé depuis, à paſſer l'hiver dans le
pitzbergen.

RELATION du Groenland. Chap. XI. An. 1635.

## CHAPITRE XII.

*Description abrégée d'un naufrage arri… près du Spitzbergen, en l'an… 1646.*

RELATION du Groenland. Chap. XII.

An. 1646.

JEAN Corneille de Manikem, aya… été envoyé à la pêche de la balei… en 1646, partit du Texel, le 6 … Mai, & le 3 de Juin, il arriva pr… du Spitzbergen. La quantité de gl… ces qui étoient encore dans la bai… l'empêcherent d'y jetter l'ancre : … fut obligé de tenir la mer, & aya… découvert deux baleines éloigné… du rivage, il envoya ſes chaloup… bien équippées à leur pourſuite.

Les Hollandois trouvent en mer un glaçon chargé de cinq hommes.

Pendant que les Matelots ramoien… de côté & d'autre, pour trouver l'oc… caſion d'attaquer avec ſuccès un d… ces énormes animaux, ils découvri… rent à une diſtance aſſez éloignée, u… grand glaçon ſur lequel ils viren… quelque choſe de blanc, & jugeren… d'abord que c'étoient des ours. Eller… Jonhſon, le harponeur ſoutint qu… c'étoit quelque autre choſe qui ſ…

mouvoit ſur ce glaçon : perſuada à ſes compagnons de ramer de ce côté, & ils y conſentirent après quelques diſputes. Quand ils furent plus près, ils reconnurent que c'étoit une eſpece de ſignal de détreſſe que faiſoit mouvoir un homme porté ſur la glace.

RELATION du Groenland. Chap. XII. An. 1646.

Cette découverte les obligea de s'approcher le plus promptement qu'il leur fut poſſible, & ils furent extrêmement ſurpris d'y trouver quatre hommes vivants & un mort. Ils les reconnurent à leur langage, pour des Anglois, les prirent dans la chaloupe, & les conduiſirent à bord de leur vaiſſeau qui étoit dans la baie.

Ils étoient réduits à la derniere extrêmité, par la faim & par le froid, n'ayant eu rien à manger depuis long-temps avant qu'ils euſſent vus la chaloupe, excepté un ceinturon de cuir, qu'ils avoient partagé en morceaux d'égale grandeur, pour en faire leur nourriture. Le Chirurgien apporta tous ſes ſoins pour leur conſerver la vie, mais malgré toutes ſes attentions, il en mourut trois, cinq ou ſix jours après qu'ils eurent été

RELATION du Groenland. Chap. XII.

sur le vaisseau. Le quatrieme fut le seul qui survécut : il fut amené à Delft sur la Meuse, au mois de Septembre 1646, & il repassa ensuite en Angleterre.

An. 1646.

Relation de leur naufrage.

Il dit que leur vaisseau ayant fait naufrage sur le glaçon où on les avoit trouvés, l'équipage, composé de quarante-deux hommes, y étoit descendu avec quelques ustensiles, des vivres & une chaloupe : qu'ils s'étoient creusé un trou profond dans la glace, pour y former une espece de cave, dont ils avoient fermé l'entrée avec toutes les pieces qu'ils en avoient tirées, afin de se garantir de la violence des vents & des vagues, en quoi ils avoient assez bien réussi, & qu'ils étoient demeurés quatorze jours dans cette caverne.

Le Commandant jugeant impossible de vivre long-temps sur ce glaçon, avoit résolu de gagner la terre dans la chaloupe avec dix-sept de ses gens, & de la renvoyer ensuite prendre les autres quand il y auroit réussi : mais ces derniers n'en avoient eu aucunes nouvelles, & comme il étoit survenu une violente tempête, ils avoient jugé que leurs compagnons étoient

étoient péris en mer, ſans pouvoir gagner la côte.

Il en étoit demeuré vingt-deux ſur la glace, & leurs proviſions étant très-peu abondantes, ils s'étoient trouvés bien-tôt réduits à la plus grande diſette, ſans avoir preſque d'autre attente, que celle de la mort. Alors ils avoient réſolu de ſe ſéparer, & de ſe mettre ſur différentes pieces de glace, dans l'eſpérance qu'un haſard heureux en pourroit pouſſer quelqu'une vers la terre: mais on n'a jamais ſu ce que les autres ſont devenus, s'ils ont rencontré quelques vaiſſeaux, ou s'ils ont abordé au rivage. Il eſt vraiſemblable qu'ils ont tous été engloutis dans l'impitoyable Océan, puiſque Jean Corneille ayant donné ordre à ſa chaloupe de croiſer pour en faire la recherche, ſes gens n'en découvrirent aucun.

RELATION du Groenland. Chap. XII. An. 1646.

# DESCRIPTION

## De l'Iſlande & de ſes Habitants, par Angrim Jonas.

## CHAPITRE I.

*Situation & climat de l'Iſlande : Des Rivieres & Lacs de l'Iſlande : Sentiment ridicule des Habitants au ſujet du mont Hécla : Deſcription des Habitants : Ils vendent le vent aux Etrangers : Uſages ridicules de ce pays : Ils ſont tous grands joueurs d'Echecs.*

DESCRIPTION de l'Iſlande. Chap. I.

Situation & climat de l'Iſlande.

AVANT de quitter ce qui concerne les mers ſeptentrionales, nous allons rapporter quelques anecdotes tirées d'Angrim Jonas, & de quelques autres Auteurs qui ont traité de l'Iſlande. Cette Iſle qui eſt au midi du Groenland, eſt bornée à l'eſt par l'Océan ſeptentrional; au nord, par la mer Glaciale, & au ſud,

par la mer d'Ecosse. Elle est située au soixante-cinquieme degré, ou environ, de latitude septentrionale, & tire son nom des glaces (Ice) dont elle est couverte : elle est à peu-près deux fois aussi grande que l'isle de Scilly : le plus long jour, dans le temps du solstice d'été, est depuis deux heures du matin, jusqu'à dix heures du soir, & pendant ce temps, qui dure environ deux mois, le soleil n'est point enfoncé au dessous de l'horison : aussi ne s'éleve-t-il que très-peu au dessus, dans le temps du solstice d'hiver, où le plus court jour, est depuis dix heures du matin jusqu'à deux heures après midi, qui est l'heure du coucher du soleil dans cette saison de l'année.

L'Islande est à présent un pays stérile, où l'on ne trouve ni grain, ni bois; cependant on prétend qu'il y avoit autrefois du froment en abondance. Il paroît aussi, par les énormes troncs d'arbres qu'on y a trouvés aussi noirs que de l'ébene, qu'il n'est pas incroyable qu'on en ait autrefois tiré, (comme on le dit) du bois propre à construire des vaisseaux. Aujourd'hui si l'on n'y

DESCRIPTION de l'Iſlande. Chap. I.

conduiſoit des bois pour le chauffage & pour les bâtiments, & ſi les Nations voiſines ne leur fourniſſoient des grains, les Iſlandois périroient bien-tôt de faim & de froid.

Des Rivieres & lacs de l'Iſlande.

Ce pays eſt bien arroſé, les ſources en général y ſont très-claires, & quelques-unes fourniſſent une eau auſſi nourriſſante, dit-on, que la biere; mais la plus grande partie de ces eaux ſont malſaines. On y trouve une grande quantité d'eaux chaudes, beaucoup de lacs & d'étangs, de ruiſſeaux & de rivieres navigables, dont il ſeroit ennuyeux de rapporter les noms, & qui ſont toutes très-abondantes en poiſſon.

Si nous en croyons Bleſkenius, il y a dans la partie occidentale de cette Iſle, un lac ſi froid, qu'il pétrifie tout ce qu'on y jette: ſi l'on y enfonce un bâton, la partie qui eſt dans l'eau, devient auſſi dure que du fer, pendant que le reſte conſerve ſa premiere nature. Il y a auſſi, dit le même Auteur, un lac vers le milieu de l'Iſle, d'où il ſort une fumée d'une telle malignité, qu'elle tue les oiſeaux qui paſſent au-deſſus. On y trouve des fontaines dont l'eau eſt ſi

brûlante, qu'elle enleve la peau ſi elle tombe deſſus, & quand on la laiſſe réfroidir, elle dépoſe une forte teinture de ſoufre. On voit nager ſur la ſurface une ſubſtance rouge, qui ſemble animée, puiſqu'elle plonge dans l'eau quand on en approche, & qu'elle revient au deſſus quand on s'en éloigne. Les eaux d'une autre fontaine ont le goût de froment, & ſont un excellent remede contre les maladies honteuſes, très-communes en ce pays.

Le ſoufre eſt le ſeul minéral qu'on trouve en Iſlande, & en creuſant la terre, on en tire dans preſque tous les endroits de l'iſle, particuliérement dans la partie orientale, près du mont Hécla. Cette montagne a un volcan qui jette ſouvent des flammes, & vomit des matieres ardentes avec des cendres & des pierres calcinées, comme le Véſuve, ou le mont Ætna. Il a péri beaucoup de perſonnes qui ont voulu aller ſur cette montagne, parce que le terrein s'eſt abîmé ſous eux, & qu'ils y ont été enſevelis tous vivants : cependant quand le vent ſouffle de l'oueſt, elle paroît moins agitée que dans les

autres temps, & l'on en peut approcher avec moins de danger. On prétend que quand on jette une pierre dans la concavité du volcan, elle eſt repouſſée en l'air avec une vîteſſe prodigieuſe.



Sentiment ridicule des Habitants au ſujet du mont Hécla.

Les Habitants croyent que cette montagne eſt la demeure des ames damnées, qui y ſont tourmentées par le feu; & ils aſſurent très-ſérieuſement qu'on voit ſouvent des troupes de diables qui jettent dans le volcan, les eſprits de ceux qui ſont morts depuis peu, & qu'ils les y précipitent à meſure qu'elles en veulent ſortir; ce qui arrive particuliérement, diſent-ils, après quelque ſanglante bataille. Le froiſſement des vagues & des glaçons ſur le rivage & dans les cavités des rochers, occaſionne un bruit qui a quelque choſe de funeſte & d'effrayant: auſſi les Iſlandois croyent que ce ſont les lamentations & les gémiſſements des damnés, qui ſont tourmentés d'un froid exceſſif dans les glaces, leur punition conſiſtant principalement dans le paſſage de l'un à l'autre extrême.

Le 29 de Novembre 1563, la

mer parut toute couverte d'une flamme éclatante dans le voisinage du mont Hécla. Les plus sensés jugerent que ce phénomene étoit causé par une éruption de matieres brûlantes : on sentit en même-temps un tremblement de terre, & l'on entendit un bruit affreux dans toute l'isle. Le jour suivant, dans l'endroit où la mer avoit paru en feu, on trouva qu'elle s'étoit retirée au moins de deux lieues de ses anciennes limites.



Les habitants de l'Islande, sont forts, courageux & ont l'esprit assez vif. Les pauvres y sont esclaves des riches, dont les biens consistent en troupeaux, en bâtiments pour la pêche, & en un grand nombre de vassaux. Ils sont en général, grands & bien faits, & si leurs femmes étoient parées, on les trouveroit assez belles. Les hommes & les femmes sont habillés de même, sans avoir rien qui les distingue. Leur maniere de vivre est fort dure ; ils se nourrissent d'une espece de morue seche qu'on brise avec une pierre, & ils y joignent au plus, du beurre & du fromage très-mauvais : leur

Description des Habitants.

DESCRIPTION de l'Iſlande. Chap. I.

boiſſon eſt de l'eau, du lait ou du petit-lait : par cette ſobriété, ſans ſe ſervir de Médecin, il eſt ordinaire d'y voir des perſonnes qui vivent juſqu'à cent cinquante ans.

Ils vendent le vent aux Etrangers.

Les Iſlandois diſent qu'ils ont un eſprit familier, dont ils ſuivent les avis pour la chaſſe & pour la pêche : ſuivant Ortelius, ils donnent à ces démons, le nom de Drollard, qui paroît dérivé du mot Danois Trol, qui ſignifie un diable. Blaſkenius dit auſſi qu'ils font un bon commerce de la vente des vents : ils forment un certain nombre de nœuds à une corde ou à un mouchoir, ſur leſquels ils prononcent des mots extraordinaires par forme de charme, & l'acheteur eſt averti de délier tel ou tel nœud aux différents endroits où il ſe trouve dans ſa route.

Angrim Jonas, qui étoit Coadjuteur de l'Evêché de Hole, né dans le pays, & homme de très-bon ſens, tourne en ridicule cette eſpece de conjuration. Il prétend que les Iſlandois étant très-experts dans la connoiſſance des variations de l'air, peuvent prévoir quelques heures d'avance, de quel côté le vent ſoufflera;

& il dit qu'ils ſont très-attentifs dans leur marché, à ne point entrer en traité avec aucun Etranger, juſqu'à ce qu'ils ayent remarqué que le vent eſt prêt à tourner comme il le demandent. Les nœuds qu'ils donnent comme une eſpece de charme, & les mots qu'ils prononcent, ne ſont que pour faire paroître la convention plus myſtérieuſe, & quand il arrive qu'ils ont deviné juſte, l'acheteur crédule fait de toutes parts l'éloge de leur intelligence, ce qui augmente encore la crédulité des autres.



Lorſque les jeunes filles ſont parvenues à l'âge de puberté, leurs parents les proſtituent aux Etrangers, quand il s'en trouve chez eux, pour les moindres bagatelles; par exemple, pour un biſcuit, parce que n'ayant pas de bled dans leur pays, ils le regardent comme un mets délicieux, & le conſervent pour le préſenter trempé dans du lait, quand ils ont quelque grande fête, ou quand ils régalent leurs ſupérieurs. Si cette union eſt fertile, la fille en eſt beaucoup plus eſtimée, & celui qui l'épouſe par la ſuite, reçoit

Uſages ridicules de ce pays.

DESCRIPTION de l'Iſlande. Chap. I.

l'enfant comme une portion conſidérable de ſa dot.

S'il leur arrive par quelque échange, d'avoir du vin, de la biere, ou de quelque autres liqueurs fortes, il ne les conſervent pas, mais ils invitent tous leurs amis à en venir boire avec eux, & ils ne ſe quittent pas, tant qu'il en reſte une ſeule goutte. Pendant le repas, ils s'animent les uns les autres par des chanſons qui n'ont aucune poëſie, & dans leſquelles ils célebrent les exploits de leurs ancêtres. Ils ne ſe levent jamais de table pour ſatisfaire aux beſoins naturels, ce qui ſeroit regardé comme une grande impoliteſſe; mais ils les font connoître à l'une des femmes de la maiſon: alors les filles leur apportent les vaſes néceſſaires, qu'elles donnent ſucceſſivement à chacun des convives, & ce ſeroit une groſſiereté de les refuſer.

Quelque atteſté que ce fait puiſſe être, Jonas en parle avec colere, comme d'une calomnie contre la modeſtie de ſes compatriotes, & il prétend auſſi qu'il eſt faux que les gens de ſon pays ſe lavent les dents avec de l'urine. Je penſe que c'eſt

avec juſtice qu'il les juſtifie ſur des uſages ſi ridicules : peut-être ont-ils été autrefois ſoufferts dans des parties de débauche ; mais il eſt difficile de croire qu'ils ſe ſoient perpétués, & que ces peuples ſoient demeurés auſſi groſſiers & auſſi brutes.



Les beſtiaux qu'on trouve morts par quelque accident dans la campagne, ou qui ſont étouffés par la neige, ſont très eſtimés & preſque regardés comme ſacrés. La gelée les conſerve ſans corruption, pendant pluſieurs mois ; auſſi les Habitants n'uſent-ils point de ſel, ni pour le poiſſon, ni pour la chair, & cet aſſaiſonnement leur eſt entierement inutile.

Les Iſlandois ſont grands joueurs d'échecs, & ils y paſſent ſouvent des nuits entieres. Il n'y a pas un payſan dans la campagne qui ne connoiſſe ce jeu, & qui n'ait ſes pieces faites d'os de poiſſon, avec cette différence des nôtres, qu'ils donnent le nom d'évêques à celles que nous appellons fous, parce qu'ils diſent que le Clergé eſt toujours le plus proche des Rois. Leurs pions ont des épées à leur côtés, avec les joues enflées.

Ils jouent beaucoup aux échecs.

DESCRIPTION de l'Iſlande. Chap. I.

comme étant prêts à ſonner du cornet quils tiennent à la main, & ils les appellent Centurion ou Capitaines ; ſur quoi l'on peut remarquer que dans la plus grande partie des pays ſeptentrionaux, les Trompettes ſont conſidérés comme des Officiers, & qu'on eſt très-éloigné d'en faire auſſi peu d'eſtime que dans les Etats de l'Europe qui ſont plus au midi.

Les échecs ſont d'un uſage très-ancien dans tous les pays du nord : la Chronique Norwégienne, rapporte que Harald, ſurnommé le Chevelu, Roi de Norwege, qui régnoit vers l'an 870, reçut de ſon pere nourriſſier, Droſen, le géant, entre autres préſents, un très-beau jeu d'échecs. Toute la Nobleſſe de Danemarck, de Norwege & d'Iſlande, eſt très-curieuſe d'avoir de beaux damiers & de belles pieces ; & l'on rapporte qu'Eléonor, fille naturelle de Chriſtiern, Roi de Dannemarck, qui fut mariée au Comte Ulefield, Grand Maréchal du Royaume, & premier Miniſtre d'Etat, avoit un damier marqueté d'ambre blanc & jaune, que les pieces étoient d'or,

très-bien travaillées, & incruſtées de la même matiere que le damier. Les Rois & les Reines étoient en habits de cérémonie, montés ſur des trônes. On reconnoiſſoit les Evêques par leurs habits épiſcopaux : les Cavaliers étoient à cheval, en équipage très-galants : les Tours étoient portées par des éléphants, & les Pions étoient des mouſquetaires qui préſentoient leurs armes, comme s'ils n'euſſent attendu que l'ordre pour tirer.

## CHAPITRE II.

*Des anciens Rois d'Iſlande : Mythologie des anciens Iſlandois : Leur Religion : Diviſion de l'Iſlande : Des anciennes Loix de ce pays : Il eſt ſoumis au Danemarck : Des bâtiments & des animaux : Comment l'Iſlande fut découverte : Temps où le Chriſtianiſme y a été introduit.*

DESCRIPTION de l'Iſlande. Chap II.

L'HISTOIRE des différentes révolutions d'Iſlande, s'eſt aſſez bien conſervée, & l'on a encore en vers, les événements arrivés ſous les regnes de chacun des Rois, pris en particulier. Ces anciens Rois, ainſi que tous les Héros du nord, menoient par-tout avec eux des Bardes ou Poëtes qui mettoient en vers leurs exploits : les ſoldats les apprenoient ordinairement par cœur ; & excités par le déſir d'élever la gloire & la renommée de leurs chefs, ils les chantoient par-tout où ils ſe trouvoient. Il faut que les Poëtes de ce pays le ſoient par la nature, car s'ils

Des anciens Rois d'Iſlande.

n'avoient pas le talent inné de la compoſition, il eſt certain qu'ils n'avoient aucunes regles qui pût le leur donner. Ceux qui ont ce talent, ne parlent preſque jamais en proſe; & en certain temps, qui eſt, je crois, celui de la nouvelle lune, ils ſont agités d'une eſpece de phrénéſie, qui leur rend le viſage d'une pâleur affreuſe, & leurs yeux creux, les font paroître encore plus effroyables. On peut alors les comparer à la Sybile de Cumes, dont Virgile nous donne la deſcription.

Cui talia fanti
Ante fores, ſubito non vultus, non color unus,
Non comtæ manſere comæ, ſed pectus anhelum,
Et rabie fera corda tument : majorque videri,
Nec mortale ſonans; ad flata eſt numine quando
Jam propiore Dei.

Cette figure hideuſe les fait regarder avec grande vénération par les Nations voiſines, & elles penſent qu'il y a dans leur vers une certaine

puiſſance magique, qui influe, non-ſeulement ſur les eſprits infernaux, mais qui affecte même les Planetes.

DESCRIPTION de l'Iſlande. Chap. II.

Le plan de Mythologie, adopté par ces Bardes, eſt nommé Edde. Il contient entr'autres opininions ſingulieres, que le premier principe de toutes choſes eſt un Géant nommé Jmmer, qui fut taillé en pieces par les Nains qu'engendra le Chaos; que de ſa tête ils en firent les Cieux; que de ſon œil droit ils formerent le Soleil, de ſon œil gauche la Lune; que ſes épaules furent changées en montagnes; que les rochers vinrent de ſes os; que la mer fut faite de ſa veſſie, & que ſon urine produiſit les rivieres. Cette Mythologie eſt écrite en vieux vers Iſlandois, & elle paroit très-ancienne.

Mythologie des anciens Iſlandois.

Les habitants de l'Iſlande étoient payens, & nous trouvons Thor & Odin au nombre de leurs Divinités; le premier étant ſemblable au Jupiter, & le ſecond au Mercure des anciens Romains. Ils ont conſervé, comme nous, les noms des Dieux pour déſigner les jours de la ſemaine, où l'on trouve le jour de Thor & celui d'Odin. Leurs autels étoient

Leur religion.

couverts d'une plaque de fer, & ils y conſervoient un feu qu'ils avoient grand ſoin de ne jamais laiſſer éteindre. Il y avoit près de l'autel un vaſe d'étain, qui contenoit le ſang de la derniere victime qu'ils avoient ſacrifiée. On s'en ſervoit à aſperger les ſpectateurs ; & l'on regardoit comme ſacré & inviolable tout ſerment qu'on faiſoit en tenant un anneau d'argent, du poids d'environ vingt onces, trempé dans le ſang du ſacrifice.

On voit par les Chroniques d'Iſlande, que leurs prêtres ſacrifioient des hommes & des femmes à leurs Dieux ; ils précipitoient les victimes du haut d'un rocher, ou les jettoient dans un puits profond, voiſin du Temple. Ils en avoient deux principaux, l'un à Hole, dans la partie ſeptentrionale de l'Iſle, & l'autre à Schalhot, dans la partie méridionale. Ce ſont à préſent deux Evêchés, & Schalholt eſt le lieu de la réſidence du Gouverneur Danois. Le Luthéraniſme eſt la Religion dominante dans le pays, & Angrim Jonas prétend que la Religion Chrétienne y eſt établie depuis environ huit cents

ans ; mais qu'elle n'a été ſuivie dans toute l'Iſle que long-temps après ce premier période.

DE CRIPTION de l'Iſlande Chap. II.

Diviſion de l'Iſlande.

L'Iſlande étoit autrefois partagée en quatre Provinces : la plus ſeptentrionale, qui ſe trouvoit auſſi la plus grande, étoit ſubdiviſée en quatre Bailliages, dont chacun contenoit huit ou dix diſtricts. Les trois autres Provinces ne contenoient chacune que trois ſubdiviſions. On tenoit tous les ans une aſſemblée, ou cour de judicature du Bailliage de chaque Province dans la principale ville, & tous ceux qui avoient droit d'y aſſiſter étoient convoqués par de petites croix de bois que leur envoyoit le Gouverneur. Le Préſident de toute l'Iſle avoit auſſi le droit de convoquer, en d'autres temps, un Conſeil extraordinaire des Chefs des Provinces, en leur envoyant de petites haches de bois.

Des anciennes loix de ce pays.

Les Temples ſervoient alternativement pour le culte Divin & pour l'adminiſtration de la Juſtice. Il y en avoit trois dans chaque Bailliage, & leurs Préſidents étoient nommés Godorp, qui ſignifie Divins. Le principal ſoin de ces Magiſtrats étoit de

pourvoir aux beſoins des pauvres, ſouvent réduits à la plus grande miſere à cauſe de la ſtérilité du pays. Ils avoient auſſi l'attention de les empêcher de ſortir chacun de ſon diſtrict, & de faire punir ceux qui s'en écartoient.



Si un mendiant étoit opiniâtre, & s'il faiſoit réſiſtance de quelque maniere que ce fût, à la puiſſance civile, le Magiſtrat avoit le droit de le faire mourir, ou de le mettre hors d'état d'avoir de lignée. Il n'étoit pas permis à un homme pauvre d'épouſer une femme dans le même état; & ſi un homme n'avoit préciſément que ce qu'il lui falloit pour vivre, il ne pouvoit prendre une fille qui n'eut point de dot, ou qui n'en eut qu'une très-médiocre.

Il eſt ſoumis au Danemarck.

Ces loix furent en vigueur juſqu'à ce que le Roi de Norvége, attiré par les diſputes qui s'éleverent entre ceux qui étoient chargés de l'adminiſtration, fit la conquête de l'Iſlande en 1263. Il changea entiérement la forme du Gouvernement, & lui impoſa un tribut annuel. Cette Iſle ſuivit la fortune de ſon vainqueur, & fut avec lui ſoumiſe au

DESCRIPTION de l'Iſlande. Chap. II.

Danemarck. On y envoye des Gouverneurs, ou Vice-Rois pour recevoir le tribut ; & il eſt à leur choix de demeurer ou de ne point demeurer dans le pays.

Les Iſlandois étoient autrefois regardés comme de bons Gladiateurs & de hardis Pirates. Le combat ſingulier leur étoit permis en public, & ſouvent on s'en ſervoit pour la déciſion des cauſes juridiques. Le parti vaincu perdoit ſon procès, & celui qui refuſoit le combat avoit le même ſort. Il n'étoit pas rare de voir deux Iſlandois mettre au haſard toute leur fortune en ſe battant l'un contre l'autre, & celui qui étoit vainqueur poſſédoit les deux ; mais les héritiers du vaincu avoient la faculté de préſenter un taureau au victorieux, & il falloit qu'il le tuât d'un ſeul coup pour être confirmé dans la poſſeſſion du bien qu'il avoit ainſi acquis ; s'il le manquoit, il perdoit la dépouille du vaincu.

Le pays eſt montagneux, & produit en quelques endroits d'excellents pâturages dont l'odeur eſt ſi agréable que beaucoup de gens en prennent pour mettre dans leur lin-

ge : ils ſont ſi gras qu'on eſt obligé d'en faire ſortir les troupeaux, autrement ils mangeroient juſqu'à s'étouffer. Cependant le bœuf y eſt aſſez mauvais, & leurs moutons y contractent une odeur très-déſagréable ; mais ces défauts ſont corrigés par le grand air auquel ils expoſent la viande pour la ſécher, ce qui la conſerve encore mieux que le ſel ne pourroit faire. Leurs chevaux ſont aſſez bons, & quand ils manquent de foin ainſi que de grains, ſoit par la ſévérité de la ſaiſon, ſoit par le retard des vaiſſeaux étrangers, les hommes & les animaux ſont également habitués à ſe nourrir de poiſſon deſſéché.



Leurs bâtiments ſont petits & bas, pour les garantir des tempêtes violentes qui ſont très-communes dans cette Iſle. Ils ſont faits en partie de bois apporté des autres pays par les glaces, & en partie d'os de baleine ou d'autres poiſſons. Pour leur chauffage ils ſe ſervent de tourbes, nommées gazons bitumineux, à cauſe de la quantité de bitume dont il eſt impregné. Ils ont des petites perdrix, & pluſieurs eſpeces d'oiſeaux aqua-

Des bâtiments & des animaux.

DESCRIPTION de l'Iſlande. Chap. II.

tiques ; mais ils ne connoiſſent pas les petits oiſeaux qu'on voit dans les autres pays. On y trouve auſſi des corneilles & des faucons dont quelques-uns ſont tous blancs. Ils ont des chiens ſans queue & ſans oreilles : on les eſtime beaucoup ; cependant ils ne ſont bons qu'à ſatisfaire la fantaiſie. Les renards & les ours blancs paroiſſent être naturels au pays, au lieu que ceux d'autre couleur, comme rouges ou noirs, les cerfs, les loups & les licornes y ſont apportés ſur les glaces, qui leur amenent auſſi de grands arbres. Nous avons déjà parlé de la nature & de la valeur des cornes de licorne, & nous n'abuſerons pas de la patience du lecteur par des répétitions inutiles. Nous obſerverons ſeulement que cette ſubſtance fait partie des denrées qui leur ſervent à payer leur taxe annuelle au Roi de Danemarck.

Les Iſlandois ont une ſi haute idée de leur pays, qu'ils ne peuvent croire qu'il y en ait au monde un autre auſſi agréable, & même quelques-uns d'entr'eux qui ſe ſont attachés à l'étude, & qui par conſé-

quent devoient être plus instruits, y ont préféré une subsistance très-médiocre à des bénéfices assez considérables en Danemarck. Comme leurs maisons sont dispersées, & qu'ils n'ont ni villes ni villages, à l'exception des deux dont nous avons parlé, on doit juger qu'ils n'ont pas aussi de grands chemins; en sorte que ceux qui par goût ou par nécessité passent d'une province dans une autre, sont obligés d'aller avec la bousole. Il y a des trous très-profonds qui pourroient être fort dangereux quand ils sont couverts de neiges; mais les habitants des environs ont soin d'y mettre des marques particulieres, & ce sont les seules directions que les voyageurs peuvent avoir dans ce pays.



On a établi depuis quelque temps une presse d'imprimerie à Hole, & l'on y a imprimé l'Ancien Testamenr en langue Islandoise, que le célébre Wormius assure être le plus pur Runique qu'il y ait dans le monde : mais le défaut de papier, qui est très-rare & très-cher dans ce pays, a beaucoup retardé l'impression du Nouveau Testament. Il y a

DESCRIPTION de l'Iſlande. Chap. II.

dans la même Ville un Collége pour l'éducation de la jeuneſſe, où l'on enſeigne juſqu'à la Réthorique, & les Ecoliers vont enſuite finir leurs études à Copenhague. Ce pays a produit pluſieurs Savants, & l'on trouve dans le catalogue des Evêques de Hole, les noms de quelques-uns qui ont rendu de grands ſervices à la République des Lettres.

Comment l'Iſlande fut découverte.

L'Iſlande, ſuivant Angrim Jonas, fut découverte, pour la premiere fois, par un Pirate nommé Neddocus, qui y fut jetté par une tempête. Voyant que cette Iſle étoit ſtérile, il n'y demeura pas long-temps, mais ce fut lui qui la nomma Iſlande, à cauſe des monceaux de glaces appellés Ice, dans ſa langue, dont il vit qu'elle étoit couverte.

Sur le recit du Pirate, un Navigateur Suédois, nommé Garderus, ſe haſarda d'y deſcendre en l'année 864, & il la nomma Gardersholm, qui ſignifie Iſle de Gardes.

Le troiſieme qui y aborda fut auſſi un fameux Pirate Norwegien, nommé Flacco, qui, en partant de Hittland, une des Iſles Orcades, prit

prit avec lui trois corbeaux, parce qu'on n'avoit pas encore l'usage de la bousſole Quand il fut avancé en mer, il en lâcha un qui retourna dans l'Isle d'Hittland. Flacco continua sa route, & quelque temps après lâcha le second corbeau qui revint bien-tôt à son vaisseau ; ce qui fit juger au Capitaine que cet animal n'avoit pas trouvé de terre. Enfin il lâcha le troisieme, & voyant qu'il s'éloignoit de lui à tire-d'ailes, il mit toutes ses voiles au vent pour le suivre, & aborda en Islande. Il descendit dans la partie orientale, assez près de l'endroit où Garderus avoit débarqué, & il y passa l'hiver. Se trouvant environné de glaces de toutes parts, il lui donna aussi le nom d'Islande, qui lui est toujours demeuré depuis. Il passa un autre hiver dans la partie méridionale ; mais ne la trouvant pas plus agréable que l'autre, il retourna en Norwege, où il reçut le nom de Refnasloke, qui signifie Flocco le corbeau, parce qu'il s'étoit servi de cet oiseau, comme nous l'avons dit, pour découvrir cetre Isle.

Suivant la chronique d'Islande,

DESCRIPTION de l'Iſlande. Chap. II.

le pays fut déſert & inculte juſqu'en l'année 870, qu'un Baron Norwegien, nommé Ingulf, avec ſon beau-frere Horleifus, ayant tué deux des plus grands Seigneurs du pays dans un duel, furent bannis du Royaume, & ſe retirerent en Iſlande. Ingulf, qui emportoit les portes de ſa maiſon ſuivant l'uſage de ſon pays, les jetta dans la mer pour débarquer plus aiſément ; mais un coup de vent l'ayant tout-à-coup écarté de l'endroit où elles étoient, il deſcendit dans une autre partie de l'Iſle. Cependant il les retrouva trois ans après, la mer les ayant pouſſées ſur le rivage ; & il établit en cet endroit une Colonie, en 874, année où, ſuivant la Chronique Iſlandoiſe, cette Iſle commença à ſe peupler.

Temps où le Chriſtianiſme y a été établi.

Malgré ce récit, il paroît, par quelques morceaux de cloche, par des croix, & par des livres qu'on a trouvés dans ce pays, qu'il avoit été connu plutôt de quelques Anglois & de quelques Irlandois. Il eſt certain que ceux d'Irlande y deſcendirent pluſieurs fois avant l'arrivée d'Ingulf, & que le peuple les nom-

noit papas; ce qui ne laisse aucun doute qu'il n'y eut quelques habitants dans cette Isle avant le temps du réfugié Norwegien. Il paroît par conséquent que lorsque la Chronique Islandoise dit que le pays étoit désert à l'arrivée d'Ingulf, elle fait entendre seulement qu'il y avoit alors très-peu d'habitants, & que ce fut de ce temps qu'ils commencerent à se multiplier, & à s'unir en Colonie. Angrim Jonas dit qu'Ingulf étoit Chrétien, d'où l'on doit conclure que le Christianisme y fut porté dans le neuvieme siecle, d'autant plus que ce fut vers le même temps que se convertirent toutes les Nations septentrionales connues. On trouve encore une vieille Chronique du Groenland en vers Danois, qui dit que le Groenland fut premierement découvert en 770, & un autre en prose, assure que celui qui en fit la découverte y alla de la Norwege, en passant par l'Islande. Cette Chronique est confirmée par l'autorité du grand Apôtre du Nord, Ausgarius, Archevêque d'Hambourg, qui fut nommé à ce Siége, en 834, par Louis le Débonnaire,

DESCRIPTION de l'Islande. Chap. II.

Empereur d'Occident. Ses Patentes, qu'on peut voir dans l'Histoire du Danemark de Pontanus, disent « que les » portes de l'Evangile sont ouvertes, » & que Jesus-Christ a été enfin révélé » en Islande & au Groenland » ; dont le bon Empereur rend graces à Dieu. Cette date de 834, précede de quarante ans la descente d'Ingulf en Islande ; il est donc évident qu'il ne fut pas le premier qui y apporta la Religion Chrétienne, & que, de plus, l'Isle étoit peuplée avant qu'il y arrivât. Il me paroît encore que l'Islande étoit connue des anciens, & qu'elle est l'Isle Theule que Strabon place de ce côté. C'est aussi le sentiment de Casaubon, dans ses Commentaires sur ce fameux Géographe. Personne n'ignore que Theule a toujours été regardée comme la derniere des Isles Britanniques, à l'extrémité de l'Océan Deucalédonien, ou de la mer d'Ecosse, ce qui est précisément la situation de l'Islande.

# VOYAGE

## Du Capitaine THOMAS JAMES, employé à découvrir un passage au Nord-oueſt.

## CHAPITRE I.

*Hiſtoire générale de cette entrepriſe : Le Capitaine James met à la voile avec un ſeul vaiſſeau : Il arrive ſur la côte du Groenland : Il eſt en grand danger par les glaces : Il perd ſa chaloupe à la hauteur du Cap de Déſolation : Il la retrouve avec beaucoup de peine : Il deſcend au Port de la Providence, & enſuite au Havre de Price.*

JAMES Chap. I.

An. 1631. James eſt chargé de chercher un

QUELQUES Marchands de Briſtol, ardents à la pourſuite de leur commerce, & à chercher les avantages de leur pays en général, formerent une compagnie, vers l'an 1630. pour tenter la dé-

JAMES Chap. I.

couverte d'un passage au nord-oueſt, qui conduisît dans la Mer du Sud, & ouvrir une nouvelle route pour le Japon. Le Roi Jacques I. instruit de leurs bonnes intentions par Sir Thomas Rowe, dont nous avons rapporté l'ambassade dans l'Indoustan, leur en marqua sa satisfaction, & confirma le choix qu'ils avoient fait du Capitaine Thomas James, pour le charger de cette expédition. Ce Capitaine étoit un homme d'une intégrité à toute épreuve, très-habile dans l'art maritime, & il n'étoit pas possible de mieux choisir pour une entreprise aussi utile qu'elle étoit dangereuse.

An. 1631.

passage pour aller au Japon.

Il met à la voile.

Le 3 de Mai 1631, il sortit du canal de Bristol, dans un vaisseau de soixante-dix tonneaux, & de vingt-deux hommes d'équipage. Le 5, le vent étant devenu contraire, il entra dans le Port de Milford, où il jetta l'ancre, & y demeura jusqu'au 17. Alors profitant d'un vent favorable, il remit à la voile faisant cours le plus qu'il lui étoit possible au nord-oueſt. Le 4 de Juin il vit la côte du Groenland, quoique l'air fût chargé de brouillards,

& il s'y arrêta pour bien découvrir la direction de cette côte.

JAMES. Chap. I.

Le 5, les Anglois se trouverent embarrassés dans de grands glaçons dont il étoit très-difficile de se retirer, parce que les brouillards, dont l'air étoit chargé, empêchoient la vue de s'étendre. Ils s'attacherent à une grande piece de glace pour leur propre sûreté, & repousserent les attaques des autres avec de grandes perches, qui furent bien-tôt rompues. Le lendemain le danger parut encore plus grand; les glaces tomberent sur eux de toutes parts, & si épaisses qu'ils furent continuellement dans la crainte de voir leur vaisseau écrasé par leurs efforts. Leur chaloupe fut brisée, mais ils en receuillirent les débris par le secours de leur barque, & les enleverent sur le pont dans l'intention de la rétablir à la premiere occasion favorable. Ce ne fut qu'avec les plus grandes difficultés, qu'ils s'ouvrirent un chemin au milieu de ces dangereux obstacles, en mettant toutes les voiles dont ils purent se servir; & à leur grand étonnement, ils réussirent à dégager leur vaisseau, sans

An. 1631.

JAMES Chap. I.

An. 1631.

qu'il eût ſouffert le plus léger dommage. Le 9, ils prirent hauteur, & ſe trouverent à cinquante-neuf degrés de latitude ſeptentrionale. Ils firent les obſervations les plus exactes pour reconnoître s'il étoit vrai, comme le diſent quelques Voyageurs, qu'il y eût à cette hauteur un courant qui portât au nord-eſt; mais ils n'en découvrirent aucunes marques. La mer n'avoit point de fonds; ils n'y trouverent aucune eſpece de poiſſon, pas même de baleines; & le vent étoit extrêmement variable, avec un brouillard ſi épais, qu'il mouilloit comme la pluie.

Les Anglois arrivent à la hauteur du cap de Deſolation.

Le 10, la mer étant très forte, ils virent nager des glaçons plus élevés que le haut de leur grand mât: leur barque fut briſée contre la poupe; ils eurent beaucoup de peine à la retirer; deux de leurs hommes furent écraſés preſque ſans reſſource, & ils s'occuperent fortement à raſſembler les débris de leur chaloupe ſur le pont. Vers huit heures du matin, ils reconnurent, en voyant la terre qui s'étendoit d'un côté au nord, & de l'autre à l'eſt, qu'ils étoient à la hauteur du cap de Déſolation: ils

virent la mer toute noire autour d'eux, ce qu'ils attribuerent aux brouillards épais dont l'air avoit été chargé, & ils virent auſſi en grande quantité, des poiſſons nommés grampuſſes. JAMES Chap. I. An. 1631.

La nuit du 17 fut très-obſcure; & il regna un brouillard ſi froid, que les voiles & les manœuvres furent toutes couvertes de glaces. Ils jugerent par le briſement & le bruit des vagues, qu'ils étoient près du rivage: mais le jour leur fit connoître que ce n'étoit autre choſe qu'un énorme glaçon, cependant ils reconnurent de loin, l'iſle de la Réſolution dont ils s'efforcerent de doubler la pointe méridionale. Ils obſerverent que le flux & le reflux les emportoit avec une égale force: l'air glacial & le brouillard étoient toujours ſi pénétrants, que leurs bouſſoles en étoient toutes gâtées, & qu'ils pouvoient à peine s'en ſervir.

L'air s'étant éclairci quelque temps après, ce qui ne dura que fort peu, ils virent devant eux les détroits fermés par des monceaux de glaces, au travers deſquelles ils eſſayerent cependant de ſe faire un paſſage; mais Ils ſont en grand danger par les glaces.

JAMES, Chap. I.

An. 1631.

il les trouverent trop ſerrées pour y réuſſir. Ils jetterent la ſonde, ſans trouver de fond à deux cents trente braſſes, étant à quatre lieues du rivage. Le vingt, dans la matinée, ils doublerent le cap méridional de l'iſle de la Réſolution, & le vent s'étant tourné à l'oueſt, les jetta avec les glaces vers la terre, qui, à deux lieues de diſtance, ne leur préſentoit que de petits briſans & de grandes piéces de glaces échouées ſur le ſable, à quarante braſſes de profondeur. Ils furent emportés avec violence par un fort courant qui venoit du côté de l'Iſle, & qui entraînoit leur vaiſſeau au travers d'une multitude innombrable de canaux formés entre les rochers & les glaces : ils ſe trouverent dans le plus grand danger d'y être ſubmergés ; & pour prévenir ce malheur, ils jetterent une ancre & un grapin de chaque bord du vaiſſeau, dans une piece de glace à laquelle ils s'attacherent ; l'un & l'autre étoient enfoncés de dix braſſes dans l'eau, enſorte qu'ils tenoient lieu de ſonde, & que le glaçon auroit néceſſairement touché avant qu'il y eût aſſez peu d'eau pour mettre le

vaiſſeau en péril. Cependant James jugea que cette précaution n'étoit pas encore ſuffiſante, & il fit mettre la barque en mer pour chercher un port sûr; mais les glaces tomberent ſur elle avec tant de force, que les hommes furent obligés de renoncer à ce deſſein, & de la ramener au vaiſſeau en ſe guidant d'un glaçon à l'autre. A peine l'avoient-ils rejoint, que l'ancre & le grapin caſſerent, & on remit encore la barque à l'eau pour les retirer. On reprit l'ancre avec beaucoup de peine, & on la rapporta au vaiſſeau; les gens furent très-contents de ce qu'on l'avoit repriſe, parce que dans l'intervalle, ils en avoient jetté une autre ſur un basfonds, dont le terrein étoit pierreux, l'avoient perdue de vue, & avoient été contraints de l'abandonner.

JAMES. Chap. I.

An. 1631.

Le vaiſſeau étant dans la ſituation la plus dangereuſe, les hommes jetterent des cordages ſur des rochers voiſins, & chacun travailla de toutes ſes forces, pour le tourner en un endroit plus favorable qu'ils crurent avoir trouvé à l'abri d'une montagne de glace. Il y fut en effet aſſez tranquille, juſqu'à ce que le flux y

Une piece de glace les garantit.

JAMES, Chap. I.

An. 1631.

apporta une multitude de grands glaçons, qui les mirent de nouveau en un danger imminent, quoique les hommes s'employaſſent vigoureuſement à les écarter. Quand la mer fut à ſa plus grande hauteur, ils tomberent preſque dans le découragement & dans le déſeſpoir : parce que la grande piece de glace qui les couvroit ſe remit à flot, & les abandonna; mais elle revint bien-tôt à ſon même poſte avec le reflux, & continua de les garantir le lendemain & la nuit ſuivante. Ils y eſſuyerent ſans accident un violent ouragan qui vint de l'oueſt, & qui fut ſuivi d'une prodigieuſe quantité de neiges. Ils ſe tinrent toujours fortement attachés aux rochers, juſqu'à ce que les glaces qui ne ceſſoient de tomber ſur eux, euſſent rompu les pattes de l'ancre, les bras du grapin & les hauſſieres. Leur chaloupe fut encore preſque miſe en pieces, & il fallut l'induſtrie de tous ceux qui étoient à bord pour la rétablir.

Pendant la marée ſuivante, la force des glaces les jetta contre un rocher très-aigu, où ils furent laiſſés par le reflux, ſur une pointe où il n'étoit pas

possible de s'amarrer. L'équipage descendit pour faire la priere sur un grand glaçon, pensant qu'ils ne pourroient jamais se tirer de ce péril; mais il commença à monter inopinément avec le flux, à leur grande satisfaction, ils se retrouverent à flot, & se remirent à travailler avec la plus grande ardeur pour s'en éloigner, quoique le danger fût toujours des plus éminents. Ils faisoient tous leurs efforts pour mettre des glaces entre eux & les rochers, parce qu'elles leurs étoient moins redoutables: cependant ils furent obligés d'en couper une grande piece à coups de coignées, de haches & d'autres instruments tranchants, dans la crainte d'en être accablés. Le Capitaine James descendit à terre, ce qui lui étoit facile, parce que les glaces étoient si ferrées, qu'on pouvoit aller aisément de l'une à l'autre, jusqu'au rivage. Il y éleva un signal de pierre avec une croix, & nomma cet endroit, le port de la Providence Divine. Le soir, les glaces parurent dans le Port encore plus épaisses qu'auparavant; le reflux ne les emporta pas, la plus grande partie étant attachée à la

JAMES, Chap. I. An. 1631.

terre, & le vaiſſeau y demeura enclavé.

JAMES, Chap. I.

Le 23, le Capitaine deſcendit dans la barque, du côté oriental de l'Iſle, & il monta ſur une hauteur pour voir s'il pourroit découvrir quelque endroit où il pût ranger ſon vaiſſeau plus en sûreté. Pendant qu'il étoit occupé à cette découverte, il entendit le bruit le plus affreux, venant d'un énorme glaçon qui ſe ſépara en quatre, à quelque diſtance du vaiſſeau; mais par un grand bonheur, cette diſtance étoit aſſez grande pour qu'il n'en ſouffrit aucun dommage.

An. 1631.

James deſcend à terre pour chercher un port.

Ayant remarqué un havre aſſez commode, James envoya la barque au vaiſſeau, qu'on dégagea des glaces, & qui fut rémorqué dans ce port, où on l'amarra fortement aux rochers. Le Capitaine alla encore à la découverte; il ne trouva qu'un terrein raboteux & plein de rochers, ſans aucune apparence d'herbe & ſans la moindre marque de végétation. Tous les lacs & les étangs étoient glacés, il n'y avoit pas lieu d'eſpérer d'y trouver aucun oiſeau; & on n'y voyoit aucunes traces d'ours ni de

daims: cependant il y trouva un ou deux renards, & jugea à la vue de quelques os de ces animaux, de quelques tisons, & de restes de cendres, que les Sauvages y avoient été depuis peu; mais il étoit difficile de juger quelle raison pouvoit les y avoir attirés, puisque le terroir y est absolument stérile, & que la mer n'y fournit aucun poisson.

JAMES, Chap. I. AN. 1631.

Le Capitaine donna à cet endroit le nom de port de Price, par considération pour le maître de son vaisseau, qui s'appelloit ainsi. Il est situé à la latitude de soixante & un degrés, vingt-quatre minutes, & on pouvoit voir des hauteurs, les Isles de Sir Thomas Button. Ils en sortirent le 24, passerent entre deux montagnes de glace, qui touchoient la terre à quarante brasses de profondeur, & trouverent l'eau assez dégagée environ à une lieue du rivage septentrional de l'isle de la Résolution; mais le vent qui s'éleva très-fort de l'est, leur jetta des glaces de la haute mer, avec tant de violence, qu'il y avoit tout lieu de craindre qu'elles n'arrachassent quelques planches des bords du vaisseau. Ils

Il nomme cet endroit Port de Price.

JAMES, Chap. I. Jan. 1631.

voguerent ainſi continuellement entre les glaces, ſans pouvoir découvrir plus loin que la diſtance d'un quart de mille, quoique montés au plus haut du grand mât, & furent en cet état, juſqu'au 26, où le temps s'éclaircit & le ſoleil commença un peu à luire. Ils avoient un fond de ſable blanc à cent quarante braſſes; mais ils ne trouverent aucune apparence de poiſſon, quoique les gens tinſſent toujours leurs lignes bien amorcées. Les nuits continuoient à être exceſſivement froides, les manœuvres ſe geloient toujours, & les glaces des étangs d'eau fraîches ne paroiſſoient nullement diſpoſées à ſe rompre.

## CHAPITRE II.

*James commence à déſeſpérer de trouver un paſſage au nord-oueſt : Deſcription des détroits de Hudſon : On eſt obligé de réduire l'Equipage à demi-portion : Il commence à eſpérer un paſſage libre : Il eſt trompé dans ſon attente : On envoye la barque à la découverte : Il rencontre le Capitaine Fox : Salut réciproque des deux vaiſſeaux : Le pain eſt gâté par la mer : Le vaiſſeau eſt jetté ſur des rochers : Il en eſt délivré.*

JAMES, Chap. II.

An. 1631.

James déſeſpere de trouver un paſſage.

LEs Anglois continuerent leur navigation en ſuivant la côte juſqu'au 5 de Juillet : alors le temps étant très-clair & la vue plus libre de toutes parts, qu'ils ne l'avoient encore eue, ils virent la mer entierement couverte de glaces à une grande étendue dans toute la partie du nord & du nord-oueſt, ce qui fit juger au Capitaine James, que ce ſeroit en vain qu'il continueroit de

chercher cette année, un paſſage par le nord-oueſt.

JAMES, Chap. II.

An. 1631.

Les Détroits d'Hudſon ont environ cent vingt lieues de long: ils commencent à l'iſle de la Réſolution, & ſe terminent à l'iſle de Digges, la côte courant pour la plus grande partie, oueſt-nord-oueſt, & eſt-ſud-eſt, entre cette Iſle & le cap Charles: leur largeur en général, eſt de vingt lieues; mais en quelques endroits, ils n'en ont pas plus de quinze. Il y a quelque marée, mais ſans courant, & c'eſt le rivage ſeptentrional qui eſt le moins embarraſſé par les glaces. Du côté du ſud, il y a une grande baie, & le terrein eſt fort élevé des deux côtés.

Le 16 de Juillet, le Capitaine convaincu qu'il étoit trop tard pour entreprendre la recherche du paſſage au nord-oueſt, fit voile à l'oueſt-ſud-oueſt, vers l'iſle de Mansfield. Il la découvrit le jour ſuivant, à trois heures après midi, & reçut en route pluſieurs chocs très-violents de glaces. L'Equipage fut alors réduit à demi-portion de pain, & deux hommes tomberent malades, mais ils furent bien-tôt rétablis. On envoya

la barque au rivage pour sonder ; on trouva que l'eau couroit de ouest-sud-ouest, à trois pieds de profondeur, & que dans la plus haute marée, elle ne s'élevoit pas à plus de deux brasses. On reconnut par des marques certaines, que les Sauvages y venoient quelquetois, mais le vaisseau parcourut une grande étendue sans qu'on vit aucun bois flottant, ni bêtes, ni poissons, ni rien dont on pût faire usage, excepté quelques oiseaux, dont il y en eut un de tué par les hommes.

JAMES, Chap. II. An. 1631.

Le 18 au matin, ils mirent à la voile pour gagner les terres occidentales, à la latitude de soixante & trois degrés ou environ. Après avoir vogué quelque temps, dans l'espérance que la mer où ils navigeoient, étoit une mer ouverte, ils tombèrent dans des détroits de glaces, qui les arrêterent quelquesfois, & d'autres fois leur laisserent un libre passage, étant aidés par le vent. Le soir du 20 d'Août, ils jetterent l'ancre à une pointe de terre qui s'étendoit vers le sud, où ils virent deux petites Isles. Ils nommerent cet endroit la nouvelle Principauté du Gallois

Il croit avoir perdu une partie de ses gens.

méridional, & y burent à la santé de Charles, alors Prince de Galles. Le temps étoit très-calme : mais le vent s'éleva dans la nuit, & le vaisseau fut chassé de façon, qu'ils s'imaginerent avoir perdu leur ancre. Ils tirerent la corde par le moyen du cabestan, & trouverent seulement que l'ancre s'y étoit embarrassée. Les coups de mer étoient si rudes, que les hommes furent enlevés par le cabestan, avec une telle violence, qu'ils en eurent le corps tout brisé, & qu'un d'eux fut près d'avoir la tête emportée, parce qu'elle se trouva prise par le cable. M. Price manqua d'avoir la jambe cassée, le pied du Canonier fut tordu à la cheville, & l'on fut obligé de lui couper la jambe au genou, pour éviter la gangrene. Ils furent en même-temps jettés sur un bas fonds : mais l'ancre s'étant bien placée, garantit le vaisseau. Le 22, ils jetterent encore l'ancre, & le 27 au matin, le fond étant à cinq brasses, le Capitaine envoya la barque à terre, pour reconnoître, avec des ordres par écrit, sur la conduite que les hommes devoient tenir, & une forte injonction de revenir le

JAMES, Chap. II.

Ann. 1631.

JAMES, Chap. II. An. 1631.

soir au vaisseau ; mais ils manquerent de s'y rendre, ce qui causa une grande inquiétude à James. Elle augmenta encore, quand il vit que ses décharges de canon, & les signaux dont on étoit convenu, ne recevoient aucune réponse ; il jugea que ses gens étoient perdus, ou devenus la proie des Sauvages. Il eut d'autant plus lieu de le penser, qu'il vit sur le rivage un feu, qui ne répondoit nullement à ceux qu'il ne cessoit de faire. Cette perte l'auroit jetté dans le plus cruel embarras, n'ayant pas à bord assez de monde pour lever l'ancre & pour faire les manœuvres : mais la joie lui revint par le retour de ses gens, qui avoient été retardés par un reflux subit & imprévu, & qui avoient été forcés d'attendre le retour de la marée pour remettre leur barque à flot. Ils dirent qu'il y avoit quelques bois sur cette côte, & que les vagues en jettoient aussi beaucoup sur le rivage. Ils n'avoient vu aucunes marques d'habitants ; mais seulement beaucoup d'oiseaux, dont ils en avoient tué quelques-uns, & avoient aussi apperçu des traces d'ours & de daims

JAMES, Chap. II. An. 1631.

sur la neige. Ils ajouterent qu'ils avoient passé à gué deux petites rivieres, & qu'ils avoient essayé d'en traverser de même une troisieme : mais qu'ils l'avoient trouvée trop profonde.

Il rencontre un autre vaisseau Anglois.

Le matin du 29, le Capitaine découvrit un vaisseau, environ à quatre lieues sous le vent. On reconnut bien-tôt que c'étoit un vaisseau de Roi, commandé par le Capitaine Fox ; & les deux bâtimens se firent les saluts réciproques. Le soir les gens de Fox vinrent à bord dans leur barque ; le lendemain James rendit la visite avec quelques-uns de ses officiers, & ils furent reçus aussi-bien que les circonstances pouvoient le permettre. Le jour suivant, Fox fit route au Sud-sud-oueſt, & on le perdit bien-tôt de vue.

La neige & la grêle regnerent le restant du mois, & le froid fut aussi vif qu'il l'est ordinairement dans le plus fort de l'hiver en Angleterre.

Leurs provisions sont gâtées par la mer.

Le premier de Septembre, ils côtoyerent le rivage, toujours sur des bas-fonds. Le jour fut très-beau, & ils en profiterent pour travailler

fortement à ſortir de cette dangereuſe baie. Depuis le 2 juſqu'au 10, ils eurent un temps variable & ne perdirent point la terre de vue ; mais le 4 & le 6, le froid fut ſi vif qu'ils craignirent de ne pouvoir continuer leur cours. Il ſurvint un furieux ouragan, accompagné de neige & de grêle : les vagues, auſſi élevées que des montagnes, paſſerent par-deſſus le pont, emplirent le fond de cale, & ſe firent un paſſage dans la ſoute, où elles gâterent preſque toutes les proviſions.

JAMES, Chap. II. An 1631.

Le 11, ils trouverent une Iſle à cinquante-deux degrés, quarante-cinq minutes de latitude. Le Capitaine deſcendit à terre, & envoya quelques hommes dans une autre partie ; mais les uns ni les autres ne trouverent aucune verdure, pas même de l'oſeille ou de la cuillerée, pour donner quelque ſoulagement aux malades. Le matin du 12, le vent étant très-fort au ſud-eſt, le vaiſſeau donna ſur des rochers par la négligence de ceux qui étoient ſur le pont. Le nauffrage parut inévitable, & l'on fit débarquer, avec la plus grande diligence, les outils

JAMES, Chap. II. An. 1631.

du charpentier, une barrique de pain, un tonneau de poudre, ſix mouſquets, une boîte à fuſil, des méches, des hameçons, des lignes, de la poix & du fil de caret pour s'en ſervir dans le beſoin.

Ils ſont prêts à faire naufrage.

Pendant qu'une partie des gens de l'équipage étoient occupés à ſe pourvoir des choſes les plus néceſſaires, les autres plierent les voiles, mirent une ancre pour dégager la proue, jetterent en mer tout leur charbon, travaillerent fortement à la pompe pour ſoulager le vaiſſeau, & furent prêts de jetter auſſi leur biere : mais après avoir été battus de la mer pendant cinq heures, avec tant de violence qu'il ſembloit que le fond alloit s'entre-ouvrir à chaque inſtant, le vaiſſeau paſſa enfin ſur le rocher; &, quoiqu'il fût très-endommagé, ils réuſſirent à le réparer auſſi-tôt qu'ils furent dans une eau plus profonde, où ils ſe mirent à l'ancre. Le vent ſe tourna enſuite avec violence à l'oueſt-ſud-oueſt, & ſi ce changement étoit arrivé pendant qu'ils étoient ſur le rocher, le vaiſſeau auroit été perdu ſans reſſource.

Le

Le 13, ils leverent l'ancre, & firent cours à l'oueſt; mais ne trouvant aucun ancrage où ils puſſent être en ſûreté, ils réſolurent de tourner au nord, de gagner le fond de la baie d'Hudſon, & de faire leurs efforts pour trouver un paſſage qui les conduiſît dans la riviere du Canada. Ils ſe déterminerent, s'ils ne pouvoient y réuſſir, à hiverner en terre ferme, plutôt que de continuer à naviguer dans une mer auſſi dangereuſe, au milieu des rochers, des bas fonds & des iſles. Le ſoir du 14, le vent fut très-fort, la mer extrêmement élevée; leur chaloupe, qui étoit attachée à la poupe avec deux hauſſieres, donna ſur le vaiſſeau par un coup de mer, coula à fond, & fut abſolument perdue; enſorte qu'il ne leur reſta plus qu'une barque en très-mauvais état. Vers le ſoir ils trouverent un bon ancrage dans une petite anſe, dont un côté étoit formé par l'Iſle du Lord Veſton, où ils prirent quelque repos; ils y demeurerent juſqu'au 19, le vent étant toujours violent & la neige continuelle, ils n'oſerent mettre leur barque en mer,

JAMES, Chap. II. An. 1631.

& ils la garderent sur le pont.

JAMES, Chap. II.

An. 1631.

Le 19, le vent se tourna au nord-nord-est, & ils firent cours au sud-oueſt : mais vers midi, il se mit au sud, & ils jetterent l'ancre près de l'Isle du Comte de Bristol. Pendant qu'ils y demeurerent, le Charpentier raccomoda la barque, & le Capitaine descendit à terre ; mais il ne trouva aucune marque qu'il fût jamais venu de créatures vivantes en cet endroit. Voyant que le vent se fixoit au nord, & qu'il ne paroissoit pas probable de pouvoir gagner la baye d'Hudson, ils ne songerent plus qu'au choix de leur quartier d'hiver. Quelques-uns proposerent de gagner le port Nelson ; mais le Capitaine s'y opposa fortement, tant parce que l'endroit même étoit très-dangereux, que par rapport à la difficulté d'y arriver au travers des glaces, & il se détermina à chercher quelque petite baie du côté du sud.

Le 22, James descendit dans une Isle a la latitude de cinquante-deux degrés dix minutes ; il la nomma l'isle de Sir Thomas Rowe : le vent changea pendant qu'il étoit à terre, & il eut beaucoup de peine à rega-

gner ſon vaiſſeau. Tant qu'il y demeura, le temps fut très-variable & le froid exceſſif ; la marée, qui jettoit le bâtiment ſur des bas fonds, le mettoit continuellement dans le danger le plus éminent ; cependant ils reſterent au même ancrage juſqu'au 30.

JAMES. Chap. II.

An. 1632

## CHAPITRE III.

*Les Anglois conſtruiſent une cabane à terre pour les malades : Prodigieuſe quantité de neige : Le vaiſſeau eſt enveloppé de glaces : L'Iſle paroît totalement ſtérile : Les Anglois perdent un de leurs hommes : Ils trouvent un étang d'une odeur inſupportable : Ils creuſent un bon puits : Leur cabane eſt en danger d'être brûlée: Mort du Canonnier qui eſt jetté en mer : Le vaiſſeau eſt jetté ſur la côte, & ils ſont obligés de l'abandonner : Le Capitaine harangue ſes gens : Ils entreprennent de conſtruire une pinaſſe.*

JAMES, Chap. III.

An. 1631.

Froid exceſſif qu'ils éprouvent.

LE premier d'Octobre, ils remirent à la voile ; mais ils ne purent faire que très-peu de chemin à cauſe de la multitude de bancs de ſable qu'ils rencontrerent. Le 4, le Capitaine deſcendit dans les Iſles du Comte de Danby ; mais il n'y trouva autre choſe que quelques mauvaiſes graines ou baies. Le 7, la neige tomba en ſi grande abondance que

les hommes furent obligés d'en nettoyer le pont avec des pelles. Elle s'attacha si fortement à toutes les parties du vaisseau, & prit une telle consistance, qu'il ne paroissoit qu'une masse de glace. Le Soleil parut le jour suivant sans qu'il eût assez de force pour la fondre; & le froid devint si violent, qu'à peine pouvoit-on empêcher quelque chose d'être gelé, même auprès du feu. Pour les voiles, la glace les avoit tellement roidies, qu'il étoit impossible d'en faire aucun usage.

JAMES, Chap. III. An. 1631.

Plusieurs hommes étoient dangereusement malades, & le Charpentier avec quelques-uns des gens de l'équipage, construisirent sur le rivage une cabane pour les y mettre, & pour essayer s'ils en retireroient quelque soulagement. Le Capitaine, accompagné de quelques autres, parcourut l'Isle pour voir s'il y trouveroit des habitants; mais il n'y vit rien dont ses gens pussent faire aucun usage, & ils revinrent très-fatigués, ayant toujours marché dans la neige jusqu'à la moitié des jambes. Pendant qu'il faisoit cette recherche, ceux qui étoient restés à bord des-

JAMES, Chap. III.

An. 1631.

cendirent les voiles de perroquet, les plierent & les mirent avec ſoin entre les ponts, après les avoir bien ſéchées à un grand feu qu'ils firent entre les écoutilles.

Le 12, on fit dégeler la grande voile qui fut apportée à terre pour couvrir la nouvelle cabane. Le Capitaine fit donner aux ſix hommes qui l'avoient apportée, deux chiens de chaſſe pour aller à la quête des ours ou de quelqu'autre gibier, & on leur permit de demeurer la nuit à terre.

La navigation eſt interrompue par les glaces.

Le 13, quelques hommes demanderent la permiſſion de parcourir le pays; elle leur fut accordée, à condition qu'ils ne ſe ſépareroient point, & qu'ils chercheroient un port commode pour mettre le vaiſſeau. Ils revinrent le 15, avec un petit daim très-maigre qu'ils avoient coupé par quartiers & dirent qu'ils en avoient vu quelques autres, mais qu'ils n'avoient point trouvé d'autre bête, ni d'habitants, ni de port. Le 23, le Lieutenant Guillaume Clément ſe mit auſſi en chemin pour faire les mêmes recherches avec cinq hommes; mais ils n'en recueillirent qu'une grande

fatigue, & ils perdirent même un des leurs, nommé Jean Barton. Il étoit aide du canonnier, & il se noya, voulant passer sur la glace d'un étang qu'ils trouverent dans leur chemin, plutôt que de faire un tour un peu plus long.

JAMES, Chap. III.

An. 1631.

Le premier de Novembre, le Capitaine examina le compte du munitionnaire, qu'il trouva très-exact, & il reconnut qu'on avoit soigneusement conservé les provisions. Le 9, on amena à terre la barque avec beaucoup de peine à cause des neiges & des glaces, & elle y conduisit une barrique de bierre. Elle étoit entierement gelée, on en mit sur le feu dans une chaudiere, où elle contracta un très-mauvais goût, ce qui obligea les Anglois de casser de la glace dans un étang voisin. Il en sortit une odeur empestée, & l'on défendit aussi-tôt d'y toucher crainte qu'elle ne leur causât quelqu'infection. Les hommes creuserent près de leur demeure un puits, & il leur fournit d'excellente eau qui leur parut aussi douce & aussi nourrissante que du lait.

Ils trouvent un étang d'une odeur empestée.

Le 12, le feu prit à leur maison,

JAMES, Chap. III. An. 1631.

mais la flamme fut bien-tôt éteinte, & cet accident les obligea seulement à faire une garde plus exacte, ne pouvant éviter d'avoir de grands feux. Le 22, le Canonnier, auquel on avoit coupé la cuisse, mourut, & on le jetta dans la mer, à une distance assez éloignée du vaisseau. Avant sa mort on lui avoit donné du vin d'Espagne autant qu'il en pouvoit boire durant trois jours, mais la bouteille se gela plusieurs fois au chevet de son lit, ainsi que les appareils qu'on avoit mis sur sa blessure, quoiqu'il eût sur lui plusieurs couvertures, & qu'on entretint un feu continuel de charbon dans sa cabane, qui étoit très-close, & renfermée dans la sainte barbe.

Le 23, le vaisseau fut dans le plus grand danger d'être entraîné de son ancrage par plusieurs grands glaçons qui tomberent sur lui, dont le moindre avoit un quart de mille, & le cable fut tiré avec une force préte à le rompre. Dans cette extrêmité, l'équipage fit des signes de détresse, & l'on y répondit du rivage, sans pouvoir lui donner aucun secours. Aussi-tôt que le jour le permît,

on y alla avec la barque, & l'on réſolut de jetter le vaiſſeau ſur le rivage, pour le conſerver le plus long-temps qu'il ſeroit poſſible, parce qu'il étoit évident que ni cables, ni ancres ne pourroient le garantir des glaces & des forts temps.

JAMES, Chap. III. An. 1631.

Quand on eut pris cette réſolution, on fit approcher le bâtiment le plus près de terre qu'on le put conduire : on amena dans la barque la poudre & les proviſions à la cabane ; & quoiqu'il fût couché à la profondeur de deux pieds dans le ſable, il étoit encore tellement battu de la mer & des glaces, que le Capitaine donna ordre au Charpentier de percer un trou avec une tariere dans le fond. L'eau le remplit en ſix heures, & l'on remarqua qu'elle avoit rompu la ſoute & la ſainte-barbe, & cauſé pluſieurs autres dommages entre les ponts. Alors le bâtiment commença à être tranquille ; & pour le mieux aſſeoir on jetta au fond-de-cale les cordages, les ancres de réſerve, & beaucoup d'autres uſtenſiles du nombre deſquels fut le coffre du Chirurgien. Ce fut

Ils font échouer leur vaiſſeau, & deſcendent dans une Iſle.

JAMES, Chap. III. An. 1631.

le 29 au ſoir qu'ils ſe mirent dans la barque au nombre de dix-ſept; mais la neige qui s'étoit glacée dans l'eau l'avoit rendue ſi épaiſſe qu'ils eurent la plus grande peine à gagner le rivage, quoiqu'ils euſſent quatre rames avec deux hommes ſur chacune, & quatre autres pour les relever. Dans ce court paſſage ils furent tellement couverts de glaces & de neiges, que lorſqu'ils deſcendirent ils ſe pouvoient à peine reconnoître les uns les autres.

Il étoit nuit cloſe quand ils eurent mis leur barque en ſûreté, & ils trouverent avec peine le chemin de la cabane où ils firent un grand feu, & furent régalés d'eau fraîche qu'ils y firent fondre & d'un peu de pain. Ils entrerent enſuite en quelque diſpute ſur leur ſituation : le Charpentier prétendit que le vaiſſeau étoit abſolument perdu, & ſoutint que, quand cela ne ſeroit pas, on n'en pourroit faire aucun uſage, à cauſe de la perte qu'on avoit faite du gouvernail. Le Capitaine fut d'un autre ſentiment, &, par une harangue très-pathétique, il encouragea ſes gens à ranimer leurs eſprits. Il leur repré-

senta que leur situation étoit à la vérité très-déplorable, mais qu'en se remettant à la Providence, qui n'abandonne jamais ceux qui se confient en elle, ils en ressentiroient les effets : qu'ils avoient un grand nombre d'exemples de gens réduits à un état beaucoup plus fâcheux que celui où ils se trouvoient, & qui en avoient éprouvé le secours dans le temps où ils sembloient ne devoir plus en attendre aucun : qu'ils pourroient, s'il n'y avoit pas d'autre ressource, construire une pinasse des débris de leur vaisseau, en supposant qu'il fût péri sans retour, & qu'avec le secours de la divine miséricorde, ils pourroient s'en servir pour regagner l'Angleterre. Le Charpentier répondit qu'il n'épargneroit ni ses peines ni son industrie pour les tirer de cet endroit, si l'équipage vouloit l'aider : qu'il s'imaginoit que l'Isle où ils étoient produisoit assez de bois pour construire une pinasse sans toucher au vaisseau, parce qu'il pouvoit arriver, par quelque heureux événement, qu'il leur seroit plus utile qu'il n'y avoit actuellement d'apparence. Tous les hommes crie-

JAMES. Chap. III. An. 1631.

JAMES. Chap. III.

rent qu'ils l'aideroient de tout leur pouvoir dans ce qu'il voudroit entreprendre pour le bien commun.

An. 1631. Le Capitaine promit de récompenſer libéralement les travailleurs, il donna au Charpentier pour l'encourager la valeur de dix livres ſterling en vaiſſelle d'argent, & l'aſſura que s'il conſtruiſoit une pinaſſe, il lui en feroit préſent à leur arrivée en Angleterre, & lui donneroit de plus cinq liv. ſterling.

Le 30, le Chirurgien fit l'office de barbier, il coupa, à tous les gens de l'équipage, les cheveux & la barbe qui étoient ſi remplis de glaçons, qu'il eut la plus grande peine à y réuſſir.

Ils tirent du vaiſſeau tout ce qui peut leur ſervir.

Le premier de Décembre, quelques hommes allerent dans la barque au milieu des glaces, juſqu'au vaiſſeau pour en apporter quelques effets néceſſaires; mais la nuit les ayant ſurpris, ils furent obligés de la paſſer à bord. Ils y ſouffrirent horriblement par le froid, quoiqu'ils eſſayaſſent de faire du feu ſur le pont. Le lendemain fut ſi rude que le chemin juſqu'au vaiſſeau fut totalement glacé : les hommes re-

vinrent à terre sur la glace avec cinq cents poissons secs, quelques couvertures & plusieurs lits, quoique l'eau les eût mis presque hors d'état de servir ; mais dans l'état où se trouvoient le Capitaine & ses gens, toutes couvertures dont ils pouvoient espérer de tirer quelque chaleur, leur paroissoit d'un très-grand prix.

J. Acts 8 5, Chap III.

An. 1631.

Le 3, le temps fut un peu plus doux, & quelques-uns des hommes n'éviterent qu'avec peine d'être noyés en traversant les glaces qui se rompirent sous eux. Le vent, qui étoit ouest, chassa en mer plusieurs glaçons qui, dans leur passage au vaisseau, lui causerent quelque dommage. Les hommes dégagerent la barque des glaces qui l'environnoient, & essayerent de l'enlever sur le pont du vaisseau ; mais tous leurs efforts réunis furent infructueux, & ils furent obligés de la laisser suspendue à des cordages à côté du bâtiment, un ou deux pieds au dessous de la surface du pont.

Depuis le 3 jusqu'au 18, on transporta dans la cabane, & dans un magasin qu'on bâtit auprès, toutes les provisions & les ustensiles qui res-

Ils travaillent à construire une pinasse.

JAMES, Chap. III.

An. 1631.

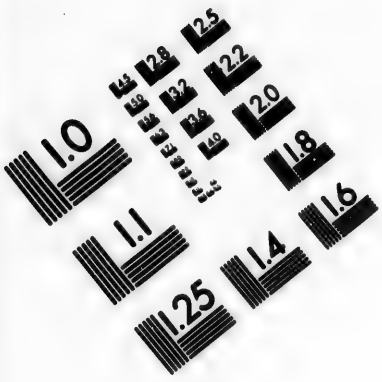
toient à amener du vaiſſeau, pendant que le Charpentier & quelques aides raſſembloient des bois pour la pinaſſe. Pluſieurs de ceux qui y travailloient eurent les doigts, les joues, le nez, & les autres parties tendres, gelées: elles devinrent auſſi blanches que la neige, qui ne ceſſoit de tomber. Le froid augmentoit encore journellement, & il s'éleva de groſſes ampoules ſur le corps de ceux qui s'expoſerent trop promptement à l'ardeur du feu en ſortant de l'air extérieur.

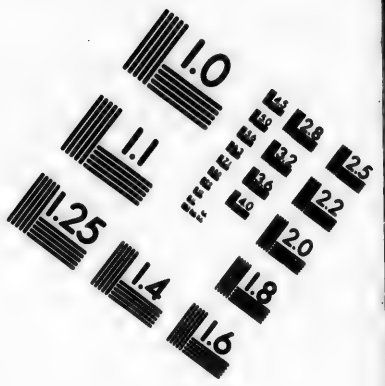
Le puits ſe glaca dans le même temps, & les Anglois ne trouvant plus d'eau dans tous les trous qu'ils creuſerent, ils furent réduits à la néceſſité de boire de la neige fondue; breuvage très-mal ſain, qui leur cauſa des éruptions hideuſes, & des difficultés de reſpirer. Le vin d'eſpagne, le vinaigre, l'huile, & même l'eau-de-vie, devinrent des pieces de glace, & l'on fut obligé de les rompre avec des haches pour s'en ſervir. La gelée devint ſi vive, qu'à trois pieds de diſtance d'un très-grand feu les liqueurs ſe glaçoient encore quoique la cabane fût

très-close. Il tomba tant de neige qu'elle en fut environnée jusqu'à la hauteur du toît : les hommes furent contraints de s'y ouvrir un passage, & de le nettoyer tous les jours avec des pelles pour en ôter celle qui ne cessoit presque de tomber. Quand elle fut consolidée, cet espace qui étoit toujours élevé au moins de trois pieds au-dessus du terrain, servit de promenade au Capitaine & aux malades qui étoient dans la cabane.

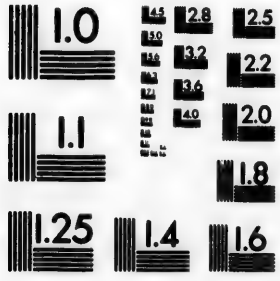
JAMES, Chap. III. An. 1631.

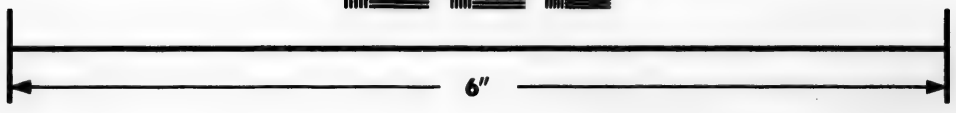
James se souvint alors qu'à sa premiere descente il avoit trouvé une bonne source au pied d'une hauteur qui n'étoit pas éloignée, & qu'il avoit fait abattre deux ou trois arbres près de cet endroit pour le reconnoître. Il envoya quelques-uns de ses gens qui n'eurent pas de peine à le découvrir ; ils écarterent la neige avec des pelles, trouverent la source, & lui en apporterent plein un pot, ce qui lui donna un raffraîchissement très-agréable. Cette découverte fut d'un grand service à tout l'équipage : la source coula pendant toute l'année, & quoique la rigueur du froid en glacât quelquefois l'entrée, c'étoit à si peu




# IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

JAMES, Chap. III.

d'épaiſſeur qu'on l'avoit bientôt découverte.

An. 1631.

Le jour de Noël, ils obſerverent cette grande fête avec le plus de ſolemnité qu'il leur fut poſſible; & le jour de ſaint Jean, ils convinrent de nommer cet endroit de leur ſéjour, forêt de Winter, en l'honneur de Sir Jean Winter.

Ils nomment l'Iſle, forêt de Winter.

## CHAPITRE IV.

*Les Anglois commencent l'année par quelques observations astronomiques : Essai sur la génération de la glace : Ils deviennent tous malades : Différents effets du froid : Le Charpentier est hors d'état de travailler : Ils perdent leur barque & font leurs efforts pour relever le vaisseau.*

JAMES, Chap. IV.

An, 1632.

Les Anglois remarquent différents phénomenes occasionnés par le froid.

LE 6 de Janvier 1632, les Anglois prirent hauteur par un soleil très-clair, & ils trouverent que la forêt de Winter étoit à cinquante-un degrés, cinquante-deux minutes de latitude ; différence occasionnée par la grande réfraction que cet astre souffroit alors.

Le 21, le soleil parut de figure ovale quand il sortit de l'horison ; mais à mesure qu'il s'éleva, il reprit sa forme ordinaire.

Le 30 & le 31, toute la voie lactée, le nuage du cancer, & les pléiades, parurent remplis de petites étoiles, & tout le firmament des environs en fut également cou-

JAMES, Chap. IV.

vert, ce que le Capitaine James dit n'avoir jamais vu avant ce temps; mais il y en eut bientôt plus du quart qui perdirent leur lumiere par l'éclat de la lune qui se leva vers dix heures du soir. Au commencement de ce mois la mer fut prise de toutes parts, & l'on ne vit plus d'eau en aucun endroit : le vent fut presque toujours nord, & excessivement froid. Le peu d'heures où il étoit moins rude, on les employoit à apporter du bois pour le feu, à travailler à la pinasse, & à nettoyer les avenues de la cabane & du magasin, des glaces qui en auroient fermé l'accès.

An. 1632.

Sentiment du Capitaine sur la génération de la glace.

Le Capitaine James, dans son journal, essaye de former un système sur la génération de la glace qui couvre en ce pays la surface de la mer. Il remarque qu'après la moitié de Septembre, il est très-rare qu'il y tombe de la pluye; mais il y neige tous les jours abondamment. Cette quantité de neige qui tombe dans le temps du reflux sur les bas-fonds & sur les bancs de sable, qui sont en grand nombre dans cette baie, est enlevée par le flux, se rassemble sur la surface de la mer, se

coagule & se réunit de plusieurs parties : le premier obstacle qu'elle rencontre, soit d'une isle, soit de quelques rochers, arrête toute la masse qui s'augmente & s'étend continuellement par la nouvelle neige que chaque flux apporte ; enfin elle devient si épaisse que l'eau en étant arrêtée, demeure dans un état d'inaction qui la rend plus susceptible des impression de l'air, ce qui ne forme plus ensuite qu'une surface immense de glace.

JAMES, Chap. IV.

An. 1632.

Le froid fut plus violent dans le mois de Février que les Anglois ne l'avoient encore ressenti depuis qu'ils étoient dans ce pays, & la curiosité de ces avanturiers fut cruellement punie par la perte de leurs dents, & par l'enflure de leurs gencives. Ils se trouverent réduits à un état si fâcheux qu'ils ne pouvoient presque prendre aucune nourriture, & plusieurs d'entr'eux donnerent tous les jours au Chirurgien quelqu'occasion d'exercer ses talents.

Il étoit presque impossible de supporter la rigueur de l'air hors de la cabane, & il pénétroit au travers des habillements les plus épais. Les

JAMES, Chap. IV. An. 1632.

cheveux & les poils des paupieres se geloient en un instant, & ceux qui s'y exposoient avoient la plus grande peine à se garantir d'en être suffoqués. Leur cabane étoit entiérement environnée de glaces : leurs lits quoique proche du feu étoient couverts de gelée blanche ; & pendant que le Cuisinier dormoit, l'eau se glaça jusqu'au fond dans le baquet où il mettoit dessaler leur nourriture, quoiqu'il ne fût qu'à trois pieds de distance du feu. Après cet accident il se servit d'une chaudiere de cuivre qu'on tint près du foyer, & il arrivoit encore souvent que le côté qui étoit au feu se trouvoit très-chaud pendant que l'autre étoit glacé à un pouce d'épaisseur. Quelques soins que prit le Chirurgien pour conserver ses sirops & ses médicaments, ils éprouverent le même sort : les montres & les horloges ne furent plus d'aucun usage, & la terre fut gelée à dix pieds de profondeur.

Malgré cette affreuse extremité, les hommes firent toujours, autant qu'il leur fut possible, les ouvrages nécessaires, quoiqu'ils n'eussent plus

de ſouliers. Ils avoient tous péri par la neige & par le feu, ce qui les obligea de ſe garnir les pieds de drapeaux & de chiffons les plus chauds qu'ils purent trouver.

JAMES, Chap. IV.

An. 1632.

Le 15 de Mars, un des hommes s'étant imaginé avoir vu un daim, engagea deux ou trois autres, avec la permiſſion du Capitaine, à ſe mettre à le pourſuivre. Ils revinrent le ſoir ſans ſuccès, & ſi accablés du froid, qu'ils furent quinze jours ſans pouvoir remuer, leurs jambes & leurs pieds s'étant couverts d'ampoules auſſi groſſes que des noix. Trois autres ſortirent dans le même deſſein quelques jours après; ils furent encore plus maltraités, & peu s'en fallut, qu'il ne leur en coûtât la vie. On ne pouvoit avoir le bois à bruler, & celui qu'on deſtinoit à faire la pinaſſe, qu'avec des peines exceſſives. Les haches & les coignées étoient toutes rompues, ſoit la lame, ſoit la douille, ſoit le manche; & cependant ils n'avoient pas d'autres inſtruments pour abattre les arbres & pour les exploiter. Le bois pour le chauffage, leur cauſoit auſſi beaucoup d'embarras : celui qui étoit

Ils tentent inutilement de faire quelques chaſſes.

JAMES, Chap. III.

An. 1632.

verd, faisoit une fumée capable de les suffoquer, & l'espece de térébenthine qui sortoit de celui qui étoit sec, formoit aussi une fumée moins désagréable que l'autre; mais qui les couvroit de suie, & les rendoit semblable à une troupe de ramoneurs.

Au mois d'Avril, le Charpentier avec quatre autres hommes, qui, depuis quelque temps, n'avoient cessé de travailler, devinrent si infirmes, qu'il ne leur fut plus possible de se mouvoir. Le Bosseman & plusieurs autres, tomberent malades presque en même temps, & il ne resta plus que cinq hommes qui fussent en état de manger leur portion. Le Capitaine résolut, avec leur secours, de vuider le vaisseau de la glace dont il étoit rempli, aussi-tôt que le temps commenceroit à devenir plus doux, afin de le préparer à pouvoir servir quand la saison le permettroit. Ils n'avoient, pour y travailler, que deux leviers de fer, & quatre pelles rompues. Le projet de James étoit de faire un monceau de la glace qu'ils en tireroient, sur l'arc du bas bord, afin de former comme une barriere qui l'empêchât d'être endommagé,

quand les glaces se briseroient dans la baie, parce qu'il y avoit tout lieu de craindre que dans l'état actuel du vaisseau, elles ne le missent en pieces. Le 6 d'Avril, la neige tomba en plus grande quantité & plus forte qu'ils ne l'avoient encore vue jusqu'alors; celle qui avoit continué de tomber, étant petite, seche & si dangereuse, que lorsque le vent la poussoit au visage, il y avoit tout à craindre pour les yeux & pour la gorge de ceux qui s'y trouvoient exposés.

JAMES, Chap. IV.

An. 1632.

Les Anglois remarquerent que dans les temps chargés & couverts, ils voyoient aisément des endroits les plus bas, une Isle qui étoit environ à quatre lieues de la forêt de Winter, au lieu que dans les temps sereins & quand le soleil luisoit, ils ne pouvoient la découvrir, même des hauteurs. La cause de ce phénomene, est, qu'un léger brouillard fait le même effet qu'un verre convexe.

Le 16, il fit un très-beau soleil: ils dégagerent le pont de la neige dont il étoit couvert, & firent un

Ils travaillent à dégager leur vaisseau.

JAMES, Chap. IV. An. 1632.

grand feu dans la cabane pour la sécher. Le 17, ils tirerent leur ancre qui étoit dans un bas fonds sous les glaces, & la transporterent à bord. Ils virent alors, qu'ils n'avoient d'autre parti à prendre, que celui de faire usage de leur vaisseau, le mieux qu'il leur seroit possible, parce que leur barque étoit brisée, & que quand même elle auroit été en bon état, son peu de grandeur empêchoit qu'ils n'en tirassent aucun service. Elle n'étoit pas capable de les contenir tous, ni assez forte pour se soutenir en pleine mer; & le Charpentier étant dans un état qui ne laissoit aucune espérance de rétablissement, ils ne pouvoient nullement compter sur la pinasse. Le 19, le maître & deux autres hommes, résolurent de demeurer à bord, pour se délivrer des lamentations de leurs compagnons malades, qui faisoient des cris perçans: il est vrai que le défaut de bonnes couvertures les avoit fait beaucoup souffrir pendant tout l'hiver; mais leur sort n'étoit pas pire que celui des autres hommes.

Le

Le 23, ils percerent une piece de biere, qu'ils avoient retirée du fonds de cale, & quoiqu'elle ne fut pas meilleure que de l'eau battue, elle leur causa à tous la plus grande satisfaction.

JAMES, Chap. IV.

An. 1632.

La plus grande partie du mois, fut employée à boucher les ouvertures qu'on avoit faites au vaisseau, pour le mettre à fonds, à réparer ses autres dommages, & à le débarrasser des glaces & de la neige dont il étoit rempli. Tous ceux qui étoient en état d'agir, s'y employerent avec la plus grande activité. Le 28, le Cuisinier, en faisant continuellement bouillir de l'eau pour la jetter dans les deux pompes, les mit en état d'agir. Le 29, il plut pendant tout le jour, ce qui leur causa d'autant plus de satisfaction, qu'ils jugerent que c'étoit une marque certaine de la fin de l'hiver, & qu'ils eurent l'espérance d'un prochain retour de la belle saison. Il fit cependant très-froid le 30 & le 31, & il tomba de la grêle & de la neige; mais la pluie qu'ils avoient eue, leur donnoit une si grande joie, que la veille du pre-

JAMES, Chap. IV. An. 1631.

mier jour de Mai, ils tremperent des roties dans la meilleure liqueur qu'ils purent avoir, & burent respectivement devant un grand feu, à la santé de leurs maîtresses.

## CHAPITRE V.

*Les Anglois en dégageant le vaiſſeau; retirent pluſieurs denrées très-utiles: Ils perdent deux de leurs hommes: La neige commence à fondre: Ils retrouvent leur gouvernail: Sentiment de James ſur la génération des couſins: Le vaiſſeau eſt remis à flot, & ils ſe préparent à quitter la forêt de Winter: Le feu prend dans toute l'Iſle.*

JAMES, Chap. V.

An. 1632.

Ils commencent à voir quelques oiſeaux.

LE dégel vint peu-à-peu, à meſure qu'on avança dans le mois de Mai, quoique le 2 eût été encore ſi froid, que les hommes qui avoient conſervé quelque force, n'oſerent ſe haſarder à ſortir. Les malades qui s'évanouiſſoient quand on les tournoit dans leurs lits, ſentirent des douleurs encore plus vives, qui augmenterent leur mauvaiſe humeur. Le 4, la neige commença à fondre, & l'on vit des grues & des oies ſauvages, mais ſi farouches, qu'il ne fut pas poſſible d'en approcher. Le Capitaine & le Chirurgien, eſſayerent inutilement, pendant deux heures,

JAMES, Chap. V.

An. 1632.

d'en tirer quelques-unes, ils ne rapporterent de leur chaſſe, qu'une fatigue exceſſive & de très-vives douleurs. Ils avoient toujours marché dans les neiges fondues, & James dit que ſans exagérer, il croyoit y perdre les jambes. Le 6, ils enterrerent Jean Warden, premier compagnon du Maître, ſur le ſommet d'une colline de ſable, qu'ils nommerent la hauteur de Brandon.

Le 9, ils tirerent hors du fonds de cale, cinq bariques de bœuf & de porc, quatre tonneaux de biere, & un de cidre, qui, par un heureux haſard, ſe trouva très-bien conſervé.

Le 12, ils dégagerent le magaſin des ſouliers, qui étoient demeurés dans l'eau pendant tout l'hiver: cependant ils en tirerent un grand ſervice, & chaque homme en mit une paire quand ils eurent été ſéchés au feu: ils trouverent auſſi un tierçon de vin, entiérement gelé; mais la perte qui, avec raiſon, leur cauſa le plus de chagrin, fut celle de leur gouvernail, qu'ils chercherent inutilement entre les glaces, dont leur vaiſſeau étoit entouré.

Le 14, le Boſſeman, aidé de

quelques hommes, travailla à nettoyer les agrès & les cordages, de la glace qui les couvroit, & le Tonnelier, quoique très-infirme, fit & raccommoda quelques bariques, parce que l'intention du Capitaine étoit, s'il ne pouvoit autrement dégager son vaisseau, de passer plusieurs cables dessous, & de l'enlever par le secours de plusieurs tonneaux. Le même jour, le Capitaine ayant fait des balles avec quelque vieille vaisselle d'étain, & avec les pieces qui servoient à couvrir la lumiere des canons, parce qu'il ne voulut pas toucher aux feuilles de plomb du Charpentier, sortit dans le dessein de tuer quelques oiseaux, pour le soulagement des malades. Le 15, il prépara un petit canton de terre qui étoit dégagé de neige, & y sema des pois, dans l'espérance de pouvoir en recueillir des verds pour ses gens, qui n'avoient eu aucuns légumes ni herbage frais, depuis qu'ils étoient débarqués.

JAMES, Chap. V.

An. 1631.

Le 18, mourut Guillaume Cole, le Charpentier, qui, avant sa mort, avoit presque achevé la pinasse. Il en avoit fait un vaisseau bien pro-

Ils retrouvent leur gouvernail.

JAMES, Chap. V.

An. 1632.

portionné, du port d'environ quatorze tonneaux, de vingt-sept pieds de quille, de dix pieds dans sa plus grande largeur, & de cinq pieds pour la profondeur du fonds de cale. Cole fut enterré à côté du compagnon du Maître, sur la hauteur de Brandon. Le même soir, on trouva le corps du Canonnier qui étoit mort six mois avant, sa tête étoit engagée dans la glace, précisément au-dessous des sabords : le Capitaine le fit retirer & enterrer avec les autres. On remarqua qu'il n'avoit contracté aucune mauvaise odeur, que les emplâtres tenoient encore à sa blessure, & qu'il ne paroissoit d'autre altération à son corps, sinon que la chair sembloit détachée des os. La neige s'abaissoit de jour en jour dans toute l'Isle, mais on ne voyoit pas encore que les glaces fissent aucun mouvement pour se rompre dans la baie, quoique le soleil fût souvent très-chaud. Enfin le 24, elles commencerent à craquer avec un bruit horrible, & peu de temps après, elles se rompirent entierement, & furent enlevées avec la marée. On reconnut alors tout l'avantage d'avoir formé

une barriere, & l'on vit évidemment que sans ce secours, le bâtiment auroit couru le plus grand risque d'être brisé en pieces. Le même jour, un des hommes nommé David Harmon, en frappant avec une lance sur la glace, eut le bonheur de rencontrer & de retirer le gouvernail. Le 30, ils descendirent la barque, & ils virent que le passage de la terre au vaisseau, étoit entiérement dégagé, ce qui causa la plus grande joie à tout l'équipage. Le même jour, ils trouverent quelques pois de vesse qu'on fit bouillir pour les malades : ils préparerent leurs voiles & leurs agrès, firent sécher le poisson, & firent prendre l'air à leurs provisions. Le Capitaine & le Maître, étoient alors les seuls qui pussent manger des nourritures salées.

JAMES, Chap. V. An. 1633.

Au commencement de Juin, le froid reprit si vivement, que tout gela encore dans la cabane : il ne dura pas long temps, & le 11, après cinq ou six jours de travail, ils redoublerent leurs efforts pour placer le gouvernail. Les pois de vesse qu'on recueilloit tous les jours, servoient à mettre dans le bouillon pour les ma-

lades : ils en mangerent auſſi avec de l'huile & du vinaigre, ce qui leur fit un rafraîchiſſement au-deſſus de ce qu'on peut penſer. Ils ſe rétablirent de jour en jour, furent bien-tôt en état de manger du bœuf : leurs dents ſe raffermirent, & les enflures de leurs gencives ſe diſſiperent.

JAMES, Chap. V.

An. 1632.

Ils ſont très-incommodés des couſins.

Le 10 du même mois, il y eut des éclairs & du tonnere, & le temps fut ſi chaud, que pluſieurs des matelots s'amuſerent à nager. Ils trouverent dans les étangs, une grande quantité de grenouilles : mais ils n'oſerent en manger, crainte que ce ne fuſſent des crapauds. La terre ſe couvrit de fourmis, & l'air fut rempli de papillons, ainſi que de pluſieurs autres eſpeces d'inſectes volants, particulierement de couſins, qui incommoderent exceſſivement les Anglois. Le ſentiment du Capitaine James, eſt, que ces animaux ſortent du bois pourri où le froid de l'hiver les confine dans un état d'inaction.

Le 17, après avoir tout ôté du vaiſſeau, ils firent leurs efforts pour l'élever à ne tirer qu'un pied & demi d'eau, parce que l'endroit où il étoit, n'avoit pas plus de profondeur. Le

matin du 22, ils réuſſirent à l'amener dans le lieu de ſon premier ancrage, où il avoit été l'année précédente, en apportant tous leurs ſoins pour l'empêcher d'être trop expoſé à la mer. Le 23, ils embarquerent quelques proviſions, étant forcés de les porter juſqu'à la barque, au moins la longueur d'une portée de fuſil. Le 24, ils firent une croix d'un des plus grands arbres de l'Iſle, ils y mirent les portraits du Roi Charles & de la Reine, très-bien peints : mais ils les enfermerent dans du plomb, pour que l'air ne pût les gâter, & ils mirent au-deſſous, les titres du Monarque, ainſi exprimés.

JAMES, Chap. V.

An. 1632.

Charles, Roi d'Angleterre, d'Ecoſſe, de France & d'Irlande, ainſi que de Terre-Neuve & des territoires à l'oueſt, juſqu'à la nouvelle Albion, & au nord, juſqu'à la latitude de quatre-vingt degrés.

Sur la plaque de plomb, ils attacherent un ſchelling & une piece de ſix ſols marqués au coin du Roi Charles, & mirent au-deſſous, ſes armes avec celles de la ville de Briſtol, bien gravées dans le plomb. Quand ils eurent ainſi orné cette

Ils prennent poſſeſſion du pays pour le Roi d'Angleterre.

JAMES, Chap V.

An. 1632.

croix, ils l'éleverent à l'endroit où leurs Compagnons étoient enterrés sur le sommet de la hauteur de Brandon, & en même temps ils prirent solemnellement possession du pays, au nom de Sa Majesté.

Le 25, le Bosseman avec quelques-uns des hommes, le plus en état de l'aider, ajusta les agrès & disposa à bord les provisions, ainsi que toutes les autres choses nécessaires. Vers dix heures du matin du même jour, le Capitaine James, accompagné d'un des Matelots, prit une lance, un mousquet & quelques matieres combustibles pour allumer du feu près d'un arbre très-haut, que les Anglois nommoient l'arbre d'observation, parce qu'ils avoient coutume d'y monter, pour reconnoître, la vue y étant très-étendue. Le dessein du Capitaine étoit d'examiner, pendant que le feu brûleroit, si on lui répondroit par quelque autre feu ou par quelque signal particulier, afin de juger par ce moyen, si quelque partie du pays étoit habitée.

Le feu prend dans toute l'Isle.

A peine étoit-il établi sur le haut de son observatoire, qu'il s'apperçut que son compagnon avoit, impru-

demment mis le feu à quelques ronces au-dessus du vent, la flamme gagna des genêts & d'autres brousailles qui croissoient entre les arbres; elle se communiqua de proche en proche avec la plus grande rapidité: le feu gagnoit l'arbre où étoit le Capitaine, avec tant de diligence, qu'il l'eut atteint avant qu'il en fut descendu. Il fut obligé de faire un saut, au hasard de s'estropier; & quoiqu'il se sauvât ensuite avec la plus grande vîtesse, il sembloit que les flammes le poursuivoient & étoient toujours sur lui. L'incendie s'étendit toute la nuit dans l'Isle, & le vent étant devenu plus fort vers le matin, les flammes gagnerent le petit village (si l'on peut lui donner ce nom) des gens du vaisseau. Ils ne faisoient que de finir d'enlever tous leurs effets, quand le feu prit à la cabane & au magasin, qui furent bientôt réduits en cendres. Cet incendie s'étendit avec grand bruit, l'espace d'un mille de largeur, & dura deux jours entiers, consumant tout ce qu'il rencontra. Le soir du 26, les Anglois furent tous à bord, & se trouverent alors plus heureux qu'ils ne l'avoient jamais été.

JAMES, Chap. V.

An. 1632.

JAMES, Chap. V.

An. 1632.

Le 27, le 28 & le 29, ils mirent sur le vaisseau, leur eau, & leur bois de chauffage, dont une partie étoit composée de la pinasse, qu'ils avoient mis en pieces, voyant qu'elle ne leur serviroit à aucun autre usage. La baie fut alors entierement libre de glaces, & l'on n'en vit plus aucunes marques, parce que le vent les avoit toutes entraînées vers le nord. Cette saison étoit des plus mal-saines: dans le jour, la chaleur considérablement augmentée par le terrein sabloneux, étoit insupportable, & les nuits, les étangs se geloient encore de l'épaisseur d'un pouce; mais rien n'égaloit l'incommodité que causoit les piquures des cousins, dont il étoit presque impossible de se garantir. Les gens s'étoient faits des sacs avec des morceaux d'un drapeau ou étendard qu'ils avoient déchiré pour cet usage; malgré cette précaution, ces insectes trouvoient toujours un passage, & par leurs piquures, élevoient sur la peau des boutons qui causoient une démangeaison insupportable.

## CHAPITRE VI.

*Les Anglois trouvent de la Ceuillerée : Ils abandonnent l'Iſle : Deſcription de cet endroit.*

JAMES. Chap. VI.

An. 1632.

Ils rentrent tous dans le vaiſſeau.

LE premier de Juillet, qui étoit un Dimanche, les Anglois arborerent le pavillon au vaiſſeau, & l'ornerent le plus élégamment qu'il leur fut poſſible. Enſuite tout l'équipage ſe rendit en proceſſion à l'endroit où ils avoient élevé une croix, qui n'avoit point été expoſée à l'incendie parce qu'elle étoit dans un terrein où il n'y avoit que du ſable. Ils ſe joignirent aux prieres dont le Capitaine fit la lecture, dînerent, & paſſerent le reſte du jour à grimper ſur les hauteurs. Suivant les obſervations qui parurent les plus exactes, le feu s'étoit porté à ſeize mille d'étendue. Le ſoir ils trouverent une herbe ſemblable à la cuillerée, ils en ramaſſerent une grande quantité, & elle leur fit un mêts très-agréable quand elle fut bouillie.

Ils réſolurent alors de quitter en-

JAMES, Chap. VI.

An. 1632.

tierement ce pays ; mais auparavant le Capitaine écrivit un récit abregé de toute l'expédition, en forme de lettre, pour l'inſtruction de quiconque pourroit aborder au même endroit. Il le renferma dans une boîte de plomb qu'il attacha à la croix, au-deſſous des armes du Roi. Enfin ils remonterent dans la barque, & ne mirent plus le pied dans la forêt de Winter, autrement dite l'iſle de Charlton, nom qu'ils lui donnerent au lieu du premier, le 25 de Mai, en l'honneur du Prince de Galles, qui fut depuis le Roi Charles II.

Deſcription de l'Iſle que les Anglois nomment Charlton.

Avant de donner le récit du retour des Anglois en leur patrie, il ne ſera pas hors de propos de faire connoître en peu de mots la nature de l'Iſle où ils hivernerent, & d'entrer dans quelque détail ſur les précautions que prirent le Capitaine James & ſes compagnons pour y conſerver leur vie.

Nous avons déjà obſervé que l'iſle de Charlton eſt à la latitude de cinquante-un degrés, cinquante-deux minutes : ſon terrein eſt un ſable blanc, très-fin que le vent enleve comme de la pouſſiere, & qui eſt

ſouvent très incommode. Il eſt couvert d'une eſpece de mouſſe d'un verd très-pâle, & de halliers de genêt & d'autres arbriſſeaux infructueux, avec quelques arbres de genievre & des ſapins, dont le plus gros n'excede pas un pied & demi de diametre. Les Anglois y tuerent un daim à leur arrivée, & en virent un petit nombre d'autres; mais depuis ils n'en apperçurent que très-peu, & peut-être aucuns. Ils y rencontrerent deux ou trois autres eſpeces d'animaux à quatre pieds, outre les ours & les renards: ils tuerent ou prirent au piege quelques douzaines de ces derniers, qu'ils firent bouillir pour l'uſage des malades. Au mois de Mai ils virent auſſi des canards, des oies ſauvages & des perdrix blanches dont ils tuerent quelques-unes, mais en petite quantité parce que leurs munitions étoient preſque épuiſées. Le poiſſon paroît totalement inconnu ſous ce climat, & ils n'y en virent aucune apparence excepté deux ou trois coquillages vuides.

JAMES, Chap. VI. An. 1631.

Deſcription de l'habitation qu'ils s'y étoient formée.

L'endroit que James choiſit pour hiverner fut un boſquet (ſi on peut

JAMES, Chap. VI. An. 1632.

lui donner ce nom) d'arbres assez épais, avec une petite colline au sud, qui le garantissoit de la violence du vend du nord. Il trouva d'abord de grandes difficultés pour y élever une habitation : il essaya envain de se creuser une cave, & il trouva toujours l'eau à deux ou trois pieds de profondeur. Il ne put faire des murs de pierre, parce que le petit nombre de celles qu'on avoit d'abord vues dans l'isle furent bientôt ensévelies sous la neige, & il ne lui fut pas possible d'en former de terre à cause de la nature du sol qui n'étoit, comme nous venons de le dire, qu'un sable fin sans aucune consistance. Les Anglois remédierent le mieux qu'il leur fut possible à tous ces inconvients, en enfonçant des pieux très-proches les uns des autres, avec des especes de claies très-serrées qui formoient comme un rampart contre la rigueur du temps. Cet édifice avoit environ six pieds de hauteur, & aux deux extrémités ils avoient laissé une ouverture qui atteignoit presque au sommet. Elle servoit à donner passage à la lumiere, à faire sortir la fumée, & donnoit la liberté

d'entrer dans la cabane & d'en sortir. A une petite distance, ils avoient mis d'autres poteaux de six pieds de haut avec six autres pieces de bois en travers, bien garnies en dedans & en dehors de plusieurs rangs de broussailles ; & par dessus tout ils avoient jetté leurs grandes & petites voiles qui tomboient jusqu'à terre & contribuoient beaucoup à entretenir la chaleur. Cette cabane étoit à-peu-près quarrée, de vingt pieds de longueur sur chaque côté ; le foyer étoit au milieu, & autour du feu les hommes avoient établi leurs couchettes sur des poteaux d'un pied de hauteur, où ils avoient étendu des voiles de relais avec leurs lits & leurs couvertures. Ils avoient mis des planches sur la terre pour garantir de l'humidité, autant qu'il étoit possible, l'intérieur de leur habitation.

A vingt pieds de distance de cette cabane, ils en avoient élevé une seconde un peu moins étendue avec une pile de coffres du côté du sud au lieu de poteaux. On y préparoit les vivres, & les gens inférieurs de l'équipage y passoient la plus grande partie du jour.

JAMES, Chap. VI. An. 1632.

Vingt pas plus loin on trouvoit le magasin, où l'on conservoit le pain, le poisson & les autres provisions, sur une élévation à deux pieds de terre pour les entretenir toujours séches. Ce dernier réduit n'étoit formé que d'un gros arbre soutenu par des chevrons & par de forts branchages, le tout bien couvert de voiles.

Régime qu'ils y observerent.

Leurs provisions consistoient en bœuf salé, en porc & en poisson, dont ils avoient au moins pour huit mois en les conservant avec soin, comme ils l'observerent. Voici la distribution que leur faisoit le cuisinier pour leur nourriture : le dimanche il leur donnoit au dîné du porc & des pois ; au soupé, de la soupe & du bœuf qu'on avoit fait bouillir & bien dessaler la nuit du samedi ; le bouillon réchauffé faisoit un excellent cordial, & ils avoient ensuite un plat de poisson. On avoit également soin les autres jours de préparer toujours le bœuf la nuit précédente. Ceux qui ne pouvoient manger les mêmes mets à cause du mal qu'ils souffroient à la bouche, on leur fricassoit du gruau ou du pain

broyé avec de l'huile, à quoi l'on joignoit quelquefois de la purée de pois. Leur boiſſon ordinaire étoit de l'eau ; mais on donnoit aux malades & à ceux qui étoient les plus foibles une chopine de vin d'Alicante par jour, avec un verre d'eau-de-vie tous les matins, quoique ces liqueurs euſſent perdu preſque tout leur eſprit par la gelée dont on n'avoit pu les garantir. Quand ils vouloient faire la débauche, ils mettoient une pinte de vin dans ſept pintes d'eau, & cette legere boiſſon ranimoit autant leur courage qu'elle les excitoit à la gaieté.

JAMES, Chap. VI.

An. 1631.

Le lundi 2 de Juillet, tout l'équipage fut ſur pied de grand matin ; & le Capitaine voyant que tout étoit en état, fit lever l'ancre. Les Anglois partitent avec la plus grande joie, & dirigerent leur cours à l'iſle de Danby pour y prendre du bois, le vent étant alors nord-oueſt. Le vaiſſeau voguoit légérement, bien réparé en apparence de tous ſes dommages, & en état de faire le voyage qu'ils entreprenoient.

Ils mettent à la voile.

Pendant que les hommes ramaſſoient du bois dans l'iſle de Danby,

JAMES, Chap. VI. An. 1632.

le Capitaine arracha quelques pieux pour les examiner, & ils lui parurent avoir été aiguisés avec des haches ou avec quelques autres instruments de fer. Il paroissoit aussi qu'on s'étoit servi de la tête de ces mêmes instruments pour les enfoncer en terre, vers un endroit où il voyoit des marques évidentes de feu. Cette découverte fit desirer ardemment à James de pouvoir trouver quelques-uns des sauvages, pour avoir une conférence avec eux, dans l'espérence d'en tirer des éclaircissements sur la nature de ce pays, & peut-être même d'ouvrir quelque espece de commerce qui pourroit être avantageux à sa patrie. Il ne put réussir dans ce projet, & il ne lui fut pas possible de découvrir aucuns habitants.

Vers quatre heures après midi, le Capitaine revint à bord, & comme le vent lui étoit alors contraire, il jetta l'ancre pour cette nuit près de Charlton. Le lendemain il fit cours à l'oueſt : vers midi il découvrit au nord une grande quantité de glaces, & il vit peu de temps après que la terre à l'oueſt en paroissoit toute cou-

verte. Le canal où il naviguoit étoit très-dangereux, plein de rochers & de bas-fonds qui l'obligeoient d'aller toujours la ſonde à la main.

JAMES, Chap. VII. An, 1631.

## CHAPITRE VII.

*Particularités du retour des Anglois dans leur patrie : Raiſons contre la probabilité de trouver un paſſage au nord-oueſt.*

DEPUIS le 5 juſqu'au 21, les Anglois firent très-peu de chemin, étant retardés par des brouillards ſi épais qu'ils en étoient preſque aveuglés, & par des glaces qui tomboient ſur eux avec tant de force, qu'ils étoient continuellement en crainte que leur vaiſſeau ne fût mis en pieces par leurs chocs redoublés. Il les ſurmonta par la légéreté avec laquelle il voguoit ; mais les écoutilles furent toujours ouvertes pour que les hommes puſſent continuellement avoir la vue ſur l'intérieur du bâtiment, afin d'y apporter un prompt ſecours s'il lui arrivoit quelque dommage.

Continuation du voyage des Anglois.

JAMES, Chap. VII.

An. 1632.

James descend au Cap Marie-Henriette.

Le 22, après une nuit très-orageuse & un brouillard très-mal sain & très-épais, quand le temps s'éclaircit, ils virent la terre & reconnurent le Cap Marie-Henriette ; ils y jetterent l'ancre, & le Capitaine, accompagné de quelques-uns de ses gens, descendit à terre avec des chiens & des armes dans l'espérance de prendre ou de tuer quelques daims, parce qu'ils en avoient vu plusieurs troupeaux. Ils firent de vains efforts pour les surprendre; ces animaux se tinrent toujours hors de la portée du fusil, & éviterent aisément les chiens. James abandonna dans l'Isle ceux qu'il avoit amenés, dont l'un étoit un chien & l'autre une chienne, jugeant qu'il étoit inutile de les garder à bord, puisqu'ils ne pouvoient lui être d'aucun service à la chasse, quoiqu'il ne les eût que pour cet usage. Ces animaux tiroient aussi la nourriture qu'on mettoit tremper dans l'eau, & étoient devenus à tous égards trop incommodes pour les conserver.

Difficultés de la navigation.

Le soir, les Anglois retournerent à bord, & se remirent en mer avec un bon vent de sud. Ils rencontre-

rent beaucoup de glaces briſées, & trouverent pluſieurs bas fonds dont ils ſe dégagerent aiſément en tirant un peu plus au nord. Ils y furent beaucoup plus fatigués par les glaces qui tomberent ſur eux en abondance : tous les hommes ſe mirent ſur le pont avec des perches aſſez fortes pour qu'il fallut être quatre à les diriger : ils réuſſirent par leurs ſecours à ſe dégager aſſez bien, quoique la force des glaces l'emportât quelquefois ſur tous leurs efforts, par la violence des coups qu'elles donnoient aux flancs du vaiſſeau, & quoiqu'elles euſſent caſſé deux de leurs perches. Ils furent ainſi aſſaillis pendant plus de ſix ſemaines expoſés tous les jours à de rudes aſſauts, ſe ſervant quelquefois de leurs voiles, & ayant d'autrefois recours à leurs ancres quand ils ſe trouvoient dans un eau plus libre. Un jour ils étoient preſque accablés par les glaces, un autre jour le vent devenoit ſi violent qu'ils ne pouvoient ſe flatter de ſubſiſter une heure ſur la ſurface de l'eau : les nuits étoient ſi obſcures qu'ils ne pouvoient voir à faire la manœuvre, & ils y trouvoient preſ-

JAMES, Chap. VII. An. 1631.

que autant de difficulté dans le jour,
JAMES, Chap. VII. à cauſe de l'épaiſſeur des brouillards.

An. 1632. Les nuits étoient très-longues & ſi froides qu'il étoit preſque impoſſible de toucher aux voiles & aux cordages ſans en être exceſſivement incommodé. Ils furent ſouvent emportés par des coups de vent contre leſquels il n'étoit pas poſſible de faire de réſiſtance ; ils en éprouverent un entre autres, où pendant trois jours ils furent menacés de périr à chaque inſtant. Il ſembloit que l'hiver fut encore dans toute ſa force, & la mer leur parroiſſoit toujours ſi embarraſſée par les glaces, qu'ils n'avoient d'autre eſpérance que celle de pouvoir regagner les détroits d'Hudſon, encore leur falloit-il pour y réuſſir que le temps devint plus favorable & la mer plus libre, ce qu'ils n'oſoient eſpérer. Le vaiſſeau étoit en ſi mauvais état qu'il falloit travailler d'heure en heure à la pompe, exercice exceſſivement fatiguant, & les coups qu'il avoit reçus des glaces & des rochers l'avoient tellement briſé qu'il paroiſſoit téméraire de lui confier plus long-temps la vie des hommes.

Toutes

Toutes ces raiſons porterent les Officiers à requérir formellement le Capitaine de reprendre la route d'Angleterre, puiſqu'il paroiſſoit évidemment qu'on ne pouvoit retirer aucun avantage d'un plus long ſéjour dans ces mers. Ils en dreſſerent une requête qui fut ſignée de tous, le 26 d'Août; & en conſéquence James donna ordre au Pilote de ſe mettre au gouvernail & de changer entierement ſon cours.

JAMES. Chap. VII.

An. 1632.

Les Anglois reprennent la route d'Angleterre.

Le 27, le vent s'étant tourné nord-oueſt, amena beaucoup de neige avec un temps très-rigoureux, & il paſſa à côté d'eux des glaçons ſi énormes que quelques-uns étoient auſſi hauts que leur grand mât. Le 31, ils ſe trouverent dans la partie la plus reſſerrée des détroits, & virent la terre couverte de glaces, particuliérement du côté qu'ils avoient ſous le vent.

Ils ſortirent du détroit au commencement de Septembre; furent battus de vents très-variables, & éprouverent un ſi grand froid qu'il étoit preſque impoſſible aux hommes de monter aux mâts & de manœuvrer le matin. Le 8, la mer fut

Ils arrivent à Briſtol.

JAMES. Chap. VII. An. 1632.

très-élevée, ils éprouverent de ces bouffées de vent que les marins nomment raffalles, & le vaiſſeau fit de tels roulis qu'ils furent continuellement dans la crainte de perdre leurs mâts. Les coutures s'ouvroient de toutes parts, & le bâtiment faiſoit tant d'eau qu'on ne pouvoit quitter la pompe : mais après ce jour ils ne virent plus de glaces. Enfin le vent leur étant favorable, & le vaiſſeau continuant ſon cours malgré toutes ces difficultés, il ne leur arriva plus rien de remarquable, & ils jetterent l'ancre le 22 Octobre dans la rade de Briſtol. Ils ne connurent au juſte l'état de leur bâtiment que lorſqu'il fut amené dans le port, & mis à terre ſur le côté. On fut alors dans le plus grand étonnement de voir qu'ils euſſent pu y arriver. Outre un grand nombre d'autres dommages, ils avoient perdu quatorze pieds de leur quille, leur poupe preſque en entier, & une grande partie de leurs doublures : leurs flancs étoient enfoncés de toutes parts, & en un endroit ils avoient été percés par un rocher, d'un bon pouce & demi au-deſſous des doublures.

Le ſentiment du Capitaine James après ſon retour de cette expédition fut qu'il n'y avoit abſolument aucun paſſage au nord-oueſt. Il prétendit que s'il y en avoit eu un, l'on auroit vu une marée conſtante dans les détroits d'Hudſon, dont le flux ſeroit venu de l'eſt : il remarqua auſſi que cette mer ne produiſoit aucune eſpece de poiſſon, & qu'on n'y en trouvoit nul indice : qu'elle étoit couverte de glaces qui, ſuivant ſon opinion, ſe formoient ſur les bas fonds & dans les baies : il penſa qu'elles ſe ſeroient rompues & diſperſées ſi elles avoient eu un paſſage pour entrer dans un océan libre, comme on le voyoit par celles qui, des détroits, tomboient dans la grande mer à l'eſt. Enfin il obſerva que les glaces portant toujours du même côté de l'eſt à la baie d'Hudſon, on ne retireroit aucun avantage de ce paſſage, quand même il exiſteroit, puiſque la prodigieuſe quantité de glaces & de bas fonds qu'on trouve dans ces parages ne permettroient jamais d'expoſer de riches charges ſur un vaiſſeau qui prendroit cette route. Il ajouta

JAMES, Chap. VII.

An. 1632.

Probabilité contre le paſſage au nord-oueſt.

JAMES, Chap. VII. An. 1631.

que du côté du ſud on parcouroit plus promptement & avec moins de danger un eſpace de mille lieues, qu'on ne pouvoit en faire un de cent dans les mers ſeptentrionales: que vers le ſud, & aux environs du Cap de Bonne-Eſpérance, on trouvoit des moyens de ſoulager les malades, aulieu que dans l'autre partie on ne pouvoit leur donner aucun raffraîchiſſement, & qu'il n'y avoit que de la peine & de la fatigue à y acquérir Il dit encore que quand les détroits ne ſeroient pas embaraſſés par les glaces, on n'en pourroit retirer que très-peu d'avantage, parce que les vents d'oueſt qui ſoufflent conſtamment dans les mois d'Août & de Septembre, ſont ſi impétueux, qu'un vaiſſeau ſeroit beaucoup plus long-temps à ſon voyage que par la route ordinaire. Enfin il conclut en diſant que par la nature du climat ces pays ſeptentrionaux ne peuvent être d'aucun profit pour le commerce : cependant il ajoute, avec modeſtie, qu'il expoſe ſeulement ſon ſentiment particulier, ſans avoir deſſein de décourager d'autres aventuriers qui

pourroient entreprendre le même cours, ne doutant pas que quelqu'un plus adroit ne fût couronné d'un plus grand succès.

Jaarb. Chap. VII. An. 1632.

HIEUHO ?

An. 1640.

# HISTOIRE

## De la Découverte & des Guerres du BRESIL, par M. Jean NIEUHOFF.

## CHAPITRE I.

*Naiſſance de M. Nieuhoff : Il ſe met au ſervice de la Compagnie des Indes Occidentales : Il met à la voile du Texel : Il combat deux Pirates Turcs & arrive à la côte du Breſil : On choiſit l'iſle de Fernando pour y tranſporter les Proſcrits : Situation & qualité du terroir de l'iſle de Saint Thomas : Ce climat eſt dangereux pour les Etrangers : Les Hollandois ſe rendent maîtres de la ville de Pavaoſa : Premiere découverte du Breſil : Origine du nom donné à ce pays : Sa premiere diviſion par les Portugais : Le Prince Maurice en ſoumet une partie ; Ancienne magnificence de la ville d'Olinde : Deſcription de Fernambouc, de Garaſu,*

*& du Receif : Grandes ameliorations faites par le Prince Maurice.*

NIEUHOFF, Chap. 1.

Am 1640. Qui étoit M. Jean Nieuhoff.

MONSIEUR Jean Nieuhoff, né à Vſen, dans le Comté de Benthem, deſcendoit d'une famille conſidérée dans cette Province. Il s'engagea en qualité de Supercargo au ſervice de la Compagnie des Indes Occidentales, le 24 d'Octobre 1640, & mit à la voile le même jour du Texel, dans un vaiſſeau nommé le Roebuck, de vingt-huit canons, & de cent trente hommes d'équipage. Il ne leur arriva rien de remarquable juſqu'au 6 de Novembre où ils furent attaqués par deux Pirates Turcs qui, après un combat très-vif, furent obligés de prendre la fuite. Ce ſuccès fut particulierement dû à la bonne conduite & au courage de M. Nieuhoff qui commandoit le vaiſſeau à la place du Capitaine, retenu au lit par une dangereuſe maladie.

Après ſix ſemaines & un jour de voyage, ſans autre accident que celui dont nous venons de parler, & un ou deux ouragans qui ne leur cauſerent que très-peu de dommage,

ils arriverent à la côte du Bresil. Ils avoient relâché en route à une isle nommée Fernando, qui en est éloignée de cinquante lieues. Les Hollandois l'habitoient vers l'an 1630, mais ils l'abandonnerent quelques années après, à cause de la quantité prodigieuse de rats qui étoient dans cette Isle, & qui dévoroient les productions de la terre. Quand les Hollandois eurent quitté cette terre de vermine, le Conseil du Brésil la choisit pour y envoyer les malfaicteurs, & ceux qu'on y relégua, furent munis de tous les instruments nécessaires pour tirer leur subsistance des entrailles de la terre.

NIEUHOFF, Chap. I.

An. 1640.

Il se rend à l'Isle Saint Thomas. Description de cette Isle.

Vers la fin du mois d'Août 1643, M. Nieuhoff eut ordre de faire un voyage de commerce à l'isle Saint Thomas, & on lui donna un vaisseau chargé de terre à foulon, pour l'échanger contre du gingembre noir & du sucre, qui étoient les principales marchandises qu'on tiroit de cet endroit.

An. 1643

Saint Thomas a trente-six lieues de tour, sa figure est circulaire, & elle est très-fertile en sucre & en gingembre noir. Au milieu de cette

Isle, on voit des montagnes toujours couvertes de neiges, quoique la chaleur soit insupportable dans les vallées, parce qu'elle est située sous la ligne. L'air y est très mal-sain, & chargé de vapeurs si pernicieuses, que sur dix étrangers, il s'en trouve à peine un qui échappe à une mort immédiate, & ceux qui, par la force de leur tempéramment, surmontent les premieres attaques des fievres épidémiques du climat, y vivent rarement passé l'âge de cinquante ans: cependant les Habitants & les Negres y parviennent à un âge très-avancé.

NIEUHOFF, Chap. I.

An. 1643.

Pavaosa, Ville principale de l'Isle, est située sur un ruisseau, & contient environ huit cents maisons & trois Eglises. Cette place, ainsi que toute l'Isle, fut conquise le 16 d'Octobre 1641, par l'Amiral Tol, après un siege de quarante jours: mais peu de temps après, l'Amiral, plusieurs Commandants, & un grand nombre de Matelots, furent emportés par l'air empesté qui y regne.

Après un voyage de trois mois, M. Nieuhoff arriva heureusement au

Il arrive au Brésil.

Bréſil, ayant rempli l'objet pour lequel il s'étoit embarqué.

NIEUHOFF, Chap. I.

Pour ſervir d'introduction aux événements remarquables qui étoient arrivés dans le Bréſil, avant que M. Nieuhoff s'y rendit, & à ceux qui ſe paſſerent pendant le ſéjour de huit ans qu'il y fit, nous allons donner une idée générale du pays qu'il y parcourut dans le cours de ſes voyages.

An. 1643.

Deſcription de ce pays.

Le Breſil, ainſi appellé, à cauſe de la quantité de bois du même nom qu'on y trouve, fut d'abord découvert en 1500, par Pédro Alvarez de Cabral, qui lui donna le nom de Sainte Croix. Les Géographes ne ſont pas d'accord ſur ſon étendue: ſuivant les relations les plus authentiques, il a trois cents ſoixante & quinze lieues du nord au ſud, depuis la riviere de Para, juſqu'à celle de Capibari; mais de l'eſt à l'oueſt, ſes limites ſont moins connues, & on les étend juſqu'à ſept cents quarante-deux lieues.

Les Portugais ont diviſé le Breſil en quatorze diſtricts, qu'ils appellent Kapitanias, ou Capitaineries: chacune eſt arroſée par quelque riviere conſidérable, outre un grand

nombre de petites. La riviere de Saint François eſt la plus large de toutes; mais quoiqu'elle ſoit auſſi très-profonde, les vaiſſeaux peſants ne peuvent y entrer à cauſe des ſables qui en embarraſſent l'embouchure. Dans le lac d'où cette riviere tire ſon origine, on trouve une grande quantité de poudre d'or, & l'on juge qu'elle y eſt apportée par les ruiſſeaux qui paſſent par les cavernes des montagnes du Pérou. Il eſt remarquable que la riviere de Saint François eſt beaucoup plus enflée dans la ſaiſon de l'année où il pleut rarement, que lorſque les nuages, ſuivant l'expreſſion de Dryden, ſecouent leurs chevelures ſur la ſurface de la terre. Il paroît que ce phénomene doit être attribué à la grande quantité de neiges que le ſoleil fait fondre alors ſur le ſommet des montagnes.

NIEUHOIF, Chap. I. An. 1643.

Six des Capitaineries dont nous venons de parler, étoient ſous la domination de la Compagnie Hollandoiſe des Indes Occidentales, avant qu'elles ſe fuſſent révoltées en faveur des Portugais. On les diſtinguoit des huit autres par le nom de Breſil ſeptentrional, & on appel-

loit ces huit le Breſil méridional.

NIEUHOFF, Chap. I.

An. 1643.

Les Capitaineries Hollandoiſes s'étendoient ſur la côte du nord au ſud, l'eſpace de cent ſoixante, ou de cent quatre-vingt lieues. Chacune étoit ſubdiviſée en pluſieurs moindres diſtricts, que les Portugais nommoient Fregeſias, & les Hollandois, Fregeſien.

Capitainerie de Seregippe del Rey.

La Capitainerie de Seregippe del Rey, auſſi appellée Carigi, du lac de même nom, eſt dans la partie méridionale du Breſil, ſur la riviere de Saint François, près la côte de la mer. Elle a trente-deux lieues de longueur, & dans une de ſes Fregeſies, nommée Porto Calvo, on trouve un village appellé Villa de Bon Succeſſo, environ à quatre lieues de la mer, défendu par deux Forts, que les Hollandois y ont conſtruits. Ce village contient deux rues, & l'on y jouit d'un très-bon air, par un vent frais qui vient de la mer.

Cette Capitainerie fut aſſujettie aux Eſpagnols ou aux Portugais, par Chriſtophe Barroz, qui, pour récompenſe de ce ſervice, obtint une étendue de terrein très-conſidé-

rable, avec la liberté d'y établir des Colonies. Pluſieurs perſonnes y vinrent de la baie de tous les Saints, & en peu de temps, ils y bâtirent une petite ville, qui fut pillée le 24 Décembre 1637, par les Hollandois, irrités des incurſions que le Général Eſpagnol Benjola avoit faites ſur leurs territoires. En l'année 1641, le Comte Maurice réduiſit cette place ſous la juriſdiction de la Compagnie des Indes occidentales, éleva un Fort, & entoura d'un foſſé la ville de Seregippe del Rey.

NIEUHOFF, Chap. I.

An. 1643.

Fernambouc, l'une des plus grandes Capitaineries Hollandoiſes, tire ſon nom des rochers & des écueils cachés qui ſont à l'entrée de ſon port : elle s'étend à ſoixante lieues ſur le rivage de la mer, & eſt ſubdiviſée en onze petits diſtricts, dont Olinde & Garazu ſont les principaux.

Capitainerie de Fernambouc.

A une petite diſtance du Receif, ou Ville Maurice, du côté du nord, on trouve les reſtes de la ville d'Olinde, autrefois célebre, & où ſe faiſoit tout le commerce du Breſil pour l'Europe.

Cette Ville aſſiſe ſur pluſieurs hau-

NIEUHOFF, Chap. I. An. 1643.

teurs d'une pente douce, du côté de la mer, mais très-rude & escarpée du côté de terre, contenoit deux mille habitants, non compris le Clergé & les Esclaves. Du côté de terre elle étoit défendue par plusieurs bastions, qui ne pouvoient être réguliers, à cause de l'inégalité du terrein; mais cette situation les rendoit encore plus forts. Il y avoit un très-beau Couvent, fondé par Sébastien, Roi de Portugal, qui lui avoit donné de grands revenus; un autre de Capucins, un de Dominicains, & deux Eglises sous le nom de Saint Sauveur & de Saint Pierre.

Tout le district de Fernambouc est bien fourni de diverses sortes de fruits & de bestiaux: les vallons ont d'excellents pâturages, & les montagnes abondent en mines plus riches qu'aucunes de celles qu'on trouve dans les autres Capitaineries.

Garazu, qu'on ne peut regarder que comme un village, est à cinq lieues d'Olinde, vis-à-vis l'isle de Tamarika, sur une riviere du même nom. Il étoit anciennement habité par des Artisans Portugais; mais après que les Hollandois s'en furent

rendus maîtres en 1633, il s'y établit plusieurs riches familles de cette Nation.

NIEUHOFF, Chap. I.

An. 1643.

Description du Receif.

Le Receif, dont le nom vient du mot Latin, *recipere*, recevoir, est par sa situation, la plus forte place du Brésil, & elle a de plus, l'avantage d'être défendue par plusieurs Forts contigus. Pour avoir une idée aussi exacte qu'il est possible, de cette place & de la Ville Maurice, il faut observer que toute la côte du Brésil est bordée d'une chaîne ferrée de rochers plats, de vingt à trente pas de largeur, avec quelques passages qui permettent aux vaisseaux d'aborder le rivage, & qu'on trouve une de ces ouvertures environ à un quart de mille, au nord du Receif. Entre ces rochers & la terre ferme, on trouve une petite Isle d'une lieue de longueur, & de deux cents pas de largeur, que les Hollandois nomment le Receif sabloneux, pour le distinguer de l'autre, qu'ils appellent Receif pierreux. A la pointe méridionale de cette petite Isle, les Portugais ont bâti un village, & quand la ville d'Olinde fut abandonnée de ses habitants, plusieurs

d'entre eux, particulierement des Marchands, s'y vinrent établir. Les Hollandois à leur arrivée, n'y trouverent pas plus de deux cents maiſons : mais il s'y en éleva en peu de temps, environ deux mille, & l'on fit trois boullevards pour leur défenſe. A la pointe qui termine le Receif pierreux, du côté gauche en entrant dans le port, on trouve un Château bien muni d'artillerie, que l'art & la nature ont rendu ſi fort, qu'on le juge abſolument imprenable.

NIEUHOFF, Chap. I.

An. 1643.

Iſle d'Antonio Vaez.

Au ſud du Receif, & vis-à-vis de cette place, eſt l'iſle d'Antoine Vaez : elle tire ſon nom de celui qui l'a anciennement poſſédée, & ſon contour du côté de l'eſt, eſt environ d'une demi lieue. Le Comte Maurice y jetta les fondements d'une ville qu'il honora de ſon nom : les Egliſes & les Monaſteres d'Olinde abandonnés, fournirent des matériaux pour bâtir ſur ce terrein favori. La Ville Maurice eſt entourée d'un marais du côté de l'oueſt, la mer la borne à l'eſt, elle eſt défendue par des remparts du côté du nord & de celui du ſud, & elle a

encore pour défenſe deux Forts, nommés le Frédéric Henri, & le fort Erneſt. NIEUHOFF, Chap. I.

L'Iſle d'Antoine Vaez ayant été jointe au continent par un pont, on jugea qu'il étoit néceſſaire d'en conſtruire encore un autre pour la joindre auſſi au Receif, & pour faciliter le tranſport des caiſſes de ſucre, qu'on ne pouvoit y apporter qu'avec de très-grands riſques, excepté dans le temps de la baſſe mer. Lorſqu'on en eut reconnu le beſoin, le Conſeil & le Comte Maurice, firent exécuter à grand frais cet ouvrage, qui fut terminé en deux mois, & l'on impoſa un droit de péage ſur tous les paſſagers, pour le rembourſement des fonds publics. An. 1643.

La riviere Kapivaribi, qui tire ſon nom d'une eſpece de porcs marins qu'on y trouve fréquemment, entoure la Ville Maurice : ſur une branche de cette riviere, qui tombe dans une autre, nommée Affogadoes, on a conſtruit deux Forts, qu'on appelle le fort Guillaume & le fort Baretta. Au milieu de l'Iſle, le Comte Maurice ſe fit bâtir un ſuperbe palais, qui coûta, dit-on,

six cents mille florins ; on y joignit de très-beaux jardins, remplis de toutes sortes de plantes naturelles & étrangeres, & ornés d'arbres de toutes les parties du monde, avec des pieces d'eau où l'on mit de toutes les especes de poissons d'eau douce. Le Comte Maurice fit encore élever un autre maison destinée particulierement pour l'été, près du pont de la riviere Kapivaribi, que les Portugais nommerent Baa-vista, ou belle-vue. Sur le Receif sabloneux, il y a deux Forts nommés le fort de Sable & le fort Bucin, outre celui qu'on appelle le fort Wardenburgh, situé entre le continent & le Receif sabloneux.

NIEUHOFF, Chap. I. An. 1643.

Grand & petit Palmaita.

Dans le district de Fernambouc, on trouve deux Bois, nommés par les Portugais, le grand & le petit Palmaira, ou Bois des palmiers. Le petit Palmaira est habité par près de six mille Negres, qui demeurent dans un village composé de trois rues, dont chacune a une lieue de long. Ils vivent dans des huttes de pailles entrelacées ; enlevent les Esclaves des Portugais, & ceux qui sont ainsi enlevés, demeurent dans

l'eſclavage, juſqu'à ce que chacun d'eux en ait enlevé un autre : mais ceux qui quittent volontairement les Portugais, ſont récompenſés par la jouiſſance immédiate de leur liberté, & par des priviléges qui ſont communs à ce peuple. Ils ſe nourriſſent en général, de dates, de féves, de farine, d'orge, de cannes de ſucre, de volaille dont ils ont en grande abondance, & de poiſſon. Ils font deux moiſſons par an, & chacune eſt ſuivie d'une ſemaine de réjouiſſance,

NIEUHOFF, Chap. I. An. 1643.

Dans le grand Palmaira le corps des habitants eſt de huit mille ; mais il y a auſſi des petits partis de cinquante ou de cent hommes, qui campent de côté & d'autre, ſement & moiſſonnent dans les bois, & ſe retirent dans des caves en cas de néceſſité. L'uſage de ces peuples eſt de compter tous les ſoirs s'il ne leur manque perſonne, & quand ils ſe trouvent complets, ils en marquent leur joie par des danſes & par le ſon du tambour. Ils détachent auſſi de forts partis pour enlever de force ou de ruſe, les Eſclaves des Portugais. Du temps du Comte Maurice, ce

peuple étoit très-incommode; mais il envoya un corps de onze cents hommes pour l'assujettir.

NIEUHOFF, Chap. I.

An. 1643.

La Capitainerie de Fernambouc contient plusieurs autres subdivisions qui n'ont rien de remarquable, ce qui nous oblige à les passer sous silence, pour ne pas alonger inutilement cette description.

## CHAPITRE II.

*Deſcription de Tamarika, de l'Iſle de Magioppe & de la Ville de Parayba: Les Hollandois commandés par le Prince Maurice, chaſſent les Portugais de la derniere de ces Places.*

NIEUHOFF, Chap. II.

An. 1643.

Diſtrict de Tamarika.

AU nord de Fernambouc eſt ſitué le diſtrict de Tamarika, ainſi appellé d'une Iſle du même nom, qui en compoſe la principale partie, quoique ce diſtrict ait trente-cinq lieues d'étendue dans le continent, ſur la côte de la mer.

L'iſle de Tamarika eſt dans la mer, à deux lieues au nord de Pornorello. Elle a trois lieues de longueur, & près de ſept de tour. Le terroir en eſt aſſez fertile, il produit des cocotiers, du coton, des cannes de ſucre, des melons, du bois de Breſil, & une grande quantité de bois de conſtruction. Les Hollandois l'ont regardée comme ſi importante, qu'il fut propoſé de la prendre pour Place de commerce

NIEUHOFF, Chap. II

An. 16,3.

au lieu du Receif : mais cette propoſition fut rejettée pour pluſieurs raiſons qui firent juger qu'elle étoit moins convenable, particulierement parce qu'elle n'a pas de bonne eau en abondance comme on en trouve au Receif. Dans la guerre avec les Portugais, elle fut d'un très-grand ſervice, parce qu'étant très-forte, on s'y mit à couvert en pluſieurs occaſions preſſantes, & elle contribua beaucoup à fournir le Receif de proviſions.

Il y a quelques fortifications à l'entrée du port : entr'autres un ouvrage quadrangulaire qu'on nomme le Fort d'Orange, & un ouvrage à corne ; mais ce dernier eſt preſque ruiné.

On trouve dans cette Iſle, près un marais, vers l'embouchure de la riviere, une petite ville preſque toute habitée par des ſoldats. Elle fut priſe ſur les Portugais avec toute l'Iſle par le Général Schoppe qui commandoit les Hollandois, & on lui donna le nom de ville de Schoppe. Un peu plus haut ſur la riviere Tamarika, eſt une Iſle appellée Magioppe, où il y a une grande

quantité de racines de Manioc.

Entre Pornorello & Tamarika, dans le Continent, eſt une autre riviere nommée Marafarinha, & dans la Tamarika, environ à une demie lieue de ſon embouchure, il en tombe une nommée Garraſſore. On en diſtingue encore trois dans le pays dont nous parlons, connues ſous les noms de Goyana, Auyay & Gramane. A trois lieues de l'embouchure de la riviere Goyana, on trouve une Ville du même nom, où l'on tient la Cour de Judicature de la Capitainerie qu'on y a transférée de l'iſle Tamarika. NIEUHOFF, Chap. II. An. 1643.

La Capitainerie de Parayba, tire ſon nom de celui de ſa Capitale, ou plutôt d'une riviere ſur laquelle cette Ville eſt ſituée. C'eſt un des diſtricts les plus au nord, environ à cinq lieues de la mer. Cette Ville appartenoit autrefois aux François qui en furent dépouillés, ainſi que de pluſieurs ports, par Martin Leyton, Général Portugais. La Capitainerie de Parayba.

Les Portugais qui la fonderent ſur la riviere de même nom, à cinq lieues de ſon embouchure, lui donnerent celui de Filippen, en l'hon-

neur du Roi d'Eſpagne, de Naſſa Senhora de Vives; & enfin de Parayba qui eſt le plus connu. Les Hollandois, qui ſe rendirent maîtres de cette Capitainerie en 1633, l'appellerent Frederics-Town, ville de Fréderic, en l'honneur du Prince d'Orange. C'eſt dans cette Ville que ſe tenoit la Cour de judicature avant la rébellion en faveur des Portugais.

NIEUHOFF, Chap. II.

An. 1643.

La Capitainerie de Parayba eſt arroſée & diviſée par deux grandes rivieres, le Parayba & le Mongopoa, ou riviere de ſaint Dominique. La premiere, dont l'embouchure eſt ſituée à ſix degrés vingt-quatre minutes de latitude, ſe décharge dans la mer par deux canaux à quatre lieues au nord de Capo Blanco. Elle innonde ſouvent le pays adjacent pendant l'hiver, & détruit quelquefois les hommes & les beſtiaux: on trouve à ſon embouchure trois Forts conſidérables nommés Catarina, Saint Antoine & Reſtinoa. Deux lieues plus loin du côté du nord, eſt une baie grande & commode, où les gros vaiſſeaux peuvent ſe mettre en ſûreté: les Portugais la nomment Porto licena, & les Hollandois,

landois, Terre-rouge, à cauſe de la couleur du terrein qui l'environne. En ſuivant la côte au nord, on trouve la riviere Mongopoa, qui a la ſingularité d'être plus large à ſa ſource qu'à ſon embouchure, devant laquelle il y a deux grands bancs de ſable. Au Receif, deux lieues plus au nord, on trouve une autre baie, que les Portugais ont nommée Bahia de Treyeano, ou baie de la Trahiſon : on en voit encore pluſieurs moins conſidérables ſur cette côte ; mais elles n'ont rien d'aſſez remarquable pour que nous nous arrêtions à en donner la deſcription.

NIEUHOFF. Chap. II. An. 1643.

Il y a ſept villages dans la Capitainerie de Parayba : le principal, nommé Pinda-una, avoit quinze cents habitants en 1634, les autres n'en contenoient qu'environ 300 chacun : les bâtiments y ſont très-longs avec pluſieurs petites portes.

Les principales denrées qu'on trouve à Parayba, ſont le ſucre, le bois de Breſil, le tabac, les cuirs, & le coton. Les bords de la riviere ſont ornés de belles plaines dont la vue eſt diverſifiée par des colines agréables, à une diſtance convenable.

NIEUHOFF, Chap. II.

An. 1643. Les Hollandois s'en rendent maîtres.

Vers la fin de Novembre 1634, les Hollandois projetterent de faire la conquête de Parayba, & le Colonel Schoppe fut chargé de cette expédition, pour laquelle on lui donna trente-deux vaiſſeaux, & deux mille trois cents cinquante-quatre hommes. Il débarqua avec ſix cents, mit les Portugais en fuite & fut bien près de ſe rendre maître de leur commandant Antoine d'Albuquerque. Il éleva enſuite une batterie, & ayant été joint par le reſte de ſa petite armée, il obligea Simon Albuquerque de rendre le fort de Sainte Marguerite. Les Hollandois marcherent immédiatement de Parayba au fort Antonio, qu'ils emporterent ſans oppoſition, le commandant Eſpagnol Banjola s'étant retiré avec deux cents cinquante hommes qui compoſoient toutes ſes troupes, après avoir encloué ſon canon, & mis le feu aux vaiſſeaux & aux magaſins. Auſſi-tôt que les Hollandois furent maîtres de cette Capitainerie, le Comte Maurice donna ordre de mettre les forts en bon état de défenſe.

Capitainerie de Porcigi.

La Capitainerie de Porcigi, nommée par les Portugais Rio-Grande,

à cauſe de la riviere du même nom, & par les Hollandois Breſil ſeptentrional, eſt bornée au ſud par celle de Parayba, & au nord par celle de Siara. NIEUHOFF, Chap. II. An. 1641.

En 1597, les François étoient maîtres de cette Capitainerie, mais ils en furent dépouillés par Feliciano Creca de Tharvalasho. Elle eſt partagée en quatre ſubdiviſions qui tirent leur nom des quatres rivieres Kunhao, Goyano, Mumpobu & Potegy qui les arroſent.

La riviere Rio-Grande, nommée par les Braſiliens Potegy, a ſon embouchure à cinq degrés, quarante-deux minutes de latitude méridionale. Elle ſe décharge à quatre lieues au-deſſous du fort Theulen, & porte des vaiſſeaux d'une grandeur aſſez conſidérable. Il y a pluſieurs baies, & quelques autres rivieres moins remarquables dans cette Capitainerie.

Le fort Theulen fut conquis en 1633, avec toute la Capitainerie, par les Hollandois, ſous les ordres de Matthias Van-Theulen, aidé de pluſieurs Capitaines renommés, du nombre deſquels étoit Lichtart Byma.

## CHAPITRE III.

*Des Capitaineries de Potigi & de Siara : Peuple dont les oreilles ſont très-longues : Quelles ſont les denrées qu'ils trafiquent : Les Portugais étant maîtres de ce pays, en ſont chaſſés par les Hollandois, appellés par les Naturels, qui trahiſſent enſuite leurs Libérateurs : Nouvel établiſſement à Rio Grande avec peu de ſuccès : Coup d'œil ſur le Breſil, conſidéré par rapport au Commerce : Les fievres y ſont très-communes, quelle en eſt la raiſon : Des Marées : Du Gouvernement Eccléſiaſtique & des différentes Religions du Breſil : Diſputes entre les Hollandois & les Portugais : Outrages commis par Paule de Runha : Paix pour dix ans convenue entre les deux Nations.*

NIEUHOFF, Chap. III.

An. 1643.

Capitainerie de Potigi & de Siara.

LA Capitainerie de Potigi, Potingi, ou Poteingi, a été ſujette à de fréquentes incurſions des Tapoyers ou Montagnards, qui furent toujours ennemis des Portugais. Au mois de Juillet 1645, ces Tapoyers

ayant appris que les Portugais vouloient prendre les armes contre les Hollandois, marcherent contre eux, sous les ordres d'un nommé Jacob Rabbi, & leur causerent beaucoup de dommage. NIEUHOFF, Chap. III. An. 1648.

Siara est une des Capitaineries les plus septentrionales ; elle est située sur une riviere de même nom, & est bornée au nord par le Maranhaon. Son étendue n'excede pas dix à douze lieues : la riviere Siara se décharge environ à sept lieues & demi, au nord de la baie de Mangorypa, à trois degrés, quarante minutes de latitude méridionale.

Les Habitants de cette Capitainerie, sont de haute taille, ils ont des traits désagréables, & leurs oreilles sont si grandes, qu'elles leur descendent jusqu'aux épaules. Cette contrée produit des cannes de sucre, du crystal, du coton, & plusieurs autres denrées.

En l'année 1630, une partie de cette Capitainerie étoit gouvernée par un Roi du pays, nommé Algodoi. Il étoit en quelque sorte tributaire des Portugais, qui avoient bâti un Fort sur la riviere Siara, & qui

NIEUHOFF, Chap. III. An. 1643.

poſſédoient toute la côte maritime des environs : mais ils furent agités de pluſieurs diviſions inteſtines juſqu'en l'année 1638.

Le Comte Maurice & ſon Conſeil étant ſollicités par les habitants de les délivrer de l'oppreſſion des Portugais, & ayant reçu deux jeunes hommes des meilleures familles pour otages de leur fidélité, & pour aſſurance de leur ſecours, envoya pour exécuter ce projet, un corps de troupes ſous les ordres du Colonel Jean Garſtman, fameux par ſon courage & par ſon expérience.

Le Colonel, bien fourni d'armes, de troupes, de munitions & de toutes les autres choſes néceſſaires pour une telle expédition, mit à la voile pour la riviere Siara, où il fut joint par Algodoi, accompagné de deux cents habitants. Il marcha auſſi-tôt contre le Fort, qu'il emporta d'aſſaut, malgré la belle réſiſtance des Portugais, & il fit priſonniers le plus grand nombre des hommes de la garniſon, entre leſquels il y avoit pluſieurs perſonnes de diſtinction.

Après ce ſuccès, les Hollandois bâtirent un petit Fort ſur la riviere,

& lui donnerent le nom de Siara. Ils l'éleverent plutôt pour entretenir l'amitié des naturels du pays, que pour ſa défenſe ; & ce fut dans la même vue que le Grand Conſeil donna ordre aux Officiers commandants de les traiter avec tous les égards & toute l'attention poſſible. Ils firent auſſi quelques petits préſents aux Braſiliens ; mais leurs ſoins furent infructueux ; & en 1644, ils tuerent pluſieurs Hollandois dans un endroit nommé Komeſy, à trente lieues de Siara.

NIEUHOFF, Chap. III.

An. 1643.

En l'année 1641, cette Capitainerie étant devenue trop peuplée pendant que le diſtrict de Rio-Grande manquoit d'habitants, André Vliifs propoſa au Grand Conſeil de bâtir un Village, dans cette derniere, pour ceux de Siara qui voudroient s'y établir. Cette propoſition fut acceptée par le Comte Maurice, & par le Grand Conſeil. On donna la permiſſion à Vliifs d'amener de Siara tous ceux qui voudroient y conſentir, & il fut nommé premier Capitaine de ce nouvel établiſſement. Ce projet fut exécuté, & l'on choiſit des Chefs dans les plus anciennes

familles de chaque diviſion que les Portugais nomment Reſidoor ; mais les Braſiliens de Siara ſe révolterent en 1644 contre les Hollandois, ainſi que nous l'avons déja rapporté, & maſſacrerent la garniſon du Fort, avec le Commandant en chef, nommé Gédeon Moretz, & un grand nombre d'ouvriers qui travailloient aux puits ſalés près la riviere Vpahamma. Ils tuerent auſſi le Capitaine d'un vaiſſeau ; un Lieutenant, & quelques ſoldats, qui étoient deſcendus à terre, ignorant ce qui ſe paſſoit, tomberent entre leurs mains, & furent les victimes de leur fureur implacable.

NIEUHOFF Chap. III. An. 1643.

Quelques-uns ont attribué cette révolte aux Portugais & aux Braſiliens de Maranhaon ; mais la véritable cauſe de cette révolution fut l'oppreſſion & les extorſions des Officiers Hollandois, qui par leur mauvaiſe conduite exciterent des ſentiments de vengeance qui ne purent être appaiſés que par le ſang.

Nous allons préſentement expoſer en peu de mots l'heureuſe ſituation, & les autres avantages du Breſil Hollandois, ainſi que l'état de

la religion dans ce pays ; & nous parlerons enſuite des événements les plus remarquables qui s'y ſont paſſés pendant le ſéjour de M. Nieuhoff.

NIEUHOFF, Chap. III.

An. 1643.

Le Breſil eſt abondamment pourvu de toutes les productions de la nature qui peuvent croître ſous ce climat, & il l'emporte ſur toutes les autres parties des Indes Orientales, par la commodité de ſes ports pour le tranſport du ſucre. Toute la côte eſt remplie de petites rivieres qui en facilitent les voitures à très peu de frais, & le Breſil eſt auſſi le pays d'où l'on peut envoyer avec moins d'embarras cette denrée en Europe & en Afrique. Il eſt ſitué très-avantageuſement pour les vaiſſeaux des Indes Orientales qui vont y prendre des proviſions fraîches ; & ſon étendue, jointe à la facilité d'y faire le commerce, le rendroit en peu de temps, s'il étoit ſuffiſamment peuplé, un Empire floriſſant, grand par lui-même, & redoutable aux nations voiſines.

Coup d'œil ſur le Breſil, qu'on nommoit Hollandois.

Comme ce pays eſt ſitué entre la ligne équinoxiale & le tropique du Capricorne, il eſt ſujet à des

chaleurs exceſſives; mais elles ſont tempérées par des vents d'eſt venant de la mer, qui rendent le climat très-ſain. Cependant il y regne quelque fois des fievres putrides qu'on attribue au mêlange de la chaleur & de l'humidité de l'air, ainſi qu'à un trop grand uſage des fruits crus.

NIEUHOFF, Chap. III. An. 1643.

Les vents & les marées ſur la côte du Breſil ont quelques particularités qui ne doivent pas être ignorées de ceux qui chargent pour ce pays. Depuis le mois de Février, juſqu'au mois d'Août, le courant porte toujours au Nord, & pendant ce temps il n'eſt pas poſſible de faire voile du nord au ſud. Au contraire, depuis le commencement de Septembre juſqu'à la fin de Novembre, le courant eſt oppoſé au premier, & l'on ne peut naviguer du ſud au nord, d'autant que le vent ſuit toujours les courants.

Gouvernement Eccléſiaſtique.

Dans le temps dont nous parlons, l'Etat Eccléſiaſtique du Breſil Hollandois étoit particulierement compoſé de Proteſtants, quoique les François qui y habitoient euſſent la liberté d'y exercer leur religion. Les Anglois y avoient auſſi un Miniſtre:

mais les Hollandois y ſuivoient les réglements du Synode de Dordrecht. On y faiſoit avec ſoin le catéchiſme aux enfants, & on y adminiſtroit la Cêne quatre fois l'année. Ceux qui deſiroient y participer étoient obligés de faire une eſpece de confeſſion devant le Conſeil Eccléſiaſtique, ou devant les Miniſtres qui enregiſtroient leur nom, & s'ils étoient étrangers, on les liſoit publiquement dans la Congrégation. Le Conſeil Eccléſiaſtique étoit compoſé de ſix Anciens & d'un Miniſtre, qui régloient les affaires ordinaires dépendantes de leur Juriſdiction. Mais dans celles de plus grande conſéquence on appelloit ſix Diacres en qualité de Conſeillers aſſiſtants. On choiſiſſoit tous les mois deux de ces Diacres pour avoir ſoin des malades & des orphelins auxquels ils enſeignoient à lire & à écrire. On obſervoit exactement la ſuite des autres ordres, & la diſcipline Eccléſiaſtique en général y étoit ſtrictement gardée.

NIEUHOFF, Chap. III.

An. 1643.

En 1640, M. Henry Hamel, un des Directeurs de la Compagnie des Indes Orientales d'Amſterdam, &

NIEUHOFF, Chap. III. An. 1641.

M. Dirck Kodde Vander Burgh furent députés, par ordre du Conseil des dix-neuf pour succéder à Messieurs Matthias Van Keulen, & Jean Giiseling, en qualité de Directeurs du Brésil Hollandois, alors sous le Gouvernement du Comte Jean Maurice de Nassau.

Dans le temps que ces deux Directeurs ou Conseillers y arriverent, on regardoit comme la partie septentrionale du Brésil, le Brésil Hollandois en y comprenant les Capitaineries de Fernambouc, Tamarika, à laquelle étoit annexée Goyana, Paraïba, Rio-Grande & Siara. Les Portugais possédoient le Brésil méridional composé des districts de Bahia Heos, Porto Securo, Spirito Sancto, Rio de Janeïro, & Saint Vincent. L'isle de Maranhaon fut pendant quelque temps sous la domination des Hollandois; mais peu d'années après, une ligue formée, entre les Portugais & les naturels du pays, les força de l'abandonner.

Avant l'arrivée de Messieurs Hamel & Vander-Burgh, on avoit envoyé une flotte pour s'emparer de Bahia. Cette expédition eut tout

le succès qu'on en pouvoit attendre, puisque son objet principal étoit le pillage La même flotte, sous les ordres de l'Amiral Jol & de Cornelius Lichthart, se mit encore en mer pour enlever celle des Gallions Espagnols; mais elle ne put y réussir, & revint au mois de Décembre 1640, après avoir perdu quatre ou cinq vaisseaux. Vers le même temps, le Colonel Koin, avec un corps de troupes de terre, fut chargé d'attaquer la Capitainerie de Rio-Real; mais ses gens étant mal pourvus de toutes les choses nécessaires, & harrassés par la fatigue, cette expédition manqua. Le major Van-Brande, qu'on avoit envoyé en avant, avec un parti pour s'emparer de quelques bestiaux, fut encore plus malheureux: le parti fut entierement défait, & les ennemis firent le Major prisonnier.

NIEUHOFF, Chap. III.

An. 1640

Pendant que l'escadre Hollandoise, dont nous venons de parler, guettoit la flotte des Gallions, les Directeurs du Bresil Hollandois, qui connoissoient leur foiblesse en mer, craignirent, avec raison, la vengeance de leurs voisins, les Portugais, qui pou-

NIEUHOFF, Chap III

An. 1643.

voient saisir cette occasion de détruire leurs moulins à sucre, & ne négligerent aucune des précautions qui pouvoient prévenir ce malheur.

Ils jugerent que l'amitié de ceux de la même Nation qui habiterent dans le Bresil Hollandois, étoit essentielle à leur sûreté, & ils convoquerent une Assemblée des principaux Habitans Portugais des trois Capitaineries de Fernambouc, Tamarika & Parayba, pour prendre de concert, les mesures les plus convenables à leur sûreté.

Guerre du Bresil, entre les Portugais & les Hollandois.

Les moyens proposés à cette Assemblée, furent, de mettre les Forts en bon état de défense, d'en augmenter les Garnisons, & de faire camper un grand nombre d'hommes dans les champs voisins des moulins à sucre. On ne retira pas l'avantage qu'on s'étoit promis de ces mesures: les Portugais firent plusieurs incursions qui furent très-préjudiciables aux Hollandois, particulierement une où le Marquis de Montelvano, Vice Roi, envoya un parti de soldats pour brûler les cannes de sucre. Le soin d'entretenir trente ou quarante soldats, pour la garde de cha-

que moulin à ſucre, & les pertes que cauſerent ces fréquentes dépréda-tions, altérerent conſidérablement les revenus de la Compagnie Hollandoiſe, qui, par les différents échecs que ſouffrirent ſes troupes, ſe trouva hors d'état d'en tenir un corps en campagne. Tel étoit la ſituation fâcheuſe du Breſil Hollandois, vers la fin de l'année 1640.

NIEUHOFF, Chap. III.

An. 1643.

On fait une treve de dix ans.

Le 22 de Décembre de la même année, arriva M. Adrien Van Bullaeſtrete, en qualité de Directeur du Breſil : on aſſembla le Grand Conſeil, & il fut réſolu d'envoyer la Flotte Hollandoiſe à Bahia, pour faire des repréſailles ſur les Portugais & pour faciliter la négociation pour la paix, qui étoit alors ſur le tapis. Le Conſeil des dix-neuf, donna auſſi ordre de tenir en croiſiere, quelques gros vaiſſeaux, à la hauteur de Rio de Janeïro, afin d'enlever la Flotte Eſpagnole, qui part ordinairement de ce Port pour l'Eſpagne, au mois de Mai ou de Juin. Pendant la négociation, un Portugais, nommé Paulo de Kunha, commit les outrages les plus violents, contre les Hollandois, tuant, pillant & déva-

NIEUHOFF, Chap. III

An. 1643.

tant de plusieurs côtés. Le Comte Maurice écrivit au Vice-Roi pour se plaindre de cette conduite, ainsi que des délais de la négociation, qui sembloit plutôt destinée à amuser les Hollandois, qu'à terminer les différents qui subsistoient entre eux & les Portugais, insistant sur une réponse positive. Peu de temps après ses représentations, & par les soins assidus de M. Vander-Burgh, qui étoit chargé de la négociation du traité, il fut heureusement conclu au mois de Février 1641 : alors toutes les hostilités cesserent de part & d'autre. Ce traité fut publié dans toutes les Capitaineries, & tous les Portugais eurent ordre de sortir des territoires qui appartenoient aux Hollandois. Après la conclusion de cette treve, qui devoit durer dix ans, les Hollandois prouverent clairement, par leurs prévenances d'amitié envers les Portugais, qu'ils étoient résolus de tenir inviolablement leur parole.

## CHAPITRE IV.

*Le Commerce commence à fleurir au Breſil, ſous la protection des Hollandois : Suites favorables de la paix : Elles ſont de peu de durée par la décadence des Magaſins de la Compagnie : Grandes variations dans ſon crédit : Les Planteurs ſont des pertes conſidérables, par une maladie épidémique qui ſe met parmi les Negres, & par d'autres accidents inévitables : Suites fâcheuſes du mécontentement : Le déſordre ſe met dans les affaires de la Compagnie : Conſpiration formée par les Portugais contre le Gouvernement du Breſil : Son origine & ſes effets : Ambaſſade d'Angola au Comte Maurice, & à la Compagnie des Indes Orientales.*

LE Grand Conſeil qui penſoit, avec raiſon, que la paix eſt le ſoutien du commerce, réſolut d'employer cet heureux intervalle à le faire fructifier, tant pour le bien public en général, que pour celui de la Compagnie en particulier. Pour

NIEUHOFF, Chap IV.

An. 1643.

Rétabliſſement du commerce.

remplir des vues auſſi grandes & auſſi ſages, on donna tous les encouragements poſſibles à l'Agriculture, ce qui eut tant de ſuccès, qu'en peu de temps, les moulins à ſucre furent rebâtis, & que les Cultivateurs travaillerent avec tant d'activité & d'émulation, que la Compagnie emprunta de groſſes ſommes, ſur l'eſpérance glorieuſe du gain que l'induſtrie devoit procurer.

NIEUHOFF, Chap. IV. An. 1643.

On s'attacha enſuite à faire de ſages loix, qui ſont toujours le fondement de la ſanté nationale. Sans leur ſecours, un corps politique, de même que le corps humain, ſe remplit bien-tôt d'un ſang corrompu, qui entraîne infailliblement ſa ruine. On eut une attention particuliere dans ces loix, à tout ce qui pouvoit tendre à l'avancement du commerce, & à l'accroiſſement des revenus publics.

Par une ſuite néceſſaire de ces meſures prudentes, le commerce commença à fleurir, les denrées furent vendues en plus grande quantité après la treve, qu'on ne l'avoit jamais vu avant : on mit de très-groſſes ſommes dans le trafic en fort

peu de temps ; & le crédit augmenta à un tel point, que les Marchands & les Facteurs, préfererent ſouvent de vendre à ceux qui ne payoient qu'une partie du prix convenu, plutôt qu'à ceux qui en payoient la totalité.

NIEUHOFF, Chap. IV.

An. 1641.

Dans les années 1640 & 1641, les revenus de la Compagnie, parvinrent à un ſi haut point d'augmentation, qu'elle acheta ſur ſes fonds, une grande quantité de ſucre, qui furent envoyés en Hollande. On commença à élever de ſuperbes bâtiments ; les Habitants vécurent dans l'abondance & dans la magnificence : les dettes furent regardées comme des effets aſſurés, & toutes choſes parurent annoncer l'état le plus floriſſant.

Il commence à décliner.

Cette ſérénité commença à s'obſcurcir en l'année 1643, & les affaires parurent alors ſous un point de vue totalement différent. Quelques expéditions contre Angola, épuiſerent les magaſins de la Compagnie ; les ſecours n'arriverent point de Hollande, comme à l'ordinaire ; le Grand Conſeil fut obligé, pour payer les Officiers & les Garniſons,

de donner des délégations sur ceux qui devoient à la Compagnie, & de forcer tous les Débiteurs à s'acquitter dans de courts délais.

NIEUHOFF, Chap. IV. An. 1643.

Outre l'épuisement des Magasins, dont nous venons de parler, les Marchands de Hollande, commencerent à demander à leurs Facteurs de gros retours d'argent, ce qui obligea aussi ces Facteurs à presser les Débiteurs de payer leurs créances, afin de pouvoir satisfaire aux demandes de leurs Commettants en Hollande. L'argent comptant devint très-rare, & par une suite nécessaire, le commerce en souffrit considérablement. Cette disette devint si générale, que plusieurs Propriétaires de moulins manquant d'argent pour payer leurs dettes, furent obligés d'emprunter à trois & quatre pour cent, par mois, ce qui en réduisit un grand nombre à une telle extrémité, qu'en peu de temps, ils ne purent payer ni le principal ni les intérêts.

Il paroît que ce qui commença à mettre une si grande confusion dans le commerce & dans le crédit public, fut la conduite des Portugais, qui

NIEUHOFF, Chap. IV. An. 1645.

acheterent une quantité prodigieuſe de marchandiſes, dans l'eſpérance qu'une révolution payeroit toutes leurs dettes. Ils en contracterent de ſi énormes, que les Facteurs Hollandois, après avoir eu l'indiſcrétion de leur faire des crédits conſidérables, ſe trouverent expoſés à des pertes ruineuſes, mais leurs Commettants d'Europe, les preſſant vivement, ils furent obligés de preſſer de même les Négocians du pays, par l'entremiſe deſquels les Portugais avoient reçu les marchandiſes. Ceux-ci étant hors d'état de payer, les Naturels ſe trouverent ruinés, les Facteurs perdirent tout leur recours, & les Négociants Hollandois reçurent un furieux échec dans leur commerce. Cet événement, terrible pour le public en général, fit la fortune des gens de Juſtice; tout le pays fut troublé par des procès: on mit un grand nombre de Débiteurs en priſon; mais comme ils y étoient entretenus aux dépens de leurs Créanciers, ceux qui les y avoient fait mettre, demanderent eux-mêmes leur élargiſſement, & firent les com-

NIEUHOFF. Chap. IV.

An. 1643.

positions les moins onéreuses qu'il leur fut possible.

A tous ces malheurs, il s'en joignit un autre aussi funeste pour le pays, par la mortalité qui se répandit sur les Negres & sur les Brasiliens. Ils essuyerent une maladie épidémique, nommée Bexigos, ordinaire au Brésil, comme la petite vérole l'est en Europe. Les Negres en général, se vendent dans le pays trois cents pieces de huit, pour servir à la culture, & leur perte fut la ruine d'un grand nombre de Planteurs; des insectes & des inondations qui ravagerent les champs de sucre, leur causerent encore des dommages presque irréparables, & cette complication d'infortunes, dans les affaires du commerce, occasionna des divisions entre les Habitants, dont un grand nombre chercherent par des moyens clandestins, les uns à recouvrer ce qui leur étoit dû, & les autres à en éluder le payement. Ces divisions, déjà très-fâcheuses en elles-mêmes, le devinrent encore plus, par les dangereux artifices de quelques mécontents, gens qui pro-

ſtent toujours des troubles pour les tourner à leur propre avantage, & qui dépouillent volontiers leurs compatriotes du néceſſaire, pour ſatisfaire leur méchanceté ou leur avarice. On trouve de ces hommes pernicieux dans tous les pays: mais ceux de Breſil ſe découvrirent bien-tôt par les efforts qu'ils firent pour perſuader aux Créanciers qui avoient perdu avec leurs Débiteurs, que la faute en devoit être imputée à la Régence & aux Cours de Juſtice, & ils inſinuerent en même tems, que les fonds publics devoient ſervir à réparer les pertes particulieres.

NIEUHOFF, Chap. IV.

An. 1643.

Les dettes de la Compagnie augmentoient de jour en jour; les Directeurs qui avoient eu la conduite des affaires du Breſil, avant l'année 1640, avoient vendu à crédit la plus grande partie des biens confiſqués, des moulins à ſucre, des marchandiſes & des Negres appartenants à la Compagnie, enſorte qu'ils lui avoient laiſſé beaucoup de créances & très-peu d'argent. Meſſieurs Hamel, Bullaeſtrete & Van Burgh, membres du Conſeil, qui leur ſuccéderent, ſe donnerent les plus grands

Il tombe dans le plus grand diſcrédit.

NIEUHOFF, Chap. IV.

42, 1643.

soins pour réformer cette administration vicieuse, vendirent les denrées argent comptant, ou les échangerent pour des sucres, afin de soulager la Compagnie qui avoit alors de grandes dépenses à faire pour ses expéditions, aussi la Hollande en fut beaucoup plus fournie en 1640, 41 & 42, qu'elle ne l'avoit été dans aucun autre temps. Malgré cette conduite prudente, la grande quantité de Negres qui furent vendus après la conquête d'Angola, occasionna de nouvelles créances pour la Compagnie, dont les Débiteurs furent très-peu exacts à remplir leurs engagements. Alors le Conseil des dix-neuf ordonna expressément, que les Negres, à l'avenir, ne seroient vendus qu'argent comptant, ou en échange pour des sucres, mais on fut bien tôt obligé de déroger à cette ordonnance, qui auroit entraîné la ruine de ce commerce, parce que les Habitants ne peuvent acheter leurs Esclaves qu'à crédit, jusqu'à ce qu'ils ayent retiré le fruit de leur travail.

Les Membres du Conseil, pour assurer les créances de la Compagnie, résolurent

résolurent de faire assigner les Débiteurs, immédiatement après la récolte des sucres, & à défaut de payement, ils donnerent ordre aux Officiers de Justice, de les y contraindre par la saisie de leurs effets. NIEUHOFF, Chap IV. An. 1641.

Cette rigueur fut suivie d'une multitude de procès, & le trouble devint si général, que le Grand Conseil commença à craindre un soulevement. Les Membres s'appliquerent à trouver les voies d'arrangement; & enfin, il fut proposé que la Compagnie se rendroit responsable des dettes des particuliers, à condition que les Propriétaires des moulins à sucre, seroient tenus de lui en remettre tous les ans le produit, jusqu'à ce que leurs dettes fussent acquittées; & pour que le bénéfice de cette espece de cautionnement, pût s'étendre à la Compagnie, & à ses moulins à sucre, de même qu'aux Marchands & aux Facteurs, on résolut de convenir de certains articles, par lesquels on verroit que la Compagnie ne se proposoit d'autre avantage, que celui de pouvoir recouvrer quelques dettes qu'on avoit lieu de croire perdues.

NIEUHOFF, Chap. IV.

An. 1643.

La Compagnie ayant été revêtue des pouvoirs néceſſaires pour faire cet accommodement, fit connoître au public, les arrangements particuliers qu'elle avoit pris avec quelques perſonnes, afin quelles ne puſſent à l'avenir, rien recevoir à crédit, ſans l'approbation du Grand Conſeil; & il fut ordonné à leurs Créanciers, de prouver leurs créances, dans l'eſpace de trois ſemaines, ſous peine d'être exclus du bénéfice de la convention.

Les eſprits mal diſpoſés & les gens mal intentionnés, blâment toujours les meſures les plus prudentes; auſſi les moyens qu'on avoit pris pour rétablir le crédit public, & qui paroiſſoient être les ſeuls qu'on pût employer, furent condamnés de quelques-uns, & ils leur attribuerent la révolte en faveur des Portugais. Cependant ils eurent alors un ſi grand effet, que l'induſtrie reprit le deſſus, & que toutes choſes ſemblerent promettre un Etat floriſſant, dégagé de toutes dettes: enfin l'année 1645, fut ſi abondante en ſucre, que depuis long-temps, on n'en avoit eu une ſemblable.

Les Portugais, partie par leur haine nationale contre les Hollandois, ſi naturelle aux vaincus contre leurs vainqueurs, & partie pour s'acquitter des dettes immenſes qu'ils avoient contractées, & qu'ils ſe trouvoient preſque dans l'impoſſibilité de payer, réſolurent d'employer tous leurs efforts pour détruire le Gouvernement. Ils ſe déterminerent aiſément à la révolte, & dirent même aſſez ouvertement, que s'il ne leur venoit des ſecours de Bahia, ils en ſolliciteroient de l'Eſpagne ou de la Turquie.

NIEUHOFF, Chap. IV.

An. 1643.

Les Portugais ſe diſpoſent à la révolte.

Vers la fin de 1642, on les avoit déjà déſarmés, ſur le ſoupçon qu'ils avoient deſſein de ſe révolter; mais quelque temps après, on leur avoit rendu leurs armes, & ils étoient demeurés depuis aſſez tranquilles, ſans doute, par la crainte des Garniſons Hollandoiſes.

Pour faire connoître cette révolte au Lecteur, en la prenant dans ſon origine: le 13 de Décembre 1642, un nommé Jean Fernandes Vieira, parut dans la chambre du Conſeil, où il déclara qu'un Juif lui avoit dit que lui & ſon beau-pere, nommé

NIEUHOFF, Chap. IV.

An. 1643.

Berengel, avoient été chargés, par Berengel fils, de lettres dangereuſes pour l'Etat, adreſſées au Roi de Portugal. L'Accuſé convint d'avoir donné les lettres à ces deux perſonnes, pour les faire remettre au Roi : mais il ſoutint qu'elles ne contenoient autre choſe qu'une recommendation, pour faire obtenir au Porteur, quelque emploi à la Cour de Liſbonne. Il confirma ſa réponſe, par la copie de la lettre : elle fut examinée, & l'on n'y trouva rien de plus, que ce qu'il avoit déclaré. Vieira propoſa alors, de déſarmer les Portugais, particulierement les Capitaines, avec tous ceux qui étoient à leurs ordres, tant Braſiliens, que Negres, Mulâtres & Mamelukes.

Le Comte Maurice produiſit une lettre du Conſeil des dix-neuf, par laquelle on lui donnoit avis que Jean Van North, qui avoit ſervi en qualité de cadet, pendant quatorze mois au Breſil, avoit déclaré à Amſterdam, qu'il avoit ſervi dans un moulin à ſucre, appartenant à Fernandes Vieira, & qu'après y avoir été employé pendant deux mois, il avoit été ſollicité par Franciſco Berengel

Labrador, d'accompagner ſon fils Antonio Dandrado Berengel, en qualité d'interprête en Hollande, & enſuite en Portugal : qu'étant engagé par des promeſſes très-avantageuſes, il avoit accompagné le jeune Berengel qui, après trois ſemaines d'une étroite liaiſon, lui avoit dit, qu'il avoit une lettre ſignée de Vieira, de Franciſco Berengel, de Bernard Karvalho, de Jean Biſerro & de Louis Bras Biſerro, par laquelle ils aſſuroient le Roi de Portugal, qu'ils avoient des moyens ſuffiſants pour réduire le Breſil ſous ſon obéiſſance. Le Conſeil ajoutoit que ſur cette lettre, le Roi de Portugal avoit donné une commiſſion de Capitaine au jeune Berengel, & en même-temps on ordonnoit au Comte Maurice de faire obſerver exactement les perſonnes dont il étoit parlé.

NIEUHOFF, Chap. IV. An. 1643.

Le Grand Conſeil s'étant aſſemblé le 16 de Février 1643, le Comte Maurice l'informa qu'il étoit inſtruit, à n'en pouvoir douter, que quelques-uns des principaux Portugais avoient formé le deſſein de ſurprendre & de tailler en pieces les Garniſons Hollandoiſes, dans les cantons de Mo-

Découverte d'une conſpiration.

ribeka, & de Saint Antoine, ainſi que dans pluſieurs autres ; qu'ils devoient le mettre à exécution, une des fêtes de Pâques, qui étoit le temps le plus favorable, parce qu'ils avoient coutume de s'aſſembler alors en grand nombre pour les célébrer : que les principaux Chefs de cette conſpiration, demeuroient dans le Vargea, & qu'ils ſe propoſoient de ſurprendre le Receif, dans la penſée que les garniſons de ce diſtrict, feroient moins de réſiſtance, & que lorſque la Compagnie ſeroit privée de ſoldats & de commerce en cet endroit, elle ne pourroit ſubſiſter long-temps au Breſil.

NIEUHOFF, Chap IV. An. 1643.

Cette ſituation des affaires, fut l'objet d'une mûre délibération, & l'on réſolut d'éviter d'allarmer le pays, en arrêtant publiquement les perſonnes ſuſpectes. On prit ſeulement des meſures ſecretes, pour mettre les places fortes en bon état de défenſe, & pour veiller continuellement ſur ceux qu'on regardoit comme des ennemis cachés. Pluſieurs lettres, dont quelques-unes étoient anonymes, furent envoyées au Comte Maurice, pour lui confirmer les

deſſeins perfides des Portugais ; il en reçut entre autres une de M. Van Els, datée de Surinam, par laquelle il lui marquoit, qu'il étoit informé très-sûrement, qu'un certain Mulâtre, de la compagnie d'Auguſtin Hardoſo, ayant été interrogé par quelques-uns de la Fregaſie, qui lui demandoient quelles affaires il avoit dans ce canton, il leur avoit répondu, qu'il avoit des lettres à donner à quelques perſonnes qui demeuroient près du Receif, ajoutant qu'ils verroient dans peu, cette place ſoumiſe ſans aucune effuſion du ſang Hollandois ou du ſang Portugais.

NIEUHOFF, Chap. IV.

An. 1643.

Au mois de Décembre 1643, Dom Michel de Kraſto, Dom Sébaſtien Manduba de Sonho, & Dom Antonio Ferdinandes, Ambaſſadeur du Comte Sonho, à Angola, arriverent au Receif, où ils amenerent pluſieurs Negres, pour en faire préſent au Comte Maurice & à la Compagnie. Quand ils furent admis à l'audience, ils déclarerent que l'objet de leur ambaſſade, étoit de demander que le Gouvernement du Breſil n'envoyât aucun ſecours au Roi de Congo, qu'on jugeoit qui avoit deſſein

d'attaquer le Comte. On leur répondit, que le Conſeil écriroit à M. Nieuland, Directeur en cet endroit, pour qu'il fît ſes efforts, afin d'écarter tout ſujet de conteſtation entre le Roi de Congo & leur maître. Le Conſeil écrivit auſſi au Roi & au Comte Sonho, pour leur recommander la paix.

NIEUHOFF Chap. IV. An. 1643.

Les Ambaſſadeurs furent très-bien traités pendant leur ſejour, & l'on remarqua qu'ils étoient très-habiles dans la Langue Latine, & dans l'exercice de l'eſpadon. Ils s'en ſervoient avec des geſtes qui leur donnoient une figure terrible, & faiſoient des grimaces qui rendoient leur viſage affreux. Quand ils partirent, on les chargea de magnifiques préſents pour le Roi de Congo, & d'autres, de pareille valeur, pour le Comte Sonho.

## CHAPITRE V.

*Les Portugais trament quelques deſſeins ſecrets contre les Hollandois du Breſil : Le Conſeil eſt revêtu du Gouvernement après la réſignation du Comte Maurice : Ce Seigneur s'embarque pour la Hollande : Ambaſſade du Breſil aux Iſles Bahia : Etat des Portugais dans ces Iſles : Le Breſil Hollandois eſt en danger, par de nouvelles intrigues : Le Grand Conſeil reçoit une lettre, où on lui donne quelques avis importants, & on lui fait part de quelques découvertes : On prend des meſures pour prévenir la révolte & pour entretenir la paix.*

NIEUHOFF. Chap. V.

An. 1644.

Nouvelles entrepriſes des Portugais.

LE 13 d'Octobre 1644, un Juif nommé Gaſpar Franciſco de Kunha, & deux autres ſujets de la même religion, donnerent de nouveaux ſoupçons d'une révolte, en déclarant au Grand Conſeil qu'ils avoient été informés par quelques Juifs qui entretenoient correſpon-

NIEUHOFF, Chap. V. An. 1643.

dance dans le pays, que les Portugais formoient un complot contre le Breſil. Le Conſeil, après les avoir remerciés de leur avis, s'attacha à découvrir quels pouvoient être les projets des Portugais. On apprit par de sûres informations qu'ils attendoient des armes & des munitions par mer; alors on donna ordre au Yacht, nommé le Nieuhouſe, accompagné d'une galliote & d'une chaloupe, de croiſer ſur la côte du Breſil Hollandois, pour obſerver tous les bâtiments qui en approcheroient.

Le Comte Maurice remet le Gouvernement au Conſeil.

Le 22 d'Avril, la commiſſion des Gouverneurs de la Compagnie des Indes Orientales, fut lue dans le Grand Conſeil; &, en vertu de cette commiſſion, les Membres du Conſeil furent chargés de l'adminiſtration du Gouvernement juſqu'à nouvel ordre. Le Comte Maurice pour les revêtir publiquement de ſon autorité, convoqua une aſſemblée générale de tous les principaux du pays, tant Eccléſiaſtiques que de l'Etat civil & militaire, auxquels on joignit même les chefs des Juifs. Elle fut tenue le 6 de Mai, & le Comte

Maurice lui fit la réſignation du Gouvernement dont il étoit en poſſeſſion depuis huit ans. Après quelques compliments ſur leur attachement aux hauts & puiſſants Etats, & quelques remerciments ſur le bon traitement qu'il avoit reçu d'eux en qualité de Gouverneur, il leur dit qu'il avoit dreſſé un mémoire qui pourroit leur être de quelque utilité pour le gouvernement. Tous les Membres du Conſeil lui en marquerent la plus vive reconnoiſſance. Avant la diſſolution de l'aſſemblée, il y eut quelques débats ſur le choix d'un Préſident ; mais ils furent terminés en convenant que toutes choſes reſteroient comme elles étoient ſous le Gouvernement du Comte Maurice : ainſi chacun conſerva ſon rang. La premiere place fut pour M. Hamel, la ſeconde pour M. Bullaeſtete, la troiſieme pour M. Vander-Burgh, & ainſi de ſuite. Tout étant réglé de cette maniere, le Comte Maurice partit du Receif le 11 de Mai 1644, accompagné d'une foule innombrable de peuple, auquel il marqua la plus grande affection. Le 22, il mit à la voile pour la Hol-

NIEUHOFF, Chap. V. An. 1643.

lande avec une flotte de treize vaiſſeaux & un gros corps de troupes, ne laiſſant que dix-huit compagnies à la Garde du Breſil Hollandois.

NIEUHOFF. Chap. V.

An. 1644.

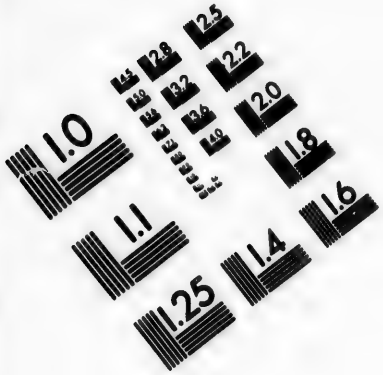
Ambaſſade des Hollandois.

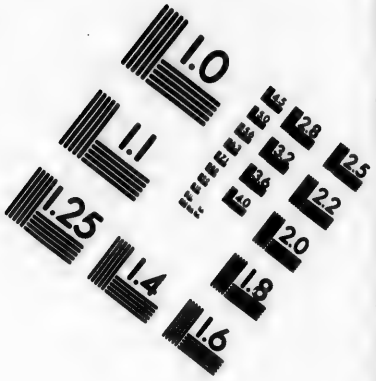
Après le départ du Comte, le Grand Conſeil réſolut de faire une recherche plus particuliere des deſſeins des Portugais contre le Gouvernement. Dans cette vue, il fut réſolu, au mois de Janvier 1644, d'envoyer Gilbert de Wit, Conſeillier de la Cour de Juſtice, & le Capitaine Driko Hoogſtrate, alors Commandant en chef du Cap Saint Auguſtin, à Antonio Telles de Sylva, Gouverneur de Bahia, avec des inſtructions portant : qu'ils remettroient leurs lettres de créance pour complimenter le Gouverneur au nom du Grand Conſeil ; lui renouveller les aſſurances de l'amitié la plus inviolable ; lui dire que pluſieurs des ſujets du Breſil Hollandois, après avoir contracté des dettes conſidérables, tant envers la Compagnie qu'envers d'autres habitants, ſe retiroient à Bahia ; & le prier pour le maintien de la juſtice publique, ou de faire mettre ces banqueroutiers en priſon, ou de donner avis

de leur arrivée au Gouvernement Hollandois, pour que les ſujets lezés pûſſent les pourſuivre conformément aux regles établies. Ce fut ſous ce prétexte ſpécieux que partirent les deux Députés : mais l'objet réel de leur ambaſſade fut d'examiner les forces des Portugais tant par mer que par terre ; de découvrir l'état du commerce des Negres ; de connoître s'ils avoient quelqu'autre commerce avec les habitants de Buenos-Ayres : de pénétrer dans les deſſeins des Portugais contre les Hollandois ; enfin de demander que le Gouverneur ne permît pas que les déſerteurs du Receif fuſſent tranſportés en Portugal, mais qu'il donnât ſes ordres pour les renvoyer à leur garniſon.

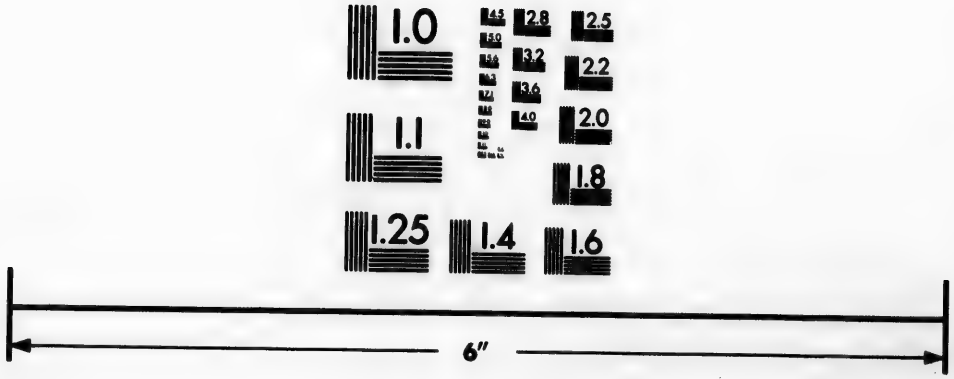
NIEUHOFF, Chap. V. An. 1644.

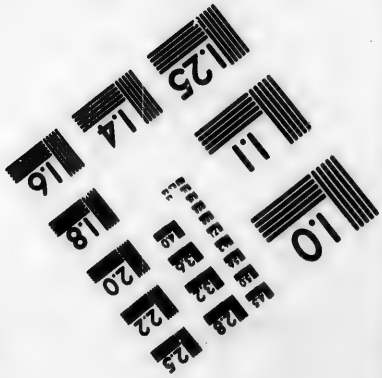
Le 8 de Février, ces Envoyés arriverent à Bahia, après avoir jetté l'ancre près la ville de San Salvador, où le Gouverneur envoya, pour les recevoir, le Major Domingo Delgados, & le Capitaine David Ventura. Ils les conduiſirent en grand cérémonial devant le Gouverneur qu'ils trouverent accompagné d'un grand nombre de ſes principaux




# IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)






Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

NIEUHOFF, Chap. V.

An. 1644.

Officiers. Les Envoyés, admis à l'audience, firent une longue harangue très-étudiée, où ils s'étendirent ſur les attentions particulieres de leurs Maîtres pour les Portugais, & ſur le deſir qu'ils avoient d'entretenir une paix inviolable. Ils ajouterent qu'ils avoient à communiquer des objets plus particuliers, & qui demandoient plus de ſecret. On leur donna une ſeconde audience ; & le Gouverneur, après avoir entendu leurs propoſitions, leur répondit en général, qu'il conſulteroit ſon Conſeil, & leur donneroit le lendemain le réſultat de ce qui ſeroit délibéré. En conſéquence il leur dit, le jour ſuivant, en termes très-gracieux : que l'affaire ayant été examinée dans le Conſeil, il leur remettroit une lettre pour leurs maîtres qui contiendroit toute la réponſe qu'il pouvoit leur donner. Les Envoyés répondirent que, puiſque les vagabonds étoient en ſûreté à Bahia, le Gouvernement Hollandois ſe borneroit à demander au Gouverneur qu'il lui plût d'en faire remettre les noms, pour qu'on pût ſeulement ſavoir le lieu où ils s'é-

toient retirés. Cette demande fut accordée, & ils reçurent leur audience de congé, après avoir été traités avec grande magnificence, & avec toutes les apparences de la plus ſincere amitié.

NIEUHOFF, Chap. V.

An. 1644.

Les Envoyés, de retour au Receif, remirent la lettre du Gouverneur Sylva au Grand Conſeil. Elle ne contenoit que des termes généreux d'égards & d'attention pour les Etats de Hollande, & en particulier pour les Hollandois du Breſil, qui s'étoient adreſſés à lui pour les différents objets d'inſtruction ſecrete dont nous avons parlé. Les Députés rendirent enſuite un compte circonſtancié de ce qui avoit fait le principal ſujet de leur miſſion, & dirent au Conſeil :

Rapport des Députés au Conſeil.

Que, ſuivant les informations les plus exactes qu'ils avoient pu avoir, les troupes Portugaiſes, en y comprenant les Negres, & les Braſiliens, ne montoient qu'à trois mille hommes, diſperſés en differentes garniſons, dont San Salvador étoit la Principale. Que leurs forces navales étoient très-peu conſidérables, n'étant compoſées que de cinquante

NIEUHOFF, Chap. V.

AN. 1644.

petits vaiſſeaux, & Yachts nullement armés en guerre. Que pendant le ſéjour des Envoyés à San Salvador, il étoit arrivé deux vaiſſeaux de guerre Portugais à Bahia, ſous prétexte de protéger leur commerce contre les aventuriers de Danemarck & de Caſtille. Que ces deux vaiſſeaux avoient apporté des ordres de Sa Majeſté Portugaiſe pour empêcher qu'il ne fût conſtruit aucun nouveau bâtiment, ſi petit qu'il pût être, & pour que ſes ſujets ne fiſſent ſortir que les vaiſſeaux en état de réſiſter aux inſultes de l'ennemi; ce que les Envoyés regardoient comme un avantage pour les Hollandois, en ce que ces ordres alloient néceſſairement augmenter le prix de la voiture du ſucre des Portugais.

Pour ce qui concernoit le commerce des Negres, ils l'avoient trouvé très-peu conſidérable. Cependant ils jugeoient que le prix n'étant que de trois cents écus chacun, ils ne devoient pas y être rares. Il ajouterent à leur rapport, que le 8 de Février, ils avoient vu, à Bahia, deux vaiſſeaux de vingt canons chacun, ſans avoir pu découvrir avec quel-

que certitude qu'elle étoit leur deſtination, ce qui leur avoit fait ſoupçonner, avec raiſon, quelque ſiniſtre deſſein ; mais qu'avant leur départ, ils avoient appris que ces bâtiments étoient deſtinés pour Angola, afin de défendre Maſagoa & ſes habitants contre les Negres. Ils dirent que le temps en feroit connoître la vraie deſtination, & qu'ils ſoupçonnoient toujours que cette expédition avoit quelque autre objet, par les ſoins qu'on s'étoit donnés pour leur en faire un ſecret, & parce qu'on avoit eu la plus grande attention à empêcher que les Hollandois & les Allemands n'euſſent aucune communication avec ces vaiſſeaux pendant tout le temps que les Envoyés avoient demeuré à San Salvador.

NIEUHOFF, Chap. V. An. 1644.

A l'égard de Buenos-Ayres, ils dirent qu'il n'y avoit point de commerce entre cette place & aucune des Capitaineries Portugaiſes, & qu'il ne leur avoit pas été poſſible d'avoir la plus légere information ſur les perſonnes qui concertoient ou qui ſoutenoient des projets contre le Breſil Hollandois. C'eſt ainſi

NIEUHOFF, Chap. V.

que les Envoyés remplirent chacun des articles de leur instruction, & ils y joignirent une description de San Salvador, de ses habitants, de la personne du Gouverneur, des fortifications & de plusieurs autres particularités.

An. 1644.

Nouveau projet de révolte.

Le bruit d'une révolte, qui s'étoit élevé & détruit en 1640, se renouvella avec plus de fondement en 1645. On découvrit, & il fut prouvé presque avec certitude, que les mécontents se disposoient à prendre les armes, fondant leurs espérances sur le secours de Bahia, & sur la foiblesse actuelle des Hollandois, parce que la plus grande partie de leur flotte & de leurs ttoupes de terre avoient accompagné le Comte Maurice en Hollande. Le Grand Conseil, bien instruit de leur dessein prit toutes les mesures possibles pour le prévenir, & envoya de toutes parts des espions, avec ordre de sonder à fond les inclinations du peuple, & de tâcher de découvrir les chefs de la sédition. Ces précautions furent infructueuses, & l'on ne put faire aucune découverte importante; mais le Conseil Hollandois fut tou-

An. 1645.

jours convaincu qu'on tramoit fortement une révolte. On ſavoit que les Portugais étoïent animés, ainſi que nous l'avons déja remarqué, par le mécontentement naturel à un peuple conquis ; & comme la différence de religion augmentoit encore leur animoſité, on ne pouvoit ſe tromper en jettant ſur eux les ſoupçons. Le Conſeil du Breſil écrivit en conſéquence au Conſeil des Dix-neuf en Hollande pour lui expoſer, dans le plus grand détail, l'état actuel des affaires, lui faire part des informations qu'on avoit eues ſur le projet de révolte, & des meſures qu'on avoit priſes pour la prévenir. Cette lettre étoit terminée par l'aſſurance que donnoit le Grand Conſeil de ne rien négliger pour s'oppoſer à l'inſolence & aux deſſeins perfides des ennemis publics & particulieres.

NIEUHOFF, Chap. V. An. 1645.

Le Grand Conſeil eut de nouvelles allarmes ſur l'avis qui lui fut donné tant par cette lettre que par divers rapports de la marche d'un corps de Portugais contre la Capitainerie de Sergippe del Rey. Après un mûr examen ce bruit parut ſans fonde-

NIEUHOFF Chap. V.

An. 1645.

ment ; mais le 30 de Mai on reçut une nouvelle lettre signée *a Verdade under plus ultra*. On la traduisit du Portugais, & l'on trouva qu'elle contenoit : qu'il y avoit un projet formé d'attaquer le Brésil Hollandois ; que Fernandez Vieira étoit le mécontent le plus formidable ; qu'il falloit nécessairement s'assurer de sa personne ; mais qu'on ne devoit le faire qu'avec de grandes précautions, parce qu'il étoit continuellement sur ses gardes ; & que s'il découvroit qu'on en eût l'intention avant qu'on l'exécutât, il étoit vraisemblable que cela l'obligeroit à précipiter le malheur qui menaçoit le Brésil ; qu'il falloit donc apporter autant de diligence que de secret, & qu'il étoit absolument nécessaire de désarmer les habitants des Frégasies particulieres. Ceux qui avoient écrit cette lettre protestoient de la vérité de ce qu'elle contenoit, & de leur attachement au Gouvernement Hollandois : mais ils disoient qu'ils ne pouvoient actuellement se faire connoître par des raisons essentielles pour eux, & qu'ils se découvriroient quand le danger seroit moins grand. Ils ajoutoient, en fi-

niſſant, qu'ils croyoient à propos de faire arrêter Franciſco Berengel, le beau-pere de Vieira, Antonio Kavalkanti, & tous les chefs du Vergeas. Les écrivains faiſoient encore obſerver dans cetre lettre qu'ils parloient en termes auſſi clairs & auſſi formels qu'ils l'auroient pû faire de vive voix. NIEUHOFF, Chap. V. An. 1645.

Après la lecture de cette piece importante, le Grand Conſeil appella à ſon aſſemblée Paul de Linge, Préſident du Conſeil de Juſtice, Cornélius Lichthart, Vice-Amiral, & le Lieutenant Colonel Garſtman, afin de prendre, de concert avec eux, les meſures les plus promptes & les plus efficaces pour garantir le Breſil Hollandois des ennemis étrangers & domeſtiques. On examina les différentes lettres ainſi que les avis particuliers, & l'on décida unanimement que, ſuivant la ſituation actuelle des affaires, on ne devoit rien négliger pour remplir trois objets principaux. Réſolution du Conſeil.

Premierement, qu'il falloit pourvoir les Forts, & tous les endroits où il y avoit garniſon, de vivres pour deux mois, & donner des or-

dres très-précis aux Officiers com-
NIEUHOFF, Chap. V. mandants de se tenir très-exactement sur leurs gardes.

An. 1645. Secondement, il fut résolu de donner ordre à Jean Lestry, Commandant en chef des Brasiliens, de tenir ses gens prêts à se mettre en campagne au premier avertissement, & en même temps le Conseil résolut d'envoyer des espions dans tous les endroits où l'on pourroit espérer de faire quelque découverte.

Troisiemement, on convint de demander à Jean Fernandez Vieira de se rendre au Receif avec ses répondants Francisco Berengel & Bernardin Karvalho, sous prétexte de faire avec lui une nouvelle convention qu'il avoit paru desirer. On jugea que c'étoit le moyen le plus propre à se rendre maître de Vieira pour pénétrer ensuite dans tout le complot Portugais, & l'on gagna un Courtier nommé Koin qui servoit d'agent dans la convention avec Vieira, pour l'attirer dans le piége. Le Grand Conseil prit les mêmes précautions pour s'assurer de plusieurs autres sujets dangereux.

## CHAPITRE VI.

*On fait des efforts infructueux pour ſe ſaiſir de quelques-uns des principaux mécontents : On en décrete pluſieurs : On arrête deux des Chefs, qui font diverſes découvertes importantes, & paroiſſent avoir été réellement bien intentionnés pour les Hollandois : On leur rend la liberté, & l'on amene un aſſez grand nombre de priſonniers : On fait de toutes parts, de grands préparatifs pour une attaque ouverte : Amniſtie offerte aux rebelles : Soulevement au Cap Saint Auguſtin : Le Colonel Haus marche contre les Révoltés, ſes ſuccès : Affreuſe conſpiration des Portugais découverte : Vieira & les autres Chefs des Mécontents, font des remontrances inutiles au Conſeil : Examen & confeſſion d'Antonio Dolivera.*

CONFORMEMENT à la réſolution priſe par le Grand Conſeil, on employa tous les moyens poſſibles pour attirer Vieira au Re-

NIEUHOFF, Chap. VI.

An. 1645.

NIEUHOFF. Chap. VI.

An. 1645.

ceif ; mais ils furent toujours ſans ſuccès, ce qui détermina à envoyer le Lieutenant Denniger avec un parti de ſoldats pour l'enlever par force de ſa maiſon. Cette entrepriſe fut auſſi inutile, parce qu'il s'étoit caché depuis trois ſemaines, & Denniger ne fut pas plus heureux dans les recherches qu'il fit aux maiſons d'Antonio Kavalkanti & d'Antonio Biſerro.

On donna au Conſeil de nouveaux avis que les ennemis étoient en mouvement ; mais comme ils furent pour la plûpart ſans fondement, ils ne ſervirent qu'à inquiéter de plus en plus le Gouvernement.

Le Conſeil n'ayant pu réuſſir à ſe rendre maître de Vieira, décreta un grand nombre de perſonnes en différentes Provinces. On craignoit que les habitants de Parayba qui étoient chargés de dettes, ne fuſſent par cette raiſon, à la tête de la révolte, & l'on y envoya M. Paul de Linge, en qualité de Directeur, avec des pouvoirs à diſcrétion pour le Gouvernement de Rio-Grande, ainſi que de Parayba. On lui donna les ordres néceſſaires pour prendre cent hommes

hommes sur les vaisseaux avec des provisions à proportion, & pour s'en servir tant à la défense du Fort sainte Marguerite, qu'à contenir les habitants.

MIEUHOFF, Chap. VI. An. 1645.

On n'avoit qu'une médiocre quantité de provisions, & l'on jugea convenable de former un petit Camp près de Saint Laurent, & de s'assurer des choses nécessaires pour tenir en respect les mécontents. On donna ordre à plus de quatre cents hommes de se mettre en campagne pour former ce camp, & quand on eût examiné la Ville de Moribeka, on prit les mesures convenables pour en augmenter les fortifications. On apprit le même jour que Vieira avoit paru dans son moulin, & l'on y envoya des troupes la nuit suivante: mais elles revinrent encore sans avoir pu le trouver. Son homme d'affaires fut interrogé, & l'on jugea par ses réponses qu'il étoit impossible de tromper la vigilance de son maître. On en fut en quelque façon dédommagé par la prise de Sébastien Karvalho, & d'Antonio de Bulhons, deux des sujets décrétés. Ils furent arrêtés & conduits au Receif, où

le premier fut examiné la nuit même de son arrivée par M. Walbeck, Assesseur de justice ; & tel fut l'aveu qu'il fit dans son interrogatoire.

NIEUHOFF, Chap. VI.

An. 1645.

Détail de la conspiration.

Qu'il étoit l'un des trois qui avoient écrit au Conseil la lettre dont nous avons parlé dans le chapitre précédent ; qu'il avoit signé une association pour faire passer le Brésil Hollandois sous la domination du Roi de Portugal, mais qu'il y avoit été forcé par les menaces de Vieira qui paroissoit être l'ame du complot ; qu'aussi-tôt qu'il avoit eu signé, il en avoit donné avis à Fernand-Vale, & à un troisieme, & que conjointement ils avoient écrit cette lettre. Il ajouta à ses réponses quelques observations sur le plan de la révolte qu'on trouva parfaitement d'accord avec les informations que nous avons rapportées.

Le Conseil étant alors bien convaincu des desseins perfides de Vieira, ordonna de faire de nouveaux efforts pour se saisir de sa personne, ainsi que de son facteur Manuel de Sousa. Toutes les recherches furent encore inutiles ; mais Gaspar Pericie, Notaire public, qu'on préten-

doit avoir dressé l'association, fut arrêté par ordre du Conseil.

NIEUHOFF, Chap. VI.

Karvalho, malgré sa déclaration, fut retenu prisonnier jusqu'au 4 d'Août; mais quand le Conseil eut des preuves suffisantes qu'il étoit un des trois amis secrets du Gouvernement qui avoient écrit la lettre, il fut mis en liberté, après de très-vives sollicitations.

An. 1645.

Le danger approchoit de plus en plus, & exigeoit qu'on fît tous les préparatifs possibles pour se mettre en défense. On donna ordre aux habitants du Receif, & à ceux qui demeuroient sur le bord de la riviere, d'entourer leur habitation de palissades, sous peine d'une amende de deux cents écus: les fortifications de la ville de Maurice furent réparées & augmentées. L'Amiral Lichthart fit avancer deux vaisseaux de garde à des endroits convenables pour prévenir les surprises qu'on auroit pû faire dans le temps de la basse mer; & pour suppléer au défaut de provisions dont les garnisons manquoient, on donna des ordres à plusieurs Commandants militaires pour qu'ils pressent sur les

Mesures qu'on prend pour le prévenir.

habitants la quantité néceſſaire de farines dont la Compagnie ſe rendit reſponſable. En même temps Paul de Linge partit pour ſon expédition de Parayba à la tête de quinze cents hommes; Bernard Karvalho, qui s'étoit tenu caché, fit demander, & obtint la permiſſion de ſe rendre au Receif pour ſe juſtifier. Jean Peſſoa, qui étoit également ſuſpect, demanda auſſi par une lettre qu'on lui permît de comparoître devant le Conſeil, ce qui lui fut accordé de même qu'au Pere Laurent Alkunha, & à quelques autres qui firent la même demande.

NIEUHOFF, Chap. VI.

An. 1645.

Les Portugais ſe mettent en campagne.

Le 16 de Juin, on apprit que André Vidal, avec mille Portugais & un corps de Negres, avoit pris poſte au-deſſus de Saint Antoine, près le moulin à ſucre nommé Topekura, & le même jour on amena priſonniers au Receif deux proſcrits, Jean Karnero de Maris, & Franciſco Dias del Gado.

Dans la confuſion où l'on ſe trouva par toutes ces circonſtances, le Grand Conſeil, après une mûre délibération, jugea néceſſaire de tranſporter le camp de Saint Laurent à Moribeka, afin de mettre en

sûreté la riviere Sangea, de demeurer maîtres de tout le pays jusqu'au Cap de Saint Augustin, & de se conserver le passage libre pour les provisions. On pensa qu'il étoit d'autant plus important de prendre cette mesure, qu'on avoit éprouvé dans les guerres précédentes combien il étoit facile de couper la communication de vivres des parties méridionales au Receif, quand ce poste n'étoit pas mis en sûreté.

NIEUHOFF, Chap. VI. An. 1645.

En conséquence de cette résolution, les troupes eurent ordre de marcher à Moribeka, & l'on chargea les Echevins de la ville Maurice d'acheter toutes les provisions nécessaires pour l'usage de ces troupes. On publia aussi une proclamation pour que tous les habitants de Serenhaim, Pojuka, S. Antonio, & Moribeka eussent à se rendre complétement armés, hommes & chevaux à S. Antonio pour y servir sous les ordres du Lieutenant Colonel Gaspar Vander Ley, & du Colonel Jean Heck pour la défense du plat pays. Ceux qui n'étoient pas en état de s'entretenir furent mis au nombre des autres soldats; & le Colonel,

NIEUHOFF, Chap. VI, An. 1645.

conjointement avec le Lieutenant-Colonel, offrirent de fournir à la garniſon quinze cents meſures de farine, ſous la condition qu'ils en ſeroient payés argent comptant.

Le Grand Conſeil, qui avoit de fortes raiſons pour ſoupçonner les Braſiliens qui étoient ſous ſa juriſdiction, d'être gagnés par Kamaron, réſolut de traiter avec leur Chef Liſtry, & par ſon entremiſe de faire en ſorte de leur perſuader d'envoyer leurs femmes & leurs enfants dans l'Iſle de Tamarika, ſous prétexte de les mettre à couvert du danger des hoſtilités; mais, en effet, pour les y garder comme otage de la fidélité de leurs peres & de leurs maris.

Un nommé Antonio d'Olivera ayant donné avis au Grand Conſeil, qu'un nombre conſidérable de Portugais, commandés par le frere de Kavalkanti, quatre cents Braſiliens aux ordres de Kamaron, trois cents Indiens, de ceux qu'on appelle Rondelas de Sertoa, & cinquante Negres conduits par Henri Dias, devoient marcher de Bahia, au ſecours des Rebelles, M. Slotenisky fut envoyé avec un petit détachement pour

reconnoître; mais après avoir battu la campagne pendant huit jours, il revint au Receif, sans avoir fait aucune découverte importante: cependant son rapport, joint aux premieres informations, prouva clairement, que toute la révolte étoit la suite des intrigues de Vieira. NIEUHOFF, Chap. VI. An. 1645.

Le 17 de Juin, le Grand Conseil, avec l'approbation du Conseil de Justice, fit publier une proclamation pour offrir un pardon général à tous ceux qui s'étoient engagés dans la révolte, à l'exception des Chefs, sous la condition, qu'ils se rendroient en personne au Receif, dans les cinq jours après la publication, & y renouvelleroient leur serment de fidélité au Gouvernement Hollandois, après quoi, ils jouiroient pleinement & tranquillement de tous leurs biens & privileges. Au contraire, on déclaroit que ceux qui rejetteroient la grace accordée par cette proclamation, seroient exposés au fer & au feu, dans toute la rigueur de l'exécution militaire. On en fit plusieurs copies, traduites en langue Portugaise, & elles furent distribuées le lendemain matin en divers endroits. Amnistie accordée par le Conseil.

NIEUHOFF, Chap. VI.

An. 1645.

Commencement des hostilités.

Pendant qu'on faisoit les préparatifs pour la plus vigoureuse défense, le Grand Conseil reçut avis que les ennemis, au nombre de plus de quatre mille hommes, étoient en mouvement, & avoient commencé les hostilités dans le district de Pojuka. Ils s'y étoient emparés de deux barques remplies de passagers qu'ils avoient faits prisonniers & passé ensuite au fil de l'épée, excepté un Matelot, qui avoit eu le bonheur d'échapper à leur barbarie. De leur côté, les Habitants après avoir élu pour leur Chef, Tabatinga Amador d'Arravio, avoient pris les armes, & avoient coupé aux Hollandois, la communication par terre, avec le Cap Saint Augustin.

Le 20 de Juin, il arriva au Receif, un Brasilien qui déclara que le Capitaine Jean Bloar de Porto Calvo, l'avoit chargé de lettres pour le Grand Conseil : mais que près de Kamboa, il avoit été attaqué par quelques gens de Pojuka, qui lui avoient pris le paquet, & avoient tué un homme qui l'accompagnoit. Il ajouta que Kamaron étoit posté dans le district de Porto Calvo; mais que

le Capitaine Bloar étoit le maître du Fort.

NIEUHOFF, Chap. VI.

An. 1645.

Cette nouvelle obligea le Conseil à chercher de nouveaux moyens de défense, & le résultat des délibérations, fut de faire venir d'Allegoas au Receif, les deux seules Compagnies qui y étoient. On envoya aussi-tôt un vaisseau qui étoit prêt à mettre en croisiere à Porto Francisco, pour prendre ces troupes à bord, ou au moins, ce qu'il en pourroit contenir, avec ordre au surplus, de marcher par terre à Rio Francisco, pour s'y joindre au Capitaine Koin. On ordonna aussi, que la Garnison de Serenhaim, trop foible pour la défense de la place, joindroit les troupes de Saint Antonio, & en même-temps, on envoya quarante hommes de recrues, pour renforcer la garnison de l'isle de Tamarika.

M. Bas & M. Van de Voerde, Conseillers de la Cour de Justice, commencerent, par ordre du Conseil, l'information contre le Notaire Gaspar Pereira, pour avoir dressé l'acte d'association contre Jean Kariero de Maris, Francisco Dias Del Gado, Propriétaires de moulins à

sucre, à Pojuka, & contre Sebastien Karvalho. Ils furent interrogés sur ce qu'ils savoient de la conspiration; & dans cet interrogatoire, qui fut le second de Karvalho, il répéta tout ce que nous avons déjà rapporté du premier.

NIEUHOFF, Chap. VI.

An. 1645.

Les Révoltés prennent les armes.

Le même jour, le Grand Conseil reçut une lettre de Saint Antonio, écrite par Messieurs Ley & Hoek, pour l'informer que toute la Frégasie avoit pris les armes: que les Révoltés avoient fait prisonniers seize ou dix-huit habitants Hollandois, & qu'il étoit absolument nécessaire d'envoyer des secours du Receif, pour prévenir les suites fâcheuses de cette révolte. Le Conseil s'assembla, & quoiqu'il n'y eut que peu de troupes au Receif, on jugea que la flotte qui étoit à la hauteur de Red-land, suffisoit, pour mettre en sûreté Parayba & Rio Grande, & l'on donna ordre au Colonel Haus, de se rendre avec cent hommes à Moribeka, d'y prendre les troupes commandées par le Capitaine Wiltschutt, de passer ensuite à Saint Antonio, & de se rendre directement à Pojuka, pour empêcher les Rebelles de couper la

communication entre le Receif & les Garniſons des Places méridionales. NIEUHOFF, Chap. VI.

Cette expédition eut tant de ſuccès, que les Rebelles furent totalement mis en fuite. Le Colonel Haus ſe rendit maître de la Ville & du Couvent, où il trouva quarante priſonniers chargés de fers, qu'il mit en liberté: mais ayant appris que Kamaron marchoit contre lui avec le principal corps des Révoltés, il fut obligé de demander au Receif des ſecours, qué le Grand Conſeil ne put lui envoyer quelques néceſſaires qu'ils fuſſent, parce que cette Place n'étoit déjà que trop affoiblie. An. 1645.

Le 21 de Juin, le Grand Conſeil fit publier un jeûne général, pour le 28 du même mois, afin de rendre graces à Dieu, de l'heureuſe découverte de la trahiſon des Portugais, qui avoient réſolu de détruire les Hollandois, dans le temps où ils ſeroient le moins ſur leurs gardes: voici le plan qu'ils avoient formé.

Les Mécontents devoient faire des réjouiſſances ſolemnelles, les fêtes de la Pentecôte, accompagnées de tournois, auxquels auroient été invités les principaux Chefs du Breſil Plan de la conſpiration.

NIEUHOFF Chap. VI.

An. 1645.

Hollandois, tant de l'état civil, que de l'état militaire : quand ils auroient été remplis de vin, & jettés dans la plus aveugle sécurité, par les plus grandes apparences d'hospitalité, l'intention des Portugais étoit de les égorger, comme on avoit fait aux Vêpres Siciliennes & au massacre de la Saint Barthelemi. N'ayant pu exécuter ce projet exécrable dans le temps indiqué, ils l'avoient remis au jour de Saint Jean, qu'ils avoient regardé comme le temps le plus favorable, parce que suivant un concours de circonstances qui leur étoient bien connues, il étoit plus aisé d'attaquer alors le Receif, que dans toute autre saison. Cet affreux projet ayant été découvert avant la Saint Jean, fut totalement détruit, & les deux partis n'ayant plus rien à ménager, n'eurent plus recours qu'aux armes.

Les Portugais n'ont pas entrepris de se justifier par le prétexte de la fidélité qu'ils devoient à leur Roi, mais par celui de la liberté de conscience : cependant il est très-difficile de croire que le soulevement n'ait pas été connu & encouragé par la

Cour de Portugal, ainſi que par le Gouverneur de Bahia. Il paroît contre la raiſon & contre la vraiſemblance, que Kamaron & les autres Chefs euſſent oſé attaquer les Hollandois, s'ils n'avoient été encouragés par quelque Puiſſance ſupérieure. Mucheron aſſura qu'il avoit lu ces mots, dans une commiſſion Portugaiſe. « Cette révolte & cette guerre » ſont entrepriſes pour l'honneur de » Dieu, pour la propagation de la » Foi Catholique Romaine, pour le » ſervice du Roi, & pour la liberté » commune ». Il ajouta, qu'il avoit entendu dire à pluſieurs Portugais, que ſi leur projet ſecret manquoit, ils attaqueroient ouvertement, & chaſſeroient les Hollandois par le fer & par le feu. On a objecté qu'il ne paroît pas probable que le Roi de Portugal eût voulu s'attirer une guerre avec les Hollandois, dans un temps où ſes affaires paroiſſoient dans une ſituation très-équivoque; mais les événements qui ſuivirent, prouvent que cette raiſon eſt ſans fondement.

NIEUHOFF, Chap. VI.

An. 1645.

Le 22 de Juin, il fut remis au Grand Conſeil, une lettre ſignée de

Requête des Chefs de la révolte.

NIEUHOFF. Chap. VI.

An. 1645.

Fernandez Vieira, Antonio Kavalkanti, Jean Paſcoa, Manuel Kavalkanti, Antoine Biſerro & Coſme de Eraſto Paſos. Ils s'y plaignoient fortement des injuſtices qu'ils prétendoient leur être faites ſur les fauſſes accuſations de certains Juifs, comme s'ils eſſent été ennemis du Gouvernement. Ils diſoient qu'ayant été informés que leurs biens & effets avoient été confiſqués & remis entre les mains de quelques Hollandois, ils ſupplioient très-humblement que les cinq jours accordés pour le pardon, fuſſent prolongés, parce que le temps étoit trop court pour prendre ſa réſolution ſur une affaire auſſi importante, & ils demandoient que ce pardon fût rendu général, en ôtant toutes les exceptions. Ils ajouterent dans cette requête, que ſi on refuſoit de leur accorder une demande auſſi équitable, ils ſe croiroient parfaitement innocents devant Dieu & devant tous les Princes Catholiques, de toutes les ſuites fâcheuſes & de tous les malheurs que ce refus pourroit occaſionner.

Le Grand Conſeil s'aſſembla pour délibérer ſur cette lettre, conçue

en termes si peu modestes : il y eut de très-vifs débats : quelques-uns furent d'avis d'accorder le pardon général qui leur étoit demandé ; mais d'autres, avec plus de justice & de résolution, observerent, que quoique les affaires ne fussent pas dans une situation bien favorable, une lettre aussi arrogante, & où l'on soutenoit le faux avec autant de hardiesse, devoit être traitée avec le plus grand mépris, comme indigne d'être prise en considération. Pendant ces débats, on reçut des avis du Colonel Haus, toujours à Saint Antonio, d'où il marquoit que ses dispositions étoient faites pour attaquer les Rebelles le lendemain, & qu'il avoit la plus grande espérance du succès. En effet, la réussite qu'il avoit eue jusqu'alors, devoit leur donner l'attente la plus favorable ; aussi l'arrivée de l'exprès termina tous les débats, & l'on résolut de remettre à prendre la lettre en considération, quand on auroit des nouvelles de ce qu'auroit fait le Colonel.

NIEUHOFF, Chap. VI.

An. 1645.

Le 28 de Juin, Mucheron arriva au Receif, avec les deux Compagnies d'Allegoas, qui furent aussi-tôt

NIEUHOFF, Chap. VI.

An. 1645.

partagées dans le fort Quinquerogular & dans le fort Erneſt. Ce renfort fut accompagné des lettres de Paul Linge, qui cauſerent beaucoup de ſatisfaction. Elles portoient que les Habitants de Parayba, d'où elles étoient dattées, donnoient les plus grandes aſſurances de leur fidélité, & offroient de prêter un nouveau ſerment. Il ajoutoit qu'il avoit tout lieu de les croire ſinceres, puiſque telle recherche qu'il eût pû faire, il n'avoit découvert aucune apparence de révolte ni de mécontentement.

Le 29 de Juin, le Conſeil fit expédier une commiſſion ſpéciale à Balthaſar Vander Voerden, pour examiner Antonio d'Oliveira, ſur le complot formé par les Portugais, contre le Gouvernement. Il déclara que vers le commencement du même mois, étant dans la maiſon de Sebaſtien Karvalho, accompagné de Franciſco d'Oliveira, Bernardin Karvalho & Sebaſtien Karvalho, un certain Portugais bien connu de tous, leur avoit remis une lettre adreſſée à toutes les perſonnes préſentes, qui contenoit un autre pa-

pier non cacheté ; qu'il avoit commencé à le lire, & avoit trouvé qu'il y étoit écrit, « que les Souſſignés ſe » reconnoiſſoient pour fideles ſujets » de Sa Majeſté Portugaiſe. » Qu'il y avoit remarqué les ſignatures de Vieira, de Berengar & de pluſieurs autres, dont il n'avoit pu lire les noms : qu'il avoit rendu le papier ſans le ſigner, & avoit dit en même-temps à ſon fils Franciſco d'Oliveira, qu'il vaudroit mieux pour lui d'avoir la main coupée, que de ſigner un tel papier. Il dépoſa auſſi, qu'aucun de ceux qui étoient préſents, ne l'avoit ſigné : qu'il ne connoiſſoit pas l'écriture ; mais que jugeant qu'il devoit déclarer un complot auſſi odieux, il en avoit fait part, deux jours après, à Mathieu Rey, en le chargeant d'en faire ſa déclaration au Grand Conſeil.

NIEUHOFF, Chap. VI.

An. 1645.

## CHAPITRE VII.

*Diègo Lopès Leyte, eſt examiné devant le Grand Conſeil : Un parti de Hollandois eſt mis en déroute : Le peuple d'Iguaraſu ſe révolte : Conduite que tient le Conſeil à cette occaſion : Meſures priſes par le Colonel Haus : Vieira ne néglige rien pour augmenter ſon parti : On offre le pardon à ceux des Rebelles qui voudront ſe ſoumettre : Fernandez Vieira, Antonio Kavalkanti, & Amador d'Arouje ſont proſcrits : On envoye de nouveaux Députés à l'Iſle de Bahia, le Gouverneur les reçoit avec les plus grands égards : Preuves complettes de la trahiſon des Portugais : Evénements militaires : On reçoit avec le plus grand mépris, quelques remontrances des Chefs de la révolte, & l'on refuſe quelques faveurs demandées pour leurs familles : Les Rebelles mettent le ſiege devant le Cap Saint Antoine : Ils ſe retirent aux approches du Colonel Haus.*

NIEUHOFF, Chap. VII.

An. 1645.

Interrogatoire de Leyte.

MESSIEURS Bullaeſtrete & Dortmont, interrogerent le 30 de Juin, Diego Lopes Leyte, & il leur déclara, que dès le commencement du projet de révolte, les Rebelles avoient, par lettres, ſollicité du ſecours de De Silva, Gouverneur de Bahia, en lui diſant que s'il refuſoit de les ſoutenir, ils ſe rendroient aux Turcs, parce qu'ils préféroient leur domination à celle des Hollandois: que lui, Leyte, avoit ſouvent entendu faire d'horribles imprécations contre Vieira, qui fomentoit ces troubles, & que pluſieurs le regardoient comme un ſcélerat, dont l'unique motif, en excitant la révolte, étoit d'éviter le payement des dettes prodigieuſes qu'il avoit contractées envers la Compagnie.

Le même jour, un petit parti de Braſiliens qu'on avoit envoyé pour eſcorter des farines de Saint Laurent, fut entierement mis en déroute, & il n'en échappa que très-peu. Le Conſeil reçut en même-temps, par un exprès, la fâcheuſe nouvelle de la défection des Habitants d'Iguaraſu,

qui avoient pris les armes contre les Hollandois.

NIEUHOFF, Chap. VII.

On jugea néceſſaire de reſſerrer les fortifications de la ville Maurice, dans un eſpace plus étroit, & d'augmenter les défenſes de cette place, par un nouveau foſſé, avec un parapet, & l'on y fit auſſi-tôt travailler les Negres, ſous l'inſpection de l'Amiral Lichthart.

An. 1645.

On fit ſavoir au Conſeil, que les Chefs de la rébellion d'Iguaraſu, étoient Jean-Laurent Frances & Jean Dias Leyte. On apprit auſſi par les Magiſtrats de ce canton, que Vieira avoit fait afficher des papiers très-ſéditieux aux portes des moulins à ſucre: mais que ces Magiſtrats les avoient fait arracher, étant réſolus d'employer tous leurs efforts, pour arrêter les progrès de la rébellion, quoiqu'ils euſſent tout ſujet de croire que le plus grand nombre des Habitants, étoit diſpoſé à y prendre part. Le Conſeil reçut en même-temps d'autres lettres du Capitaine Sleuſter dans l'iſle de Tamarika, qui mandoit que quelques Braſiliens des villages de Saint Michel & de Naſſau, au nombre de quatre-ving

hommes, & de cent dix femmes & enfants, étoient arrivés dans cette Isle, & que les Brasiliens d'Otta, avoient dessein d'en faire de même. Ces lettres furent accompagnées des dépêches des Magistrats Portugais & des principaux habitants de Goyana, qui assuroient le Gouvernement d'une fidélité inviolable. NIEUHOFF, Chap. VII. An. 1645.

Ferdinand Vale, dont nous avons déjà parlé, comme étant un des trois qui avoient écrit au Conseil, pour lui révéler le complot Portugais, fut examiné par Messieurs Vander Voerde & Bas: ses réponses furent semblables à celles qu'avoit faites Sébastien Karvalho, sans aucune variation ni addition importante. Ferdinand Vale est interrogé.

Le Conseil reçut de nouvelles alarmes, par le bruit qui se répandit, que les Portugais de Bahia alloient envoyer une escadre au secours des Rebelles. Aussi-tôt on donna ordre de faire venir quatre vaisseaux de Red-land au Receif, & l'on envoya des dépêches au Colonel Haus, qui avoit pris & fait pendre un des Chefs de la révolte, afin que ce Colonel revint promptement au Receif,

avec toutes les troupes qu'il pourroit tirer de Pojuka.

NIEUHOFF, Chap. VII.

Pendant que Haus s'occupoit à pacifier Pojuka; Vieira & Antonio Kavalkanti, qui s'étoient alors déclarés onvertement Chefs de la guerre, employoient non-seulement la persuasion, mais même la force, pour augmenter leur parti, & ils poussèrent la cruauté, au point de passer au fil de l'épée quelques-uns de ceux qui refusèrent de se joindre à eux. Amador d'Arouje tint la même conduite dans le Pojuka, ensorte que s'étant rendu maîtres des provisions, ils formerent un corps considérable dans le Vergea, pattie par des promesses de grandes récompenses, & partie en imprimant la terreur. Pour mettre le plus d'obstacles qu'il seroit possible à leurs perfides projets, le Grand Conseil donna ordre au Capitaine Blaar, de partir du Receif avec le plus grand secret, à la tête de trois cents hommes, & de se mettre en embuscade près de quelques défilés où l'on pût couper les ennemis; ne doutant pas qu'il ne fît quelques prisonniers par lesquels on pourroit apprendre au

An. 1645.

Vieira augmente son parti.

juſte, quelles étoient les forces de Vieira ; où il tenoit ſon principal corps d'armée, & s'il attendoit du ſecours de Bahia. On ordonna auſſi au Colonel Haus, de marcher en toute diligence vers le Vergea, où le Capitaine Blaar le joindroit à lui, & de faire tous ſes efforts pour attirer les Révoltés au combat, dans l'eſpérance qu'un coup frappé à propos, & favorable au Gouvernement, éteindroit probablement la flâme de la rébellion.

NIEUHOFF. Chap. VII. An. 1645.

Il fut agité dans le Conſeil, ſi la conjoncture des affaires n'exigeoit pas qu'on accordât un pardon général, ſans exception, à tous les Rebelles qui ſe ſoumettroient à le demander, & cette queſtion fut décidée à l'affirmative, parce qu'on jugea ce moyen le plus propre à appaiſer les Mécontents.

Le 2 de Juillet, on reçut des lettres du Capitaine Blaar, par leſquelles il marquoit qu'il étoit préparé à attaquer les Rebelles, & diſpoſé à leur livrer bataille en quelque endroit qu'il les rencontrât. Le Colonel Haus écrivit le 4 du même mois, qu'il avoit auſſi tout diſpoſé

de la maniere la plus avantageuſe dans le Pojuka, & qu'il étoit en marche pour Moribeka, où il demeureroit juſqu'à ce qu'il reçût de nouveaux ordres.

NIEUHOFF, Chap. VII.

An. 1645.

On renvoye les femmes & les enfants aux Rebelles.

Les Habitants de Goyana s'étant fortifiés dans la maiſon de leur premier Magiſtrat Liſtry, demanderent au Grand Conſeil quarante fuſils pour armer ceux qui en avoient beſoin, & leur requête fut admiſe. On donna ordre à Servaes Karpentier, de déſarmer tous les Portugais, ſoit de force, ſoit de bonne volonté. Il répondit qu'il feroit ſes efforts pour les déſarmer ſans violence; mais qu'il n'avoit pas des forces ſuffiſantes pour le faire autrement. Il dit dans la même lettre, que juſqu'alors, tout étoit demeuré tranquille dans la Goyanne, à l'exception de quelques actes de violence que les Braſiliens avoient commis contre les habitants Portugais. Il fit auſſi ſavoir au Conſeil, que la plus grande partie des Rebelles de cette nation, avoient laiſſé leurs femmes & leurs enfants, & que pluſieurs perſonnes, bien intentionnées pour le Gouvernement, penſoient qu'on devoit obliger

obliger leurs familles à les ſuivre, pour que ces Rebelles fuſſent chargés d'un grand nombre de bouches inutiles, qui conſommeroient leurs proviſions, & retarderoient néceſſairement leur marche, ce qui éloigneroit en même-temps des gens, qui, dans les circonſtances actuelles, devoient être regardés comme des eſpions. Lorſque cette affaire eut été mûrement examinée, le Conſeil fit publier une Ordonnance, pour que les femmes & les enfants de tous ceux qui étoient engagés dans la rebellion, ſortiſſent de leurs demeures reſpectives, & ſe rendiſſent dans ſix jours auprès de leurs peres ou de leurs maris, à moins que ceux-ci ne reconnuſſent leur faute dans le même-temps, & n'euſſent recours à la clémence du Conſeil.

NIEUHOFF, Chap. VII.

An. 1645.

Vers le même temps, près de mille Braſiliens, dont il y avoit trois cents ſoixante & neuf hommes, le reſte étant des femmes & des enfants, ſe retirerent dans l'iſle de Tamarika, pour ſe mettre à couvert des Rebelles; & M. Dortmont, Conſeiller des Finances, y fut envoyé d'Iguaraſu, en qualité de Directeur abſolu.

NIEUHOFF, Chap. VII.

An. 1645.

On confisque les biens des Chefs des Rebelles.

Le 5 de Juillet, il fut publié une proclamation pour confisquer les biens & effets de Fernandez Vieira, d'Antonio Kavalkanti, & d'Amador d'Arouje, qui y furent qualifiés de traîtres à l'État. Par la même proclamation, ces trois Sujets furent proscrits, & l'on promit une récompense de mille écus carolins, à quiconque pourroit prendre vivant, ou tuer chacun desdits Rebelles, avec pardon & rémission de tous crimes précédents; & l'on ajouta que si c'étoit un Esclave, qui fît l'acte généreux de détruire quelqu'un de ces traîtres & perturbateurs du repos public, il auroit la liberté pour récompense.

Pendant que le Grand Conseil travailloit ainsi à réprimer la rebellion, il fut encore allarmé par de nouveaux bruits, qu'on alloit faire partir une escadre de Bahia, pour soutenir les Révoltés. Aussi-tôt on convint d'envoyer une nouvelle députation à Antonio Telles de Silva, pour lui porter les plaintes du Conseil, sur une infraction aussi manifeste de la treve conclue entre le Roi de Portugal & les Etats Généraux.

On nomma pour cette ambassade, Balthasar Vander Voerde, Conseiller de la Cour de Justice, & Disk Van Hoogstrate, alors Commandant en chef au Fort Saint Augustin. On leur donna pour Secretaire, François Kirymen Springapple, & pour Gentilshommes, Gerrard Dirk-laet, Alexandre Sylva & Jacques Swearts.

NIEUHOFF, Chap. VI.

An. 1643.

On envoye une députation au Gouverneur de Bahia.

Les instructions données par le Grand Conseil, aux Députés, portoient; qu'ils s'attacheroient à découvrir les causes de la rebellion, & à pénétrer dans les desseins du Gouverneur; qu'ils lui porteroient leurs plaintes, des secours que les Rebelles avoient reçus par terre, du côté de Rio San Francisco; qu'ils lui demanderoient qu'il rappellât Kamaron & Henri Dias, avec leurs troupes, du Brésil Hollandois, & qu'il les fit punir comme ils le méritoient. On chargea aussi les Députés, dans le cas où le Gouverneur ne donneroit pas quelques preuves d'une sincere amitié, de lui déclarer, que les actes d'hostilité qui avoient déjà été commis, seroient regardés comme une infraction de la paix; & que les Hollandois se jugeroient

innocents de toutes les ſuites fâcheuſes qui pourroient arriver, quand ils auroient pris les armes pour leur propre défenſe, après s'être donnés tant de ſoins pour terminer cette affaire par de juſtes repréſentations.

NIEUHOFF Chap. VII. An. 1645.

Lorſque les Députés arriverent à Bahia, ils furent reçus de la part du Gouverneur, par le Lieutenant-Colonel, André Vidal, & par le Capitaine Pedra Kavalkanti, qui les conduiſirent au Palais. Ils remirent leurs lettres de créance à Silva, & lui dirent qu'il y trouveroit les différents articles ſur leſquels ils avoient le pouvoir de négocier. Le Gouverneur après les avoir lues, leur dit, qu'il étoit prêt à entendre leurs propoſitions, & ils lui expoſerent ainſi le ſujet de leur députation.

Que pluſieurs Portugais, Sujets des Etats Généraux, ayant pris les armes contre le Gouvernement, en avoient ſollicité d'autres, de ſe joindre à eux, leur faiſant entendre qu'ils ſeroient puiſſamment ſecourus du dehors: que Kamaron & Henri Dias, à la tête de leurs Negres & Braſiliens s'étoient mis hoſtilement en marche

pour Fernambouc, & que plusieurs des principaux mécontens, tels que Vieira, Kavalkanti, Arouje & autres, avoient aussi-tôt quitté leurs habitations pour se joindre à ces troupes étrangeres, afin de travailler conjointement à renverser le Gouvernement Hollandois. Les Députés ajouterent, que leurs maîtres étoient assez puissants pour repousser de semblables trahisons, mais qu'ils ne savoient quel jugement ils devoient porter de cette incursion de troupes étrangeres sur leurs territoires, en temps de paix: que le Grand Conseil & le reste des Habitants, étoient cependant si bien convaincus de la sagesse & de la probité du Gouverneur Silva, qu'ils croiroient faire injure à son caractere, s'ils pensoient qu'il eût encouragé quelques-uns de ceux qui étoient sous sa juriſdiction, à donner le moindre secours à des rebelles, & qu'ils étoient convaincus au contraire, qu'il employeroit tout son pouvoir, comme il convenoit à un bon voisin, pour réprimer des pratiques aussi pernicieuses.

NIEUHOFF, Chap. VII. An. 1645.

Le Gouverneur répondit à ces représentations, qu'il n'avoit pas

Réponse du Gouverneur.

NIEUHOFF, Chap. VII. An. 1645.

connoiſſance qu'on eût envoyé aucun ſecours aux Rebelles ; que les Braſiliens & les Negres, qui avoient paru en armes contre le Gouvernement Hollandois, n'étoient que des vagabonds, condamnés au banniſſement pour les crimes qu'ils avoient commis à Bahia : qu'ils avoient ſans doute, imaginé ce moyen d'échapper aux pourſuites de la Juſtice, & qu'il en venoit ſouvent de ſemblables, de Fernambouc à Bahia, ſans que cela lui eût jamais donné lieu de ſoupçonner la ſincérité ou l'amitié du Gouvernement Hollandois. Il ajouta, qu'il voyoit avec la plus grande ſatisfaction, que le Grand Conſeil jugeoit favorablement de ſon intégrité; qu'il continueroit de mériter ſon eſtime, quoique la priſe illégale d'un vaiſſeau Portugais, donnât lieu à de juſtes plaintes, & quoiqu'il eût grande raiſon de croire que cette députation, de même que la premiere, avoit pour unique objet, de ſonder ſes intentions & de connoître ſes forces ; mais qu'au ſurplus, il mettroit les lettres des Régents Hollandois devant ſon Conſeil, & qu'il feroit une prompte réponſe aux

Députés : c'eſt ainſi que ſe termina la premiere audience.

NIEUHOFF, Chap. VII.

An. 1645.

A la ſeconde, le Gouverneur dit aux Députés, qu'il avoit lu la lettre qui lui étoit adreſſée par le Grand Conſeil, & qu'il l'avoit trouvée parfaitement d'accord avec ce qu'ils lui avoient expoſé dans leur premiere audience ; que la même réponſe pouvoit donc ſuffire pour le préſent, mais que voulant donner une plus grande ſatisfaction à leurs Maîtres, il leur en remettroit une par écrit, & qu'il envoyeroit dans peu au Récéif, des Députés qui expliqueroient plus amplement ſes intentions. Conformément à ſa promeſſe, les Hollandois reçurent la lettre qu'il écrivoit au Grand Conſeil, & ayant pris leur audience de congé, ils partirent le 20 de Juillet pour le Recéif, où ils arriverent le 28. Ils y rendirent compte de leur députation à leurs Maîtres, & leur remirent la lettre du Gouverneur. Elle contenoit de ſolemnelles aſſurances d'amitié de ſa part ; mais il y parloit de pluſieurs ſujets de plainte qu'il avoit contre les Hollandois, tels que leur conduite injuſte dans la

NIEUHOFF, Chap. VII.

An. 1645.

conquête d'Angola, & en diverſes autres occaſions : il ſembloit faire entendre que les Régents avoient trop aiſément ajouté foi au rapport des Juifs, toujours ennemis mortels des Chrétiens; que par une ſuite de leurs malicieuſes inſinuations, on avoit commis des actes d'hoſtilité contre les habitants Portugais, qui, par les principes de la défenſe naturelle, avoient été obligés de quitter leurs demeures, & de recourir aux armes, pour leur propre sûreté : qu'à l'égard de la propoſition que lui faiſoient leurs Seigneuries, d'obliger Kamaron & Henri Dias, de mettre bas les armes, ainſi que ceux qui les ſuivoient & de revenir à Bahia, il n'avoit pas le pouvoir de les y forcer; mais que pour faire connoître ſon amitié aux Hollandois, il employeroit toute la force de la médiation : enfin, qu'il envoyeroit dans peu, des Députés a leurs Seigneuries, pour leur donner de nouvelles preuves de ſes intentions pacifiques, & du deſir ardent qu'il avoit, de mériter de plus en plus la bonne opinion qu'ils avoient de lui, & d'entretenir la correſpondance.

Après avoir remis cette lettre au Conſeil, M. Hoogſtrate déclara de bouche aux Membres, dans une aſſemblée ſecrete, que peu de temps après ſon arrivée à Bahia, trois Portugais, nommés André Vidal, le Capitaine Kunha & Jean de Souſa, avoient eſſayé de le gagner par des promeſſes de grandes récompenſes; qu'ils avoient fait tous leurs efforts pour l'engager à rendre au Roi de Portugal le Fort Saint Auguſtin, où il commandoit, en l'aſſurant que s'il vouloit le remettre, il en ſeroit payé par de grandes terres & des emplois conſidérables; que pour confirmer ce qu'ils lui propoſoient, ils lui avoient dit qu'il pouvoit avoir un entretien particulier avec le Gouverneur, auprès duquel il avoit, en effet, été introduit avec autant de précaution que de ſecret; que Silva l'avoit ſalué avec les plus grandes marques d'amitié, & l'avoit preſſé d'accepter les propoſitions de Souſa, ajoutant que l'intention des Portugais n'étoit pas de déclarer la guerre aux Hollandois, mais uniquement, de recouvrer ce qui appartenoit inconteſtablement à leur maître; qu'il

NIEUHOFF, Chap. VII.

An. 1645.

Il travaille à gagner un des Députés.

NIEUHOFF, Chap. VII. An. 1645.

lui avoit dit de plus, que pour ne causer aucun soupçon à son collegue Van-Voerde, lui, Gouverneur, ne pouvoit s'étendre autant qu'il l'auroit desiré, mais qu'il envoyeroit dans peu, deux Députés au Réceif, que le Capitaine Kunha en seroit un, qu'il auroit le pouvoir de traiter avec lui sur la proposition avancée par Sousa, & que telle convention que Kunha pût faire, elle seroit certainement ratifiée par le Roi leur maître.

Voici quelles furent les opérations militaires qui se firent en l'absence des Ambassadeurs. Le 5 de Juillet, on agita dans le Conseil, si l'on employeroit contre les Rebelles les Tapoyers de Rio-Grande, commandés par leur Roi, Jean Duvy; & après avoir réfléchi sur les inconvénients que recevroient les Habitants, si des Barbares aussi peu disciplinés, passoient par le plat pays, on convint de ne rien décider à ce sujet, jusqu'à ce qu'on eût consulté le Colonel Haus, auquel on avoit écrit en conséquence.

Les Rebelles se mettent en marche.

Le 7. On reçut un exprès du Colonel, pour informer le Conseil,

que ſon deſſein étoit de marcher le lendemain, de Moribeka à Saint Laurent, afin d'attaquer les Rebelles après s'être joint au Capitaine Blaar. Le même jour, le Conſeil reçut auſſi une lettre du Lieutenant Fléming, qui étoit dans le Pojuka, par laquelle il marquoit que Kamaron étoit en marche contre les Hollandois, & que deux Compagnies des ennemis, s'étoient déjà avancées juſqu'au moulin à ſucre de Pikdora. Le Conſeil lui envoya auſſi-tôt des ordres de ſe retirer immédiatement à Saint Antonio, s'il ne pouvoit conſerver ſon poſte dans le Monaſtere.

NIEUHOFF, Chap. VII. An. 1645.

On envoya l'Enſeigne Hartſtein avec un détachement de quatre-vingt-dix Soldats & de trente Braſiliens, pour joindre le Colonel Haus, & le 8, on donna encore le même ordre à deux Compagnies. Le Conſeil regardoit cette expédition comme une des plus importantes, & le lendemain, on fut informé que le Capitaine Blaar avoit fait ſa jonction avec le Colonel. Le Conſeil fit ſavoir à Haus, les nouvelles qu'il avoit reçues de Pojuka, & lui marqua d'envoyer des fuſils & des Bra-

NIEUHOFF, Chap. VII.

An. 1645.

ſiliens au ſecours de Saint Antonio. Le Conſeil reçut auſſi deux lettres de Jean Fernandes Vieira, & d'Antonio Kavalkanti, pour ſe plaindre de la dureté des deux dernieres proclamations: on n'y eut aucun égard, & l'on fut d'autant plus porté à les mépriſer, qu'on apprit que deux jours avant, Amador d'Arouje s'étoit retiré du paſſage de Pinderama.

M. Hoek, Gouverneur de Rio-Grande, fit ſavoir au Conſeil, que juſqu'alors, il n'y avoit eu aucun mouvement dans cette partie: qu'il avoit cependant déſarmé les Portugais, & que les Tapoyers paroiſſoient toujours bien diſpoſés en faveur du Gouvernement. On lui donna ordre auſſi-tôt, d'entretenir une bonne intelligence avec eux, & l'on y joignit des préſents pour Jean Duvy. Quelques Portugais qui habitoient le Breſil Hollandois, demanderent au Conſeil par une requête, que les ſix jours accordés aux femmes & aux enfants des Revoltés pour ſortir du pays, fuſſent prolongés, juſqu'à ce que les chemins qui étoient alors couverts d'eau par le débordement des rivieres, fuſſent devenus

praticables. Cette requête fut rejettée sur les nouvelles qu'on reçut des violences que les Rebelles commettoient, pour forcer les Habitants de se joindre à eux.

NIEUHOFF, Chap. VII. An. 1645.

Le 13 de Juillet, le Conseil reçut avis du Colonel Haus, qu'il avoit passé la riviere Kapivaribi; qu'en passant par le Matta, il avoit rencontré quatre cents Rebelles, qui, à son approche, avoient pris la fuite à Moribeka; que quelques-uns avoient été taillés en pieces dans leur retraite, & qu'il marchoit à Saint Laurent, où il attendroit de nouveaux ordres du Conseil. On lui en expédia aussi-tôt, pour qu'il les poursuivît sans perdre de temps, afin de les empêcher de prendre de nouvelles forces; & on lui recommanda d'établir ensuite ses quartiers dans quelque endroit où il pût avoir des provisions, parce qu'on ne pouvoit partager avec lui celles du Receif. Le Colonel avoit déjà pris de lui-même ses précautions, ayant envoyé un renfort de cent Fantassins & d'une compagnie de Brasiliens, à M. Ley, Gouverneur de Moribeka, & de Saint Antonio.

Le Colonel Haus défait un petit parti de Rebelles.

NIEUHOFF, Chap. VII. An. 1645.

On envoya ordre au Gouverneur de Saint Auguſtin, d'augmenter ſes fortifications, parce qu'il avoit reçu avis de Saint Antonio, que les Rebelles, commandés par Amador d'Arouje, & par Pedro Marina Falkao, avoient pris poſte à la vue de M. Ley, qui eſpéroit les en déloger quand il auroit reçu quelque ſecours. Arouje avoit fait pluſieurs tentatives pour forcer les habitants de Pojuka, à prendre les armes contre le Gouvernement, mais elles avoient été toutes infructueuſes.

Pendant que le Colonel Haus étoit occupé contre les Rebelles, dans le Vergea, Pedro Falkao en raſſembla un aſſez grand nombre, pour former le blocus de Saint Antonio, & pour couper les vivres que la Garniſon recevoit des cantons voiſins. Le Conſeil donna ordre auſſitôt au Colonel, de ne pas perdre de temps à ſecourir le Fort, & il ſe mit en marche la même nuit qu'il les reçut, laiſſant à Saint Laurent tous les malades avec une Compagnie, ſous les ordres du Capitaine Wietſchut.

Paul de Linge, Gouverneur du

Parayba, par des lettres dattées du 12 de Juillet, informa le Conſeil, que tout demeuroit tranquille dans ſon diſtrict; mais qu'il avoit beaucoup de peine à empêcher les Braſiliens de piller les habitants Portugais, & que ces derniers ſe plaignoient fortement de ce qu'on avoit remis en liberté des Braſiliens & des Tapoyers, qui leur avoient cauſé des dommages conſidérables. Sur cet avis, le Conſeil lui expédia auſſi-tôt des ordres pour qu'il arrangeât cette affaire le mieux qu'il lui ſeroit poſſible, & en même-temps, on lui envoya une proclamation à faire publier, portant défenſe à tout Militaire, ſous peine d'encourir l'indignation du Gouvernement, de rien enlever qui appartint à aucun des Sujets Portugais, qui auroient prêté un nouveau ſerment de fidélité.

NIEUHOFF, Chap. VII.

An. 1645.

Le 15 de Juillet, le Conſeil fut informé par M. Ley, que les Rebelles avoient tué quelques Soldats de la Garniſon de Saint Antonio, qui étoient ſortis pour y faire entrer quelques troupeaux, & qu'ils bloquoient la place de ſi près, qu'il ne lui étoit plus poſſible de recevoir

Ils font le blocus de Saint Antonio On y envoye du ſecours.

NIEUHOFF, Chap. VII.

An. 1645.

aucunes proviſions. Il ajoutoit, qu'il n'y en avoit que pour très-peu de jours, ce qui mettoit la place dans le plus grand danger. Auſſi-tôt le Conſeil ordonna au Colonel Haus de partir de Saint Laurent avec quelques petits partis qu'on lui joignit, pour ſecourir Saint Antonio; mais on ajouta, que ſi le Colonel penſoit qu'il fût imprudent de s'y rendre en perſonne, le Capitaine Blaar entreprendroit cette expédition, d'autant que la conſervation du Cap Saint Auguſtin, dépendoit entierement de celle de cette place.

Conformément à ces ordres, le Colonel Haus ſe mit en marche, avec tant de ſuccès, que Pedro Falkao, ſur la premiere nouvelle qu'il eut de ſon approche, leva le ſiege, raſſembla pluſieurs petits détachements qui étoient répandus dans les environs de Saint Antonio, Pojuka & Moribeka, & avec environ ſix cents hommes, ſe retira au corps d'armée des Rebelles, dans le Vergea de Moribeka.

## CHAPITRE VIII.

*Inſtructions du Conſeil au Colonel Haus : Le Roi Jean Duvy, offre de lever des troupes & de marcher contre les Rebelles : M. Ley propoſe auſſi d'en enrôler : Les Tapoyers maſſacrent trente-cinq Portugais, qui avoient mis bas les armes : Les Rebelles ſont défaits : Ils remportent peu de temps après, une grande victoire ſur les troupes Hollandoiſes, commandées par le Colonel Haus : Les Hollandois ſont haraſſés de pluſieurs côtés : Ils envoyent en Europe pour ſolliciter du ſecours de leur pays : Conduite diſſimulée du Gouverneur des Iſles de Bahia : Combat naval entre les Portugais & les Hollandois : Les premiers ſont entierement défaits : Il court des bruits fâcheux au déſavantage des Hollandois : Ils ſont détruits par l'Amiral Portugais.*

LE Conſeil fut informé par des lettres du Colonel Haus, qu'il avoit été obligé de mettre ſes troupes

NIEUHOFF, Chap. VIII. An. 1645.

NIEUHOFF, Chap. VIII.

An. 1645.

Ordres du Conſeil au Colonel Haus.

en quartier de rafraîchiſſement, à Moribeka, parce qu'elles avoient été très-fatiguées par la longueur des marches; mais qu'il avoit envoyé le Capitaine Blaar avec des Soldats frais & courageux pour s'emparer de deux barques chargées de munitions, que Pedro de Kunha avoit conduites dans le Port de Gallinas. Le Conſeil approuva la conduite du Colonel, & lui donna de nouvelles inſtructions pour qu'il veillât ſoigneuſement ſur les mouvements des Rebelles, qui s'étoient retirés dans les bois, avec ordre, s'il jugeoit qu'ils devinſſent trop forts pour leur tenir tête, de ſe retirer au Receif. Il fut auſſi averti, qu'Amador d'Arouje, avec les différents partis de Rebelles, raſſemblés de Saint Antonio & de Pojuka, étoient partis le jour précédent, de Moreno Gardo, pour joindre leurs troupes, commandées par Fernandez Vieira.

Rio-Grande étant menacé d'une invaſion, par Kamaron, du côté du ſud, & par les Braſiliens de Siara & de Maranhaon, du côté du nord, les habitants Portugais furent tous déſarmés; on mit leurs armes dans

le Fort Keulen, & l'on arrêta un nommé Antonio Vitello, avec ſon fils, par le Conſeil du Roi Duvy, qui les chargea d'avoir eu part au meurtre des Hollandois, à Siara, & d'avoir commis pluſieurs autres actes de rebellion. On porta au Grand Conſeil, des plaintes contre pluſieurs Portugais de ce diſtrict, qui avoient opprimé les Hollandois, & l'on apprit en même-temps, que le Roi Duvy étoit prêt à conduire ſes Tapoyers contre les Révoltés.

NIEUHOFF, Chap. VIII. An. 1648.

Le 24 de Juillet, M. Ley ſe rendit au Conſeil, & y fit pluſieurs propoſitions. Il dit qu'il croyoit à propos de forcer les jeunes gens de la ville Maurice & de Saint Antonio, de prendre les armes contre les Rebelles, parce qu'il y en avoit un grand nombre qui ne vouloient pas s'engager volontairement; qu'il ſeroit d'une bonne politique, de faire ſortir la garniſon de Porto Calvo, pour paroître plus formidable en campagne; ainſi que de partager les troupes de terre en deux corps, afin qu'elles fuſſent mieux en état de ſe ſoutenir dans le plat pays, & de donner du ſecours à la garniſon de Saint

Le Conſeil refuſe de lever des hommes par force.

NIEUHOFF, Chap. VIII.

An. 1645.

Antonio. Le Conseil n'approuva que cette derniere proposition, & défendit de prendre de force aucun des habitants de Saint Antonio, Pojuka ou Moribeka; mais on donna pouvoir à Messieurs Ley & Heck, d'enrôler tous ceux qui s'offriroient volontairement pour quatre mois, à la paye de neuf écus par mois. A l'égard de Porto Calvo, on jugea qu'il seroit trop dangereux de laisser cette Place sans garnison; & quand au partage des troupes de terre, on résolut de consulter le Colonel Haus.

Par des lettres que Hans-Vogel écrivit de Sergippe del Rey, le 18 & le 27 Juillet, le Conseil fut informé que le même Vogel, ayant envoyé un parti pour avoir quelques nouvelles de Kamaron, on avoit pris un Portugais chargé de lettres pour Rio-Francisco; que ce Portugais lui avoit dit, que Kamaron étoit entré dans le Sergippe del Rey, & que trois ou quatre petits vaisseaux, avec des troupes à bord, sous les ordres d'André Vidal, avoient mis à la voile de Bahia pour Marahaon & Tiara. Les lettres interceptées aux Portugais, furent examinées dans le

Conseil, & fournirent des preuves évidentes que ceux de Bahia avoient au moins part à la rebellion : on en trouva une entre autres, de l'Evêque de cet endroit, à un Moine du Receif, où il disoit à ce Pere, qu'il espéroit qu'ils se verroient dans peu. En conséquence de cette découverte, on donna ordre au Procureur fiscal de faire des recherches, & de connoître à fond, s'il lui étoit possible, la secrete correspondance qu'il y avoit entre l'Evêque & le Religieux. Pendant qu'on étoit occupé de ces objets au Receif, on apprit que les Tapoyers de Rio-Grande, avoient massacré trente-cinq Portugais, dans le moulin à sucre de Kunha, ce qui causa beaucoup de chagrin au Conseil, parce qu'ils étoient du nombre de ceux qui avoient mis bas les armes, conformément à la premiere proclamation, ce qui pouvoit donner un grand avantage aux Rebelles, & en attirer beaucoup à leur parti par la crainte d'un semblable événement. M. Linge demanda du renfort pour tenir en respect les Tapoyers ; mais le Conseil préféra,

NIEUHOFF. Chap. VIII. An. 1644.

de donner ordre à un détachement, de les conduire au Receif.

NIEUHOFF, Chap. VIII.

Les troupes du Colonel Haus étant ſuffiſamment rafraîchies, il ſe mit en marche, du conſentement du Conſeil, pour chercher les Rebelles, les rencontra & les attaqua avec tant de ſuccès, qu'ils ſe retirerent d'un lieu à un autre, juſqu'au 3 d'Août, qu'ils ſe mirent à couvert ſous une hauteur eſcarpée, où ils formerent un retranchement, & où ils n'étoient acceſſibles que d'un ſeul côté. Le Colonel, dans l'eſpérance d'une victoire complette & déciſive, les y pourſuivit; mais les ſuites fâcheuſes d'une entrepriſe auſſi imprudente que hardie, prouverent clairement que le courage ſans conduite, eſt une vertu inutile ou plutôt dangereuſe dans un Commandant. Les Rebelles profitant de l'avantage de leur ſituation & de la ſupériorité du nombre, l'obligerent de ſe retirer avec perte de cent hommes, quelques-uns diſent même de cinq cents, entre leſquels fut le Capitaine Lor.

An. 1645.

Le Colonel Haus eſt défait par les Rebelles.

Après cette défaite, & ſur la nouvelle que les Rebelles attendoient

du ſecours de Bahia, Haus jugea qu'il devoit ſe retirer au Receif, & que ſes troupes étoient abſolument néceſſaires à la défenſe de cette place.

NIEUHOFF, Chap. VIII.

An. 1645.

Le premier d'Août, deux Portugais, nommés Gonſalvo Cabral de Kaldos, & Thomas Pais, furent condamnés comme complices de la rebellion. Le même jour, on reçut des lettres de Serenhaim, par leſquelles le Conſeil fut informé, qu'il avoit paru beaucoup des Révoltés aux environs; qu'ils s'étoient rendus maîtres de la riviere; avoient coulé à fond toutes les barques; avoient pillé d'Ingenio Formoſa, & avoient tué tous les animaux qui appartenoient aux Hollandois, ſans faire aucun mal à ceux des Portugais.

Ils remportent pluſieurs avantages.

Le Conſeil allarmé & embarraſſé par les nouvelles déſagréables qu'il recevoit de toutes parts, jugea avec raiſon, qu'il n'y avoit que la force qui pût ramener les Rebelles; mais comme ce moyen n'étoit pas en ſon pouvoir, & que les troupes Hollandoiſes diminuoient de jour en jour, on prit la réſolution d'envoyer en Hollande M. Vander Voerden,

On demande du ſecours en Hollande.

NIEUHOFF, Chap. VIII.

An. 1645.

pour inſtruire le Conſeil des dix-neuf, de l'état actuel du Breſil. On lui donna les inſtructions néceſſaires, & il mit à la voile du Receif, avec une lettre, dans laquelle on expoſoit dans tout ſon jour, la conduite perfide d'Antonio Telles de Silva, qui, ſous le maſque ſpécieux de l'amitié, s'efforçoit ſecrettement de corrompre un des Officiers Hollandois, & qui envoyoit des ſecours aux Rebelles. Le Grand Conſeil du Breſil, ſoumettoit l'examen de cette affaire au Conſeil des dix-neuf, & demandoit que leurs Seigneuries priſſent les moyens les plus prompts & les plus efficaces, pour prévenir la deſtruction totale de la Colonie, en y envoyant les ſecours néceſſaires à ſa défenſe.

On arme une flotte à Bahia.

Après avoir ſuivi les Hollandois dans toute leur conduite, il eſt temps que nous retournions à Bahia. Auſſitôt après le départ de Meſſieurs Vander Voerden & Hoogſtrate, le Gouverneur Silva donna ſes ordres, pour que toutes les troupes de terre & de mer qu'on put raſſembler, montaſſent à bord de douze vaiſſeaux, qui étoient prêts à les recevoir avec

avec les armes, les munitions & les provisions nécessaires, pour l'invasion projettée. Jérome Serao de Payvo, fut nommé Commandant de la flotte, & les troupes de terre furent mises sous les ordres du Colonel Martin Moreno.

NIEUHOFF, Chap. VIII.

An, 1645.

Cet armement qu'on avoit équipé sous prétexte de forcer les Rebelles à l'obéissance, eut ordre de faire voile le plus secrettement qu'il seroit possible de Bahia à Fernambouc, pour y débarquer les troupes de terre au port le plus convenable, qu'on jugea être celui de Tamandre; après quoi, la flotte devoit se rendre au Receif, où l'Amiral avoit ordre de remettre lui-même une lettre du Gouverneur au Grand Conseil.

Les troupes de terre, qui furent débarquées le 28 de Juillet, étoient commandées par le Colonel Martin Moreno, & par André Vidal. Elles étoient composées de dix-huit cents ou deux mille hommes, entre lesquels il y avoit plusieurs excellents Officiers, & tout le corps étoit très-bien fourni de toutes sortes de munitions de guerre.

Les Portugais commencent ouvertement les hostilités.

Le flotte Portugaise de l'Amiral

NIEUHOFF, Chap. VIII.

An. 1645.

Payva, fut jointe par une autre flotte de Rio de Janeiro, que commandoit l'Amiral Salvador, & elles dirigerent enſemble leur cours vers la baie de Fernambouc.

La premiere nouvelle que le Grand Conſeil reçut de ces mouvements des Portugais, fut par le Capitaine d'un petit vaiſſeau, qui rencontra leur flotte, compoſée de vingt-huit ou trente voiles, à la hauteur d'Una, & qui fut pourſuivi par trois, qui lui envoyerent pluſieurs volées de canon. Vers le méme temps, le Major Hoogſtrate écrivit du Cap Saint Auguſtin, pour donner avis qu'un corps de troupes débarqué à Una, avoit marché à Serenhaim, avoit pris cette Place, & avoit donné quartier aux Hollandois; mais que les Braſiliens avoient été paſſés au fil de l'épée. Le Conſeil donna ordre à M. Ley, de quitter le Fort Saint Antonio, & de marcher avec ſa garniſon au Cap Saint Auguſtin, où l'on envoya un ſecours de proviſions. On fit auſſi mettre en état, la petite flotte que les Hollandois avoient dans le pays, afin de ſervir à défendre leurs territoires, & en méme-

temps on fit ſavoir l'arrivée des ennemis à tous les Gouverneurs, dans les différents diſtricts. NIEUHOFF, Chap. VIII.

Le flotte Portugaiſe jetta l'ancre pendant la nuit, devant le Receif, & le lendemain matin, l'Amiral envoya deux Députés à bord de l'Amiral Hollandois. Ils étoient chargés de deux lettres du Gouverneur de Bahia, d'une de l'Amiral Salvador, & d'une de l'Amiral Payva, outre une du Gouverneur Silva, à Vieira & à Kavalkanti. L'Amiral Lichthart, ayant mis les Députés à terre, ils remirent les lettres au Conſeil; elles furent traduites, & l'on trouva qu'à l'exception de quelques belles paroles & des proteſtations d'amitié, elles ne contenoient que des arguments pleins de ſophiſmes, pour perſuader au Conſeil Hollandois, que leur bon ami, le Gouverneur Silva, leur envoyoit du ſecours par terre & par mer, pour détruire la rébellion, quoiqu'ils lui euſſent déclaré qu'ils ſeroient beaucoup plus ſatisfaits s'ils faiſoit publier une proclamation ſevere contre les Rebelles. Les Députés ajouterent de bouche, que le Gouverneur auroit An. 1645.

obligation au Grand Conſeil, s'il vouloit bien écrire à ſon maître, le Roi de Portugal, pour lui faire connoître ſa conduite.

NIEUHOFF, Chap. VIII.

An. 1645.

Conduite artificieuſe du Gouverneur de Bahia.

En rapportant la conduite artificieuſe de Silva, on ne doit pas obmettre d'obſerver, que dans ſa lettre à Vieira & aux autres Rebelles, il les nommoit Sujets du Roi, pour la défenſe deſquels il avoit envoyé les ſecours néceſſaires : mais avec la pitoyable reſtriction qu'ils devoient employer tous les moyens de douceur pour ramener les Rebelles à l'obéiſſance envers le Gouvernement Hollandois.

En examinant la maniere d'agir du Gouverneur, on voit évidemment, qu'elle étoit contraire aux intérêts & aux intentions du Conſeil, & que bien loin de rappeller ſes Sujets Portugais qui s'étoient joints aux Révoltés, il leur envoyoit des troupes pour les ſoutenir. Il paroît auſſi que l'arrivée d'une flotte auſſi formidable devant le Receif, n'avoit d'autre objet que d'encourager les Rebelles ; auſſi les Hollandois le regarderent comme un traître & comme un ennemi plein de projets arti-

ficieux. La préſence des Portugais leur cauſa d'autant plus de chagrin, que toutes les forces navales Hollandoiſes en cette partie du monde, n'étoient compoſées que de cinq vaiſſeaux. Il eſt vrai qu'ils étoient prêts à mettre à la voile ; mais en général aſſez mal équipés, & auſſi mal pourvus de munitions, particulierement de poudre à canon.

NIEUHOFF, Chap. VIII. An. 1645

Le Conſeil, après avoir mûrement délibéré ſur les circonſtances actuelles, réſolut d'une voix unanime, d'envoyer remercier l'Amiral Salvador du ſecours qu'il propoſoit, & le prier pour différentes raiſons, de ſortir du Port avec ſa flotte. Conformément à cette réſolution, le Grand Conſeil écrivit à l'Amiral, dans l'eſpérance, au moins, de gagner du temps pour armer deux vaiſſeaux, & les joindre à la flotte Hollandoiſe, afin de la mettre en état de tenir contre les Portugais, s'ils commençoient les hoſtilités : mais il ne reſta plus aucun doute, quand on vit que les vaiſſeaux ennemis étoient ſous voile le 14, dès le point du jour.

NIEUHOFF, Chap. VIII. An. 1645.

Tous les Membres du Conſeil jugerent alors que le Gouverneur de Bahia, n'avoit d'autres vues que de les amuſer, juſqu'à ce qu'il trouvât une occaſion favorable de détruire leur Gouvernement, & l'on donna ordre à l'Amiral Lichthart, de traiter les Portugais en ennemis, par tout où il les rencontreroit.

On fut informé que les Portugais avoient deſſein de débarquer quelques troupes dans la Baye de Frackona, & M. Linge eut ordre de raſſembler tous les Soldats & les Tapoyers qu'il pourroit trouver, afin d'empêcher la jonction des Portugais avec les Rebelles, dans cette Capitainerie. On mit en queſtion, s'il ne ſeroit pas à propos d'y envoyer quelques vaiſſeaux, ſous les ordres de l'Amiral Lichthart, avec des ordres poſitifs d'attaquer les Portugais le plutôt qu'il ſeroit poſſible; mais après pluſieurs débats, on convint qu'il étoit plus à propos d'attendre que les forces navales Hollandoiſes euſſent acquis toute l'augmentation qu'on pouvoit leur donner, en équippant diligemment tous les

vaiſſeaux, & en ſuppléant au défaut de Matelots par tous les hommes qu'on trouveroit en état de faire ce ſervice, dans les troupes de terre, qui étoient au Recif.

NIEUHOFF, Chap. VIII.

An. 1645.

L'affaire étant alors dans le plus fort de la criſe, le Conſeil fit tous les préparatifs néceſſaires tant pour ſe défendre que pour attaquer. Auſſitôt que la flotte fut en état, elle mit à la voile, ſous les ordres de l'Amiral Lichthart, pour la baie de Tamandre, où elle attaqua les Portugais, Amiral contre Amiral. Après un combat très-vif, où il y eut plus de ſept cents ennemis de tués, leur Amiral fut fait priſonnier, & pluſieurs de leurs vaiſſeaux furent coulés à fond. Lichthart fit part de ce ſuccès au Conſeil par une lettre, dans laquelle il lui promit de revenir promptement au Recif, d'autant qu'il n'y avoit pas apparence d'engager le combat de nouveau.

La flotte Portugaiſe eſt defaite.

Le bruit ſe répandit, que dans cette action entre les deux flottes, les Hollandois avoient agi très-cruellement ; mais l'Amiral Portugais Payva, écrivit à André Vidal,

NIEUHOFF, Chap. VIII. An. 1645.

justifia leur conduite, & fit les plus grands éloges du traitement généreux que les prisonniers & les blessés en avoient reçu.

## CHAPITRE IX.

*Le Fort Serenhaim eſt pris par les Portugais, qui y commettent pluſieurs cruautés : Ils ſont leurs efforts pour s'en juſtifier : Les Hollandois réfutent leurs raiſons : Les Portugais attaquent le Cap Saint Auguſtin, qui eſt livré pour une ſomme d'argent avec toute la garniſon : Portrait du traître qui vend cette place : Le Colonel Haus ſe retire avec ſes troupes : Réſolution des Braſiliens : Pluſieurs Officiers Hollandois ſont faits priſonniers, traitement qu'ils éprouvent : Zweers & Broekhauſen ſont en danger d'être aſſaſſinés : Le premier eſt mis à la torture : On les envoye en Hollande : Nouvelles fâcheuſes de Rio Saint Franciſco : Amniſtie publiée par le Conſeil Hollandois.*

NIEUHOFF, Chap. IX.

An. 1645.

Lettres inſultantes de Vidal, contre les Hollandois.

EN réponſe à la lettre de l'Amiral en faveur de la conduite des Hollandois, André Vidal répliqua qu'on pouvoit produire un grand nombre d'exemples des cruautés commiſes contre les Sujets de Sa Majeſté

NIEUHOFF Chap. IX.

An. 1645.

Portugaiſe, dont il eſpéroit qu'on tireroit une vengeance auſſi prompte que rigoureuſe. En même-temps, il écrivit au Grand Conſeil, une lettre remplie de plaintes, dans laquelle il demandoit, ou plutôt il ordonnoit aux Membres de prendre garde à la conduite qu'ils tiendroient à l'avenir avec les Portugais, pour ne les pas mettre dans la néceſſité d'uſer de repréſailles.

Les Portugais s'emparent de Serenhaim.

En s'emparant du Fort Serenhaim, les Portugais publierent une déclaration ſpécieuſe, où ils diſoient qu'ils étoient venus comme médiateurs dans les territoires Hollandois: mais que trouvant leurs compatriotes traités avec une barbarie ſans exemple, & même craignant pour leur propre ſûreté, quoiqu'ils vinſſent en qualité d'amis, ils étoient forcés de ſe précautionner contre les trahiſons des Hollandois. Il parut évidemment, que ceux qui faiſoient ces plaintes, étoient en effet les plus coupables; car auſſi-tôt après la reddition de Serenhaim, contre les termes exprès de la capitulation, ils commencerent à dominer dans tout le pays, comme s'ils en euſſent été

les maîtres inconteſtables. Ils mirent à mort trente Braſiliens, quoique protégés par le traité, & commirent pluſieurs autres actes de violence, également injuſtes, quoiqu'ils ne fuſſent pas auſſi cruels. Cependant ils donnerent des ſauvegardes aux habitants Hollandois; mais il y en eut deux qui quitterent le diſtrict de Serenhaim, voyant que les affaires tournoient auſſi déſavantageuſement.

NIEUHOFF, Chap. IX. An. 1645.

Les Commandants Portugais, qui vouloient toujours donner une couleur favorable à leur conduite, écrivirent une longue lettre au Grand Conſeil, où ils répeterent avec les plus grandes exagérations, les plaintes qu'ils avoient déjà faites, & en ajouterent de nouvelles, pour prouver leurs intentions pacifiques. En même-temps qu'ils envoyerent cette lettre, ils firent publier une proclamation pour ordonner à tous Portugais, de quelque état qu'ils fuſſent, de comparoître devant eux, dans l'eſpace de huit jours, afin de rétablir la tranquillité publique, par la réconciliation des Parties contendantes. Le Grand Conſeil réſolut de ne faire à cette lettre, qu'une très-

NIEUHOFF, Chap. IX.

An, 1645.

courte réponſe, & il ordonna aux deux Conſeillers de Wit & Moucheron, de réfuter la proclamation, conjointement avec Monſieur Walbeck, par une autre piece de même nature, où ils prouverent que les déſordres ſurvenus, devoient uniquement leur origine aux Rebelles & à leurs adhérents, afin de juſtifier & d'éclaircir la conduite du Conſeil du Breſil aux yeux du Conſeil des dix-neuf en Hollande.

Hoogſtrate livre aux Portugais le fort Saint Auguſtin.

Après que ces diſcuſſions par écrit, eurent préparé à celles qui devoient ſe faire par les armes, les troupes Portugaiſes, débarquées depuis peu, venant de Bahia, marcherent vers le Cap Saint Auguſtin, où elles furent jointes par Kamaron Dias & par les Habitants Ils réſolurent d'aſſiéger le Fort de Vander Duſſen; mais le Grand Conſeil, ayant été informé de ce projet, envoya Monſieur Bullaeſtrete & l'Amiral Lichthart, pour examiner les fortifications, & pour les mettre dans l'état de la meilleure défenſe qu'il ſeroit poſſible, vû les circonſtances actuelles. Ils rempſirent leur commiſſion avec la plus grande diligence, mais on n'en retira

que très-peu d'avantage, par ce qui arriva peu de temps après. Le Major Hoogſtrate ſur la fidélité duquel le Grand Conſeil croyoit être en aſſurance, vendit le Fort pour la ſomme de dix-huit mille écus, jointe au commandement d'un régiment de déſerteurs Hollandois. C'eſt ainſi qu'une place d'auſſi grande importance, fut livrée par la trahiſon d'un homme qui paroiſſoit hors du danger de la corruption, après les découvertes qu'il avoit faites ſecrétement au Grand Conſeil. Cet homme qui devoit toute ſa fortune à la Compagnie, non-ſeulement, fut aſſez ingrat pour vendre le Fort, mais encore pour livrer toute la garniſon aux ennemis. Pour aggraver ſa trahiſon, ſuppoſé qu'une action auſſi horrible, puiſſe recevoir quelque nouveau degré d'atrocité, on reconnut par pluſieurs lettres qu'il en avoit formé le projet même avant le temps où il alla avec Monſieur Voerden, en qualité de député à Bahia. On peut donc conclure avec juſtice, que la découverte qu'il fit des propoſitions du Gouverneur, étoit pour écarter tout ſoupçon, pour gagner

NIEUHOFF, Chap. IX. An. 1648.

la confiance du Grand Conſeil, & pour s'aſſurer les moyens de trahir ſa patrie en général & ſes amis en particulier.

NIEUHOFF, Chap. IX.

An. 1645.

Le Colonel Haus, craignant que les troupes Hollandoiſes qui étoient dans le camp, ne fuſſent en danger d'être taillées en pieces par la ſupériorité des ennemis, propoſa de les faire retirer au Receif, tant pour leur propre ſureté que pour la défenſe de cette place. Apr s quelques oppoſitions, ſa propoſition fut approuvée, & il fut réſolu le 15 d'Août, que ces troupes ſe retireroient au Receif avec la plus grande diligence; mais le Capitaine Wiltſchut avec cinquante hommes, eurent ordre de demeurer pour protéger les Fourageurs.

Les Hollandois ſont mis en déroute.

Conformément à cette réſolution, Haus partit du Receif pour commander la retraite; mais il fut ſi lent, dans ſes opérations, qu'il laiſſa écouler une nuit & un jour ſans faire aucun mouvement, ce qui donna le temps à André Vidal de tomber ſur lui. Les troupes ennemies étant de beaucoup ſupérieures en nombre à celles des Hollandois, Haus fut mis

en déroute, & lui-même fut forcé de fuir dans la maiſon de de Wit, où il ſe rendit enſuite à diſcrétion. Ce malheur vint entiérement de la négligence ou de l'ignorance de Haus : comme le Capitaine Wiltſchut le lui fit bien ſentir. Le Colonel lui ayant demandé ce qu'il croyoit qu'on dût faire, le Capitaine répondit, « Monſieur, vous ne nous demandez jamais nos avis, que lorſque les affaires ſont dans un état irréparable ; faites ce que vous jugerez être le mieux ».

NIEUHOFF, Chap. IX.

An. 1645.

Les Portugais commirent encore en cette occaſion, de nouveaux actes de cruauté. Les Hollandois eurent quartier par la capitulation ; mais les Braſiliens, qui avoient embraſſé leur parti, furent paſſés au fil de l'épée. Cette barbarie jetta leurs femmes dans un tel déſeſpoir, que ſaiſies d'indignation, par une intrépidité qui fait horreur à la nature, elles caſſerent la tête à leurs enfants, pour qu'ils ne tombaſſent pas au pouvoir des ennemis.

Cruauté des Portugais.

Tous les Hollandois, au nombre de deux cents cinquante, ayant été faits priſonniers, avec le Colonel

NIEUHOFF. Chap. IX.

Haus, ainſi que les Capitaines Blaar & Liſtry; Fernandès Vieira & pluſieurs Habitants ſolliciterent André Vidal de les leur remettre entre les mains, ſans doute pour les ſacrifier à leur vengeance. Vidal fut aſſez généreux pour les leur refuſer, & il envoya ſous une bonne eſcorte, les priſonniers à Bahim. Ils y furent aſſez mal entretenus, n'ayant que deux ſchellings & ſept ſols & demi par ſemaine, avec une meſure de farine pour dix jours. Le principal corps des Hollandois échappa ainſi par les ſoins de Vidal, au danger d'être maſſacré; mais les malades, & ceux qui, par quelque autre accident, furent obligés de demeurer, devinrent les victimes de la cruauté de leurs ennemis.

An. 1645.

Les priſonniers de Bahia eurent la liberté de ſe promener dans la ville, à l'exception du Colonel & des Capitaines, qui furent conſignés dans leurs maiſons, avec défenſe de les laiſſer parler à perſonne, ſans une permiſſion particuliere.

Les priſonniers Hollandois envoyent des Eſpions à leurs compatriotes.

Après la reddition du Cap Saint Auguſtin, la garniſon fut déſarmée, & conduite à Saint Antonio. Du

nombre des prisonniers, étoient Isaac Zweers, depuis Vice-Amiral de Hollande, Abraham Van Millingen, & Jean Broekheusen : le traître Hoogstrate fit ses efforts pour les séduire, & pour les porter à s'engager au service Portugais; mais il ne put y réussir, parce que ces hommes étoient d'une fidélité à toute épreuve. Bien loin de chercher à se tirer de captivité par des vues sordides, ils travaillerent au bien de leur pays ; car ayant appris que les Ennemis devoient attaquer l'isle de Tamarika, ils résolurent de le faire savoir, s'il étoit possible, au Grand Conseil. Isaac Zweers gagna avec beaucoup de peine, & par des promesses d'une grande récompense, un Trompette Hollandois, nommé Stomp, pour être le porteur de cet avis, & crainte que quelque accident ne l'empêchât de remplir sa commission, Zweers acheta un autre messager, nommé Pierre Ritvaur, Boulanger, & il lui donna sur sa propre demande, une lettre, par laquelle il certifia que cet homme n'avoit jamais servi les Portugais.

NIEUHOFF, Chap. IX. An. 1645.

Les prisonniers Zweers & Broek- Ils sont découverts.

heuſen, ayant appris que leurs vies étoient en danger, jugerent qu'on avoit fait quelque découverte de leurs couriers ſecrets, & qu'il étoit à propos qu'ils ſe miſſent en sûreté. Ils demanderent permiſſion au Colonel Falkao, d'aller à Algodais, ce qu'il leur accorda; mais ils ſe trouverent bien-tôt dans le danger le plus imminent. Le Boulanger avoit été pris par deux Portugais; il fut retenu à cauſe du certificat qu'on trouva ſur lui, & on le mit à la torture, ce qui cauſa un ſi grand mouvement parmi les habitants de Saint Antonio de Cabo, qu'ils inſiſterent à ce qu'on leur fît remettre Zweers & Broekheuſen, des Algodais, afin de les mettre en pieces. Ils auroient certainement exécuté leurs menaces, ſans l'interpoſition du Capitaine Ley.

NIEUHOFF Chap IX. An. 1645.

Ce fut avec beaucoup de peine, que le ſecret fut gardé de ce côté, mais le Boulanger, malgré la torture, ne déclara rien d'important. Il fut prêt d'être découvert par une autre voie: la femme du Trompette dit à quelques perſonnes de ſa connoiſſance, que ſon mari étoit allé au

Receif, quoiqu'on lui eût répété plusieurs fois, qu'elle devoit dire qu'il avoit pris une autre route. S'il eſt vrai que ſon imprudence prouve qu'il eſt preſque impoſſible à une femme de garder le ſecret, au moins elle fit voir, en ſouffrant la torture ſans rien découvrir de plus, que les perſonnes de ſon ſexe, ont aſſez de réſolution pour être inébranlables aux tourments. NIEUHOFF, Chap. IX. An. 1645.

Le Major Hoogſtrate jugeant qu'il étoit dangereux de garder plus longtemps les priſonniers à Fernambouc, ils furent tous envoyés aux Algodais. On leur demanda durement s'ils vouloient ſe mettre au ſervice de Sa Majeſté Portugaiſe, en déclarant que ceux qui le refuſeroient, ſeroient envoyés à Bahia, dont le chemin par terre, étoit très-long & très-rude. Lorſqu'on fit cette queſtion à Zweers & à Broekheuſen, ils répondirent, comme ils avoient déjà fait avec la réſolution la plus généreuſe, qu'ils mourroient plutôt que de prendre les armes contre leur patrie. On les emmena avec les autres priſonniers à Pojuka, & à peine y furent-ils arrivés, qu'il y eut des ordres pour ra- On met un Officier à la queſtion.

mener Zweers au Cap Saint Auguſtin. Il y fut mis à la queſtion, pour ſavoir de lui la raiſon du voyage du Trompette au Receif; mais il eut le courage de ſouffrir la rigueur de la torture & de tromper l'eſpérance de ſes bourreaux. Enfin étant demeuré ſix ſemaines en priſon, il fut envoyé à Bahia, où Monſieur Broekheuſen & les autres priſonniers arriverent le 28 de Novembre, après un voyage auſſi ennuyeux que fatiguant.

NIEUHOFF, Chap. IX. An. 1645.

Pendant qu'ils y demeurerent, Zweers & Broekheuſen intercepterent une lettre d'Hoogſtrate, qui contenoit pluſieurs objets importants. On découvrit leur larcin, & ils furent mis dans une tour très-mal ſaine, où ils ſouffrirent excellivement, & furent bien près d'y mourir de faim. Après toutes ces miſeres, on les envoya en Portugal, d'où ils s'embarquerent pour la Hollande.

La défaite du Colonel Haus, jetta le Grand Conſeil & tous les habitants du Receif, dans la conſternation. Ils s'imaginerent continuellement voir les Rebelles à leurs portes,

& toutes leurs penſées ſe tournerent vers leur défenſe. Pierre Bas fut nommé Commandant en chef du Receif, l'Amiral Lichthart eut la conduite de l'artillerie, & Moucheron fut choiſi pour commander dans la ville Maurice. NIEUHOFF, Chap. IX. An. 1645.

Malgré ces actes d'hoſtilité, ſi ſouvent répetés. André Vidal écrivit encore au Conſeil, diſant qu'il avoit la plus forte inclination à maintenir la paix; mais que pluſieurs raiſons devoient juſtifier les meſures qu'il avoit priſes. Le Conſeil lui répondit que ſur des preuves évidentes, il regardoit ſes déclarations comme des ſubterfuges, de même que celles du Gouverneur Silva; qu'il proteſtoit contre toute ſa conduite, & que s'il avoit réellement quelque égard aux traités, il devoit ſe retirer immédiatement avec ſes troupes, à Bahia.

Après la défaite de Haus, on jugea qu'il ne falloit rien négliger pour retirer les garniſons des Forts de Rio de Saint Franciſco, & de Sergippe del Rey, parce qu'elles ne pouvoient de ces endroits, rendre aucun ſervice important au Receif. Quand le Conſeil eut approuvé cette Succès des Portugais.

NIEUHOFF, Chap. IX. An. 1645.

démarche, on fit partir deux barques & un vaisseau pour Rio Francisco; mais il trouverent un navire Portugais rempli d'hommes armés, qui les empêcha de poursuivre leur cours. Le Conseil fut obligé d'envoyer pour les soutenir, un yacht & trois autres barques; on mit ce petit armement sous les ordres du Capitaine William Lambartz, & il revint au Receif le 1 d'Octobre, où il rapporta, en rendant compte de son expédition, que trois jours avant son arrivée, le Fort Rio de Francisco s'étoit rendu faute de provisions & de bois, après un siege de vingt-six jours; que les ennemis avoient pris de si justes mesures, que Sergippe ne pouvoit manquer de tomber entre leurs mains, & qu'ils s'étoient aussi rendu maîtres du Fort Dos Affagados, où M. Bullaestrete avoit été fait prisonnier. Le Capitaine Lambarts ajouta que dans une aussi terrible situation des affaires, il avoit cru que la prudence exigeoit qu'il revint au Receif, où il n'apportoit que de fâcheuses nouvelles, au lieu des succès qu'il avoit espérés.

Par les articles de capitulation,

les Garniſons de Rio Saint Franciſco, de Sergippe & de Porto Calvo, devoient être envoyées au Receif: mais les Portugais n'y eurent aucun égard, & ceux qui les compoſoient, furent emmenés priſonniers à Bahia. Pluſieurs Soldats, dans la crainte d'une marche auſſi pénible, entrerent au ſervice des Portugais; mais il y en eût ſoixante & quatre avec le Capitaine Nicolas Nicolſon à leur tête, qui déſerterent peu de temps après, & retournerent aux Hollandois. Cet événement mit les Portugais dans une telle fureur, qu'ils paſſerent au fil de l'épée, tous ceux qui étoient demeurés avec eux, & qu'ils maſſacrerent auſſi pluſieurs des habitants Hollandois.

NIEUHOFF, Chap. IX. An. 1645.

Les ſuccès des Rebelles donnant courage aux mécontents de Parayba, ils prirent les armes contre le Gouvernement: mais les ſoins & la vigilance de Monſieur Linge, qui, par une eſpece de miracle, les avoit maintenus juſqu'alors dans la tranquillité, rendirent encore leurs efforts infructueux. Voyant qu'ils ne pouvoient réuſſir par la force, ils eurent recours à l'artifice, & firent

proposer dix-neuf mille écus au Gouverneur; mais il leur prouva que les principes d'Hoogstrate n'étoient pas communs à tous les Officiers, & fit pendre celui qu'ils avoient chargé de lui en porter la parole.

NIEUHOFF, Chap. IX.

An. 1645.

Le Conseil, pour avoir le plus de forces qu'il seroit possible, envoya aux Chefs des Tapoyers, deux Députés qui leur représenterent la nécessité de joindre leurs troupes à celles des Hollandois, & d'agir conjointement pour leur défense mutuelle. En même-temps, on publia une proclamation pour offrir le pardon à tous ceux qui avoient déserté, ou qui étoient passés au service Portugais, à condition de revenir à celui des Hollandois. On n'excepta de cette amnistie, que Hoogstrate & quelques autres traîtres semblables.

CHAPITRE

## CHAPITRE X.

*Les Rebelles & les Portugais ſont le blocus du Receif: Ils attaquent les Hollandois près de Tamarika; Mais ils ſont repouſſés: Les Hollandois les mettent une ſeconde fois en déroute: On trouve une très-belle femme au nombre des Priſonniers: Projet pour brûler la flotte Hollandoiſe: Cruauté & conduite barbare de Kamaron: Jacob Rabbi eſt tué en trahiſon: Le Colonel Garſman eſt mis aux arrêts: Etat des affaires entre les Portugais & les Hollandois, en Europe: Le Capitaine Lambarts eſt tué: Jean Vieira d'Allegoas eſt accuſé de trahiſon, convaincu & puni: Le Receif eſt dans un grand embarras.*

LEs Rebelles, conjointement avec les Portugais, bloquerent tous les chemins qui conduiſoient au Receif, & parurent déterminés à réduire cette place par la famine; mais voyant qu'on étoit trop bien préparé pour qu'ils y puſſent réuſſir,

NIEUHOFF, Chap. X.

An. 1645.

Les Révoltés attaquent inutilement Tamarika.

ils réſolurent de tourner leurs armes contre Tamarika. Ils y envoyerent la plus grande partie de leurs troupes, en diligence : elles attaquerent les Hollandois ſur une hauteur, près de la Ville, & les obligerent de ſe retirer dans leurs retranchements qui étoient voiſins de l'Egliſe. Les ennemis les y attaquerent juſqu'à trois fois, & furent toujours repouſſés avec une perte conſidérable : enfin Kamaron & Hoogſtrate ayant été bleſſés, ces défaites répétées, forcerent les Rebelles de quitter cette Iſle.

NIEUHOFF, Chap. X. An. 1645.

Le Grand Conſeil, ayant été informé que les Portugais avoient été encouragés à attaquer Tamarika par des promeſſes de ſecours venant de quelques ennemis ſecrets, jugea qu'il convenoit de rappeller le Capitaine Sluyter, avec ſa Compagnie. Il fut remplacé par celle qui étoit ſous les ordres du Capitaine Lambarts, qui fut auſſi nommé Commandant en chef de toutes les troupes de ce poſte. On reçut vers le même temps des lettres d'André Vidal qui propoſoit un cartel pour l'échange des priſonniers, & demandoit que les

habitants Portugais qu'on retenoit, fussent remis en liberté au moyen d'une rançon convenable; mais le Conseil ne voulut pas y consentir. NIEUHOFF. Chap. X. An. 1645.

Les Ennemis, trompés dans leur espérance de se rendre maîtres de Parayba par trahison, reprirent leur projet de forcer, par la famine, la garnison du Receif à capituler; mais les Tapoyers de Rio-Grande étant plus forts dans ce district que les Portugais, ce canton fournit des provisions au Receif. Les Rebelles envoyerent plusieurs détachements pour les couper, & ils eurenr si peu de succès, qu'ils furent obligés de se retirer à Parayba.

Suivant le rapport du Capitaine Nicholson, dont nous avons déjà parlé, les huit Compagnies des Hollandois, qui étoient passées au service des Portugais, sous les ordres de Hoogstrate, montoient à deux cents cinquante-sept hommes, munis de diverses sortes d'armes. Il estima que celles qui étoient venues de Bahia, pouvoient être au nombre des sept cents, & qu'il y avoit de plus environ trois cents quarante vagabonds de différentes Nations.

NIEUHOFF, Chap. X.

An. 1645.

Les Braſiliens de Parayba, demeurent attachés aux Hollandois.

Le 2 de Novembre, M. Lingo écrivit de Parayba au Grand Conſeil, pour lui donner avis que Vidal étoit entré dans cette Cpitainerie, à la tête de deux cents hommes, & que Kamaron avoit fortement ſollicité ſon parent Pierre Potti de ſe révolter avec ſes Braſiliens ; mais que tous ſes efforts avoient été ſans effet, & que Potti, avec ſon parti, demeuroient conſtamment attachés aux Hollandois. Il en donna des preuves convaincantes en envoyant au Receif toutes les lettres que les ennemis leur avoient écrites, & qui n'avoient pas même été ouvertes, ce qui, joint à d'autres circonſtances, mit leur fidélité hors de tout ſoupçon.

Le 14 de Novembre, on apprit qu'un parti de trois cents Hollandois, avec quelques Braſiliens, avoit défait, après un combat très-vif, un corps de huit cents ennemis, dont il en étoit péri un grand nombre. Ce ſuccès encouragea tellement les Braſiliens qu'ils parcoururent tout le plat pays, & paſſerent au fil de l'épée tous les Portugais qu'ils rencontrerent, à l'exception d'une jeu-

ne fille d'une si grande beauté, que ses charmes suspendirent la fureur de ces barbares, qui, sans lui faire aucun outrage, la conduisirent prisonniere au Fort de Parayba. NIEUHOFF, Chap. X. An. 1645.

Peu de temps après, on donna ordre à un détachement de trois cents soixante hommes de Kunhao, d'attaquer les ennemis qui marchoient de Rio-Grande à Parayba. Les Rebelles en furent instruits & se retirerent dans des retranchements, entre quelques marais où ils reçurent si bien les Hollandois, que ceux-ci furent obligés d'abandonner cette entreprise, & de se retirer avec quelque perte au Château de Keulen, tant pour s'y rafraîchir que pour empêcher les Portugais de pénétrer plus avant dans le pays.

Le Conseil, qui desiroit avoir quelques connoissances des forces navales de Bahia, envoya un vaisseau croiser aux environs, avec ordre de faire des prises s'ils pouvoient rencontrer quelques bâtiments ennemis. En même-temps on fit savoir aux Chefs Brasiliens qu'on avoit reçu une grande quantité de munitions, avec des nouvelles de Hollande, qui

NIEUHOFF, Chap. X.

An. 1645.

assuroient que dans peu, une puissante flotte alloit mettre à la voile pour secourir le Brésil Hollandois. Cet artifice causa une satisfaction d'autant plus grande aux Brasiliens qu'ils avoient été un peu intimidés par les bruits que les Portugais avoient eu l'adresse de faire répandre, qu'on n'avoit aucun secours à espérer du côté de la Hollande.

Artifice des Portugais.

Au mois de Décembre, un nommé Gaspar Gonsalves fut arrêté à Tamarika, & l'on trouva, après un mûr examen, que c'étoit un Agent des Portugais, envoyé pour persuader aux Brasiliens que les Hollandois traitoient secrettement pour abandonner cette Colonie au moyen d'une somme d'argent; qu'ils étoient déterminés à se retirer avec leurs effets en Hollande, & qu'ils laisseroient leurs amis à la merci d'un ennemi en fureur. Ce rapport artificieux eut tout l'effet que les Portugais pouvoient desirer & il s'éleva un si grand mécontentement parmi les Brasiliens, que Gaspar Honyhouse, qu'on avoit nommé pour leur Chef, depuis que Listry avoit été

fait prisonnier, eut beaucoup de peine à les appaiſer.

NIEUHOFF, Chap. X.

An. 1645.

Les ennemis firent pluſieurs entrepriſes infructueuſes pour brûler la flotte Hollandoiſe, & ils envoyerent trois cents hommes pour attaquer Pierre Potti dans ſes retranchements; mais peu de temps après le même Potti, avec cent cinquante Braſiliens, attaqua quatre cents ennemis qu'il mit en fuite, après en avoir tué vingt, & bleſſé pluſieurs, ſans autre perte qu'un ſeul homme bleſſé de ſon côté.

Le Conſeil reçut avis de Monſieur Linge, que Kamaron, à la tête de cinq cents ſoldats de bonnes troupes, s'étoit mis en marche de Parayba à Rio-Grande, dans le deſſein d'empêcher qu'on n'envoyât des ſecours, de proviſions de ce diſtrict, aux garniſons Hollandoiſes. Il eſpéroit, par ce moyen, les obliger à ſe rendre promptement: mais le Conſeil, après une mûre délibération, réſolut de tirer cent ſoixante hommes de Tamarika, & un pareil nombre de Parayba: on les mit ſous le commandement du Capitaine Velling & du Lieutenant Breſman, qui

HERBERT. Chap. X.

An. 1645.

eurent ordre de marcher à Rio-Grande, pour s'oppoſer aux projets des ennemis dans cette partie, & pour les rendre infructueux.

Embarras des Hollandois.

M. Bas, Membre du Grand Conſeil, qu'on avoit envoyé à Parayba, pour conſulter avec M. Linge, ſur les meilleurs moyens de défenſe, envoya une lettre du château de Keulen, dans le diſtrict de Rio-Grande, par laquelle il marquoit ; qu'une tempête l'avoit empêché de débarquer ſes troupes à Kunhao, où il avoit eſpéré ſe joindre au Capitaine Rhinebergh, mais qu'il les avoit fait deſcendre près de Peringi. Que dans le même temps, Kamaron s'étant ouvert un paſſage par le Matta, avoit ſurpris pluſieurs des Habitants, & les avoit tous paſſés au fil de l'épée, ſans diſtinction d'âge ni de ſexe ; qu'enſuite il avoit porté ſes troupes, compoſées de quatre cents hommes, avec autant de Braſiliens & quatre-vingt Tapoyers, où il avoit jugé qu'elles pourroient le plus aiſément couper les proviſions aux Hollandois ; & que ceux-ci, au nombre de mille hommes, s'étoient mis en marche, le 23 de Janvier, pour

attaquer les ennemis, & pour les chaſſer, s'il étoit poſſible, de Rio-Grande. Dans l'état où ſe trouvoient les affaires, il étoit fort douteux que les Portugais acceptaſſent la bataille, & le Conſeil examina s'il ſeroit prudent de les pourſuivre à Parayba, ſuppoſé qu'ils s'y retiraſſent, & ſi l'on feroit ſes efforts pour recouvrer cette Capitainerie. On jugea que cette entrepriſe ſeroit téméraire; elle fut rejettée, & l'on envoya ordre à Monſieur Bas & aux autres Officiers commandants, de ſe conduire avec la plus grande circonſpection, pour reprendre Rio-Grande, ſans rien entreprendre de plus.

NIEUHOFF, Chap. X.

An. 1645.

Suivant les lettres de Monſieur Bas, dattées du Fort Keulen, le 30 de Janvier 1646, le Capitaine Rhinebergh avoit attaqué ſix fois les ennemis, & quoiqu'il eût eu du deſſous dans quelques actions, ils avoient cependant pris le parti de ſe retirer à Parayba.

An. 1646.

Le 4 de Mars, Monſieur Bas ayant ramené à Monſieur Linge, les troupes qui avoient été tirées de Parayba quelque temps avant, revint au Receif avec cinq cents hommes, & le

lendemain il remit au Conſeil, un Journal de ſon expédition.

NIEUHOFF, Chap. X.

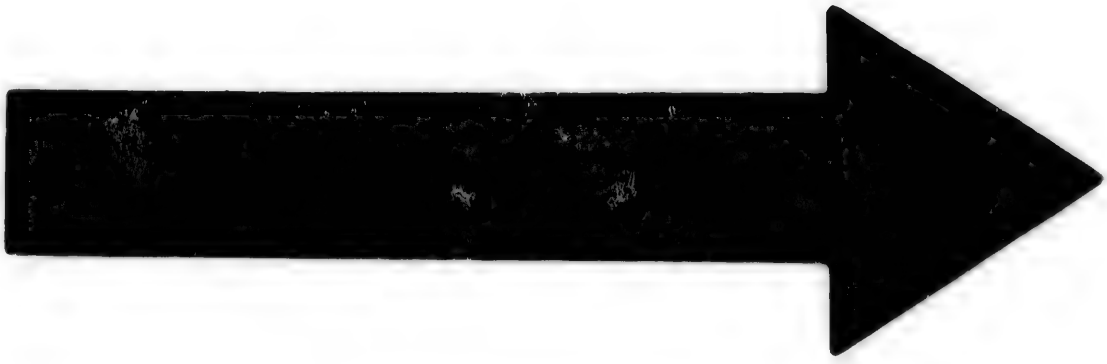
An. 1646. Depuis le 9 de Mars juſqu'au 30, il y eut pluſieurs eſcarmouches, ſans aucun avantage remarquable de part ni d'autre. Le Conſeil fut encore allarmé de la nouvelle que Kamaron étoit rentré dans Rio-Grande ; mais le Colonel Garſman le raſſura bientôt, en lui faiſant ſavoir que les ennemis s'étoient retirés ſans avoir rien entrepris d'important. Peu de jours après, le Conſeil apprit que Jacob Rabbi, l'Agent le plus induſtrieux des Portugais, & le plus adroit de leurs partiſans, pour attirer les Tapoyers dans leur parti, avoit été tué en trahiſon, à l'inſtigation du Colonel Garſman. Cet événement cauſa beaucoup de chagrin aux Membres, à cauſe des ſuites fâcheuſes qui en pouvoient arriver ; & pour faire voir combien ils déſaprouvoient toute conduite illégitime, auſſi-tôt que le Colonel fut retourné au Receif, ils donnerent des ordres pour l'arrêter & pour l'envoyer priſonnier ſur un vaiſſeau nommé le Hollandia.

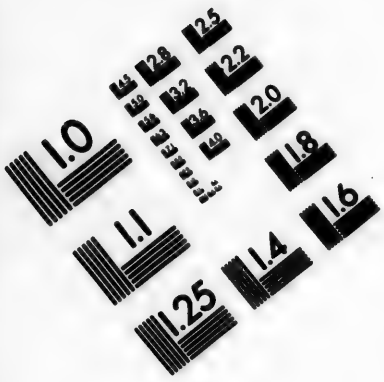
Manifeſtes des deux parties. On diſtribua quelques papiers ſéditieux, deſtinés à corrompre les

esprits des Soldats Hollandois; quelques-uns furent remis au Conseil, qui, aussi-tôt fit publier une proclamation, contenant des reproches contre ceux de leurs compatriotes, qui, par un esprit de trahison, avoient passé du côté des ennemis; mais on les exhortoit en même-temps à rentrer sous l'obéissance de leurs véritables maîtres. On publia aussi la copie d'une lettre du Roi de Portugal, remise aux Etats Généraux, par l'Ambassadeur de ce Prince à la Haye. On y ajouta la réponse de leurs Hautes Puissances, pour faire voir que le Monarque désavouoit la guerre & la conduite du Gouverneur Silva, & dans l'espérance que cette lettre pourroit faire ouvrir les yeux aux Habitants Portugais, d'autant qu'elle leur prouveroit que c'étoit en vain qu'ils attendroient quelque secours du Portugal; on espéra aussi qu'elle pourroit occasionner quelques divisions entre eux & les Commandants Portugais.

NIEUHOFF, Chap. X. An. 1646.

Par les dispositions des troupes des Rebelles & de leurs alliés, les provisions commençoient à devenir très-rares au Receif, & l'on envoya





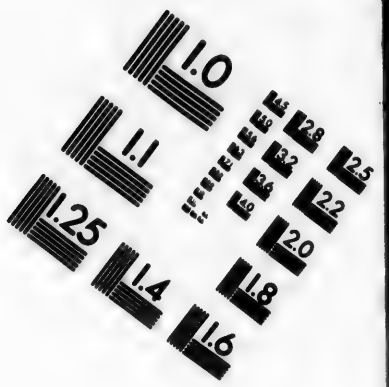
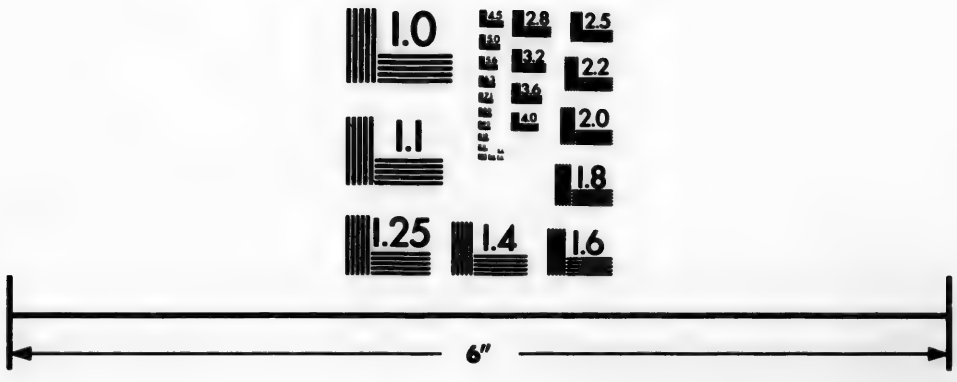
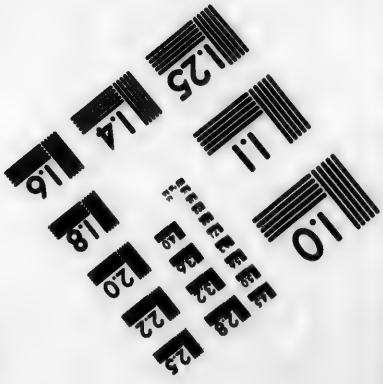




**IMAGE EVALUATION**
**TEST TARGET (MT-3)**






Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

NIEUHOFF, Chap. X.

plusieurs partis pour en faire venir; mais ce fut sans aucun succès. Il y eut une escarmouche dans l'isle de Tamarika, où seize Hollandois furent tués & vingt-six blessés; le Capitaine Lambarts fut du nombre des premiers.

An. 1646.

On punit un des Chefs de la révolte.

Le Conseil fut informé, par une lettre en datte du 3 de Mai, que les Brasiliens de Tamarika avoient été engagés par les artifices des ennemis, à refuser leur service aux Hollandois; mais que Monsieur Aprisius, un de leurs Ministres, les avoit ramenés à leurs premiers engagements & avoit appaisé, au moins pour le temps actuel, l'inquiétude qui les agitoit. Les provisions commençoient à devenir si rares, non-seulement au Receif, mais encore à Tamarika, à Parayba & à Rio-Grande, qu'on regarda la pêche comme un secours absolument nécessaire. On s'appliqua donc à l'encourager puissamment; & M. Hamel, ainsi que M. Bas, donnerent des ordes pour acheter toute la laine filée qu'on pourroit trouver, afin d'en faire des filets. Un Portugais, qui avoit commis un meurtre à Angola, vint au

Receif, pour ſe ſouſtraire aux pourſuites, & donna des informations contre Jean Vieira d'Allegoas, comme étant traître à l'Etat: Vieira fut mis en priſon; le Portugais le chargea de lui avoir donné un parchemin écrit en caracteres inconnus, avec une boîte, qui contenoit pluſieurs autres papiers, pour les remettre aux ennemis, & en même-temps, ce Portugais remit le tout à la Cour. Vieira nia le crime dont on l'accuſoit, & il fut mis à la queſtion, qu'il ſupporta avec conſtance; mais on trouva dans ſes papiers, la clef des caracteres écrits ſur le parchemin: un Juif réuſſit à les déchiffrer, & l'on vit alors qu'il donnoit aux ennemis, un état exact & circonſtancié du Receif, avec des inſtructions pour s'en pouvoir rendre maîtres. Cette découverte, qui rendoit ſon crime évident, fut plus forte contre lui que la torture; il avoua les charges que le Portugais avoit portées contre lui, & il fut condamné à mort & exécuté.

NIEUHOFF, Chap. X. An. 1646.

Vers le premier de Juillet, les magaſins ſe trouverent ſi mal pourvus, qu'il n'y avoit plus que pour

peu de ſemaines de proviſions. On commença alors à diſtribuer le pain en quantité reglée, & les Membres du Grand Conſeil, eux-mêmes, ſe ſoumirent au retranchement. Pour prévenir le mécontement des Soldats, on leur donna à chacun douze ſols par jour, au lieu d'une livre de viande qu'ils avoient auparavant; mais pour le pain, leur avantage étoit conſidérable, puiſqu'il leur en fut accordé trois livres par ſemaine, au lieu que tout autre n'en avoit que deux livres.

NIEUHOFF, Chap. X.

An. 1646.

Le Conſeil ayant appris que Garſman avoit fait ſes efforts, ſans en avoir reçu aucun ordre, pour attirer les Tapoyers dans Rio-Grande, fut très-ſurpris de cette démarche imprudente, qui n'avoit ſervi qu'à diminuer les ſecours de proviſions, & elles y étoient devenues d'une rareté exceſſive. On prit auſſi-tôt les meſures convenables pour faire retourner volontairement ces Tapoyers dans leurs habitations, & cette conduite prudente du Conſeil, réuſſit ſi bien, que par les ſecours de Rio-Grande, le Receif fut ſuffiſamment muni juſqu'à l'arrivée de ceux

de Hollande. On jugea en général que cette Capitainerie auroit fourni plus long-temps tout ce qui étoit néceſſaire pour les Garniſons méridionales ; mais comme douze cents Braſiliens ſe trouvoient réduits à la plus grande diſette dans l'iſle de Tamarika, le Conſeil donna ordre de les faire paſſer à Rio-Grande, pour y ſubſiſter de ce que le pays leur pourroit fournir, & l'on envoya des bâtiments pour les y tranſporter, conformément à cette déciſion.

NIEUHOFF, Chap. X. An. 1646.

Dans un état auſſi fâcheux, on ne doit pas être ſurpris qu'il fut mis ſur le tapis, & diſcuté pluſieurs propoſitions extravagantes; mais la prudence ne fut pas aſſez déconcertée par le malheur, pour empêcher le Conſeil de prendre la ſage réſolution d'attendre les ſecours de Hollande, plutôt que de tout hazarder par des efforts qui auroient pû être infructueux.

## CHAPITRE XI.

*Les Portugais, ſous les ordres d'André Vidal, ſomment Tamarika de ſe rendre : Découverte d'une conſpiration : Les Habitants du Receif ſont réduits à la plus fâcheuſe extrémité : Ils ſont ſoulagés par des ſecours de Hollande : Les Ennemis ſe retirent de Tamarika : Ils ſont chaſſés du pas de Barelta, qui eſt fortifié par le Colonel Schoppe : L'ancien Conſeil ſe demet de l'autorité entre les mains de nouveaux Membres envoyés de Hollande : Lettres réciproques du nouveau Conſeil & du Gouverneur de Bahia : Menaces terribles de Fernandez Vieira : Le Colonel Schoppe attaque & réduit Rio S. Franciſco : Un parti de Hollandois eſt défait près de cette Place, & pluſieurs Officiers ſont tués.*

NIEUHOFF, Chap. XI.

An. 1646.

LEs Ennemis ayant appris que le départ des Braſiliens de Tamarika, avoit conſidérablement affoibli la Garniſon, réſolurent d'attaquer cette Iſle, & y débarquerent

au nombre de deux mille. André Vidal & Fernandez Vieira, écrivirent à M. Dortmund, en termes polis, quoiqu'avec hauteur : ils lui marquerent qu'ils vouloient traiter avec lui, ſuivant les regles de la guerre ; que ne pouvant ignorer la ſupériorité de leurs forces, & l'impoſſibilité de leur réſiſter, ſans s'expoſer à une perte infaillible, ils comptoient qu'il ne refuſeroit pas leurs propoſitions, & qu'ils en attendoient la réponſe le jour ſuivant. Cette ſommation porta M. Dortmund à preſſer le Conſeil de lui envoyer immédiatement du ſecours ; mais dans cette fâcheuſe conjoncture, où les malheurs ſe ſuccédoient de toutes parts, on étoit hors d'état de le ſatisfaire, parce qu'on manquoit d'hommes & encore plus de proviſions. Quelques Canonniers furent convaincus d'avoir reçu de l'argent pour livrer le Fort d'Orange : deux furent condamnés à mort pour cette trahiſon, & les autres furent aſſez heureux pour échapper au châtiment qu'ils méritoient.

NIEUHOFF, Chap. XI.

An. 1646.

Les Portugais ſomment le Gouverneur de Tamarika.

Les Habitants & la Garniſon du Receif ſe trouverent alors réduits à

Etat fâcheux du Receif.

NIEUHOFF, Chap. XI.

An. 1646.

un état ſi fâcheux, qu'il eſt preſque impoſſible d'en donner la deſcription. Leur ville étoit environnée au dehors d'ennemis implacables, & attaquée au-dedans par la famine & par ſes effets les plus funeſtes. Le déſeſpoir ſembloit les couvrir d'un nuage épais, & la nature épuiſée, gémiſſoit ſous le poids de la miſere: les chiens, les chats & même des nourritures infectes, étoient regardées comme des viandes précieuſes, & ceux qui pouvoient en avoir leur ſuffiſance étoient eſtimés très-heureux. Des gens qui, peu de temps avant, jouiſſoient de toutes les douceurs attachées à la ſplendeur, & qui étoient habitués à ſatisfaire la ſenſualité de leur goût par les mets les plus délicats, étoient alors très-contents de manger ce que les plus pauvres des mendians auroient mépriſé, & ce qui auroit été rejetté par la plus vile populace. Dans cette affreuſe ſituation, ſans aucune eſpérance de ſecours, & ſans pouvoir prendre de réſolution fixe ſur ce qu'on pouvoit faire, la vie leur paroiſſoit un fardeau inſupportable; & l'on convint unanimement que mou-

sir en faisant un effort généreux pour recouvrer la liberté, & essayer d'avoir des vivres, étoit de beaucoup préférable à l'état horrible de périr par la faim. Ils pensèrent qu'après avoir attendu du secours, tant que la nature avoit pû les soutenir, ils ne pouvoient être condamnés de tout risquer par un dernier effort. Le Conseil & tous ceux qui étoient dans la ville, résolurent donc de faire une sortie, dans l'espérance que le désespoir dont ils étoient animés, les pourroit faire réussir, & ils étoient prêts à exécuter cette funeste résolution, quand ils apperçurent devant la ville, deux vaisseaux avec pavillon Hollandois. Cet heureux incident parut écarter toutes les horreurs de la calamité : la joie, comme un rayon de lumiere, perça le nuage ténébreux qui les environnoit ; & ces premiers mouvements se changerent en un transport universel, quand les bâtiments eurent jetté l'ancre, & que par trois coups de canon, ils eurent assuré qu'ils venoient de Hollande. Ceux que leur foiblesse empêchoit de marcher, se traînoient pour ainsi dire, en rampant jusques

NIEUHOFF, Chap. XI.

An. 1646

au Port, où ils reçurent la nouvelle agréable que tout le convoi étoit près d'arriver. Ce ſecours qui paroiſſoit envoyé par la Providence, eut non-ſeulement les plus heureux effets pour délivrer le Receif de la famine, mais encore les Hollandois en retirerent un grand avantage pour Tamarika, parce que les Rebelles, auſſitôt qu'ils furent inſtruits de ſon arrivée, quitterent cette Iſle, prévoyant avec raiſon que la retraite leur ſeroit bien-tôt coupée par les vaiſſeaux qui arrivoient de Hollande. Les malheurs qui accabloient la Colonie, parurent preſque diſſipés, & le déſeſpoir fit place à l'eſpérance, l'un des plus grands ſoutiens de la vie.

NIEUHOFF, Chap. XI.

An. 1646.

Arrivée de la flotte Hollandoiſe.

La flotte équipée en Hollande pour donner du ſecours au Receif, avoit trouvé des obſtacles, qui ſembloient s'être accumulés pour empêcher qu'elle ne fût à ſa deſtination, & à peine étoit-elle en mer, que les éléments parurent déchaînés contre elle, ce qui retarda conſidérablement ſon arrivée. C'étoit Bankert, Amiral de Zélande, qui avoit le commandement de tous les vaiſ

seaux, & l'on avoit confié celui des troupes de terre, au Colonel Sigismond Schoppe, Officier très-expérimenté.

NIEUHOFF, Chap. XI.

An. 1646.

Outre les Militaires embarqués sur cette Escadre, il y avoit cinq nouveaux Membres du Grand Conseil destinés à relever les anciens. Lorsque tous les vaisseaux furent arrivés, on apprit que les Ennemis avoient dessein d'élever un Fort au pas de Baretta, & l'on convint unanimement que ce poste étant de la plus grande importance, on ne devoit rien négliger pour s'en rendre maîtres & pour le bien fortifier. Le Colonel Schoppe avec toutes les troupes qu'il put rassembler immédiatement, se mit en marche, & donna ordre que les matériaux nécessaires pour les fortifications, le suivissent à la premiere marée. Il délogea aisément les Ennemis, & prit lui-même possession de la maison de Baretta.

Changement dans le Gouvernement.

Les nouveaux Membres du Grand Conseil étant tous arrivés au Receif; M. Hamel, M. Bullaestrete & M. Bas, convoquerent une Assemblée générale, tant civile que militaire,

Les anciens Membres remirent les rênes du Gouvernement à ceux qui étoient nommés pour leur succéder; marquerent leur reconnoissance à tous les ordres du peuple, de l'attachement qu'ils avoient fait paroître pour leurs personnes, pendant qu'ils avoient été Gouverneurs, & leur recommanderent de le conserver également pour le nouveau Conseil. Les Membres commencerent de ce moment, à conduire les affaires publiques; mais les anciens furent priés de les aider de leurs avis dans celles qui seroient les plus importantes.

Heuhoff Chap. XI. An. 1646.

On jugea qu'il étoit nécessaire de faire une revue générale, les ordres en furent donnés, & l'on envoya des Officiers chargés de ce dénombrement dans toutes les Places où il y avoit garnison. En même-temps on publia de nouvelles propositions de pardon aux Rebelles, & elles leur furent envoyées avec une lettre adressée aux Commandants Portugais des troupes venues de Bahia, pour demander encore qu'ils retirassent leurs troupes. Le Colonel Portugais fit une réponse qu'on lut en plein Con-

seil, & l'on trouva qu'elle ne contenoit que des fausſetés & des ſubterfuges. On faiſoit un détail pompeux des forces des Ennemis, dans cette lettre, de même que dans celles qui furent écrites par Fernandez Vieira, à pluſieurs Marchands Hollandois. Ce fameux Rebelle y prenoit un ſtyle de conquérant, leur marquoit qu'il étoit impoſſible à la puiſſance Hollandoiſe, de tenir contre ſes forces, dans cette partie du monde, d'autant qu'il paroiſſoit que la Providence combattoit pour lui, comme il prétendoit le faire voir par des preuves évidentes. Il faiſoit des menaces terribles aux Habitants qui auroient l'audace de paroître en armes contre lui, & ſe plaignoit fortement de ce qu'un Officier qu'il avoit envoyé avec des lettres au Grand Conſeil, avoit été interrogé contre les uſages de la guerre, & de ce qu'on lui avoit cherché querelle pour éviter de lui donner une réponſe poſitive. « Mais, ajoutoit-il, s'ils oſent » paroître en campagne, je verrai » ſi leurs épées ſont auſſi actives que » leurs langues, & je leur apprendrai le reſpect qui eſt dû aux Dé-

NIEU HOLL. Chap. XI.

An. 1646.

» putés deceux qui ont ici le suprême commandement ».

NIEUHOFF, Chap. XI.

Le 14 de Septembre, il arriva au Receif, une autre vaisseau de guerre de Hollande, qui avoit fait la traversée en quatorze semaines; & vers le même-temps, les Ennemis publierent plusienrs feuilles insolentes, dans lesquelles ils proposoient d'accorder la grace à tous ceux qui se mettroient sous leur protection.

An. 1646.

Foiblesse des Hollandois.

Le Colonel Schoppe ayant attaqué plusieurs fois les Ennemis presque toujours avec peu de succès, les forces des Hollandois en furent tellement diminuées, qu'ils ne se jugerent pas en état de faire tête aux Portugais, près le Receif. Cependant le Conseil résolut d'essayer à reprendre Rio Saint Francisco, & l'on chargea de cette entreprise le Colonel Henderson, qui exécuta ses ordres sans beaucoup de difficulté, parce qu'il ne trouva qu'une très-légere opposition.

Le 30 de Novembre, les Etats Généraux firent une perte considérable par la mort de l'Amiral Lichthart, elle fut la suite de l'imprudence qu'il eut, de boire une grande quantité

quantité d'eau froide après s'être exceſſivement échauffé. M. Nieuhoff eut ordre de ſe rendre à Rio Saint Franciſco, & fut bien près d'être noyé, ſa barque s'étant renverſée. On envoya quelques détachements pour parcourir le pays, & ils amenerent ſept cents bœufs avec trois cents veaux. Quelque temps après, le feu prit dans les quartiers des Soldats, & un grand nombre y perdirent leurs habits; mais cette perte fut réparée par les ordres du Colonel. Si cet accident fût arrivé de nuit, il auroit pû avoir des ſuites d'autant plus fâcheuſes, qu'il étoit vraiſemblablement l'effet de quelque trahiſon.

NIEUHOFF, Chap. XI.

An. 1646.

Leurs troupes ſont défaites.

On donna avis aux quartiers Hollandois, que les Ennemis paroiſſoient en un corps conſidérable, & l'on envoya cinq compagnies tant pour les attaquer, que pour s'emparer de tous les beſtiaux qu'on pourroit rencontrer. Les premieres nouvelles qu'on reçut de ce détachement, furent que les Ennemis l'avoient enveloppé de façon, qu'il étoit difficile qu'un ſeul homme en pût échapper. La conſternation de-

vint universelle; mais elle fut portée à son comble quand on sut que le parti avoit été entiérement mis en déroute, & que les Capitaines Schut, Cousin & la Montagne, avoient été tués avec un grand nombre de leurs gens. Ce malheur fut entiérement attribué à l'imprudence des Hollandois, qui, malgré les ordres que leur avoit donnés le Colonel Henderson, après avoir déchargé leurs mousquets, étoient tombés l'épée à la main sur les Ennemis, qui les avoient attirés dans une embuscade. Quelques-uns avoient pris la fuite de leurs postes, & ils furent condamnés à mort; mais après avoir éprouvé toutes les terreurs des préparatifs du supplice, on leur accorda leur grace. Le Lieutenant du Capitaine Gyseling reçut cependant la punition de sa poltronnerie; il fut envoyé au Receif; on rompit son épée sur sa tête, & il fut déclaré indigne de jamais servir la Compagnie, quoique sept années employées pour elle avec fidélité, eussent dû parler en faveur de cet Officier. Entre les circonstances fâcheuses qui contribuerent dans le même temps, à ruiner de

NIEUHOFF, Chap. XI.

An. 1646.

plus en plus les affaires de la Compagnie, on peut mettre pour une des plus importantes, la révolte des Tapoyers, qui abandonnerent le parti des Hollandois, à cauſe du meurtre de Jacob Rabbi; le banniſſement du Colonel, & la confiſcation de ſes biens, ne purent les ramener à leur ancienne amitié.

NIEUHOFF, Chap. XI.

An. 1646.

On fit pluſieurs propoſitions ſur les moyens de nuire aux Ennemis; le Conſeil les examina; & voyant qu'il n'y en avoit aucune qui n'eût de grands inconvénients, elles furent toutes rejéttées. Quelqu'un avoit dit entre autres, qu'il pourroit être utile de refuſer tout quartier; mais après une mûre délibération, on ſe décida pour la négative, parce qu'on jugea que cette conduite ſeroit plutôt capable de faire révolter ceux qui, juſqu'alors, étoient demeurés tranquilles, que de remplir l'objet qu'on ſe propoſoit.

Le 30 de Décembre, on fut informé qu'un parti de deux cents hommes, commandé par le Colonel Rebellia, étoit arrivé de Bahia, dans une Iſle près de Rio Franciſco, & que les Ennemis attendoient dans

peu d'autres renforts, non-ſeulement du même endroit, mais encore de Vargea. On apprit en même temps, que quelques troupes Hollandoiſes avoient attaqué un corps des Rebelles, ſans y avoir eu d'autre avantage que de s'être rendu maîtres de leurs armes & de leurs habits ; mais peu après, ils revinrent avec des troupes plus nombreuſes, & mirent en déroute les Hollandois, qui eurent cent cinquante hommes de tués, en y comprenant un Capitaine, & cinq Officiers ſubalternes furent faits priſonniers.

NIEUHOFF, Chap. XL. An. 1646.

Succès des Rebelles.

On délibéra ſur la propoſition de raſſembler un gros corps de troupes pour entreprendre quelque action importante, en y joignant celles qu'on pourroit tirer de Parayba ; mais le Conſeil jugea que cette démarche expoſeroit ce diſtrict à un danger évident, & la propoſition fut rejettée. Les nouvelles qu'on reçut peu de jours après, firent connoître qu'on avoit pris le parti le plus prudent : les Ennemis entrerent dans le Parayba, avec un gros corps de troupes, menaçant de ruiner tout ce pays ; & ils commencerent par maſſa-

crer cinquante Hollandois & Braſiliens, entre leſquels il y avoit pluſieurs femmes & pluſieurs enfants; mais voyant que cette Capitainerie étoit en meilleur état de défenſe qu'ils ne l'avoient penſé, ils en ſortirent peu de jours après qu'ils y furent entrés. NIEUHOFF, Chap. XI. An. 1646.

Le 22 de Janvier 1647, les Ennemis commencerent à battre un fort de bois, près de Baretta; quoiqu'il fût peu conſidérable en lui-même, & qu'il parut preſque ne pas mériter qu'on le défendit, on envoya, par le Conſeil de M. Hamel, cinq Compagnies pour le renforcer, dans l'eſpérance que les Ennemis, voyant la difficulté de réduire un auſſi petit Fort, craindroient de former quelque entrepriſe plus conſidérable de ce côté. On fit une vigoureuſe défenſe, & ils leverent le ſiege, le 24 du même mois. Cet événement fut regardé comme d'autant plus heureux pour les Hollandois; que de jour en jour, ils étoient accablés de nouveaux malheurs: la déſertion ſe mit dans leurs troupes, & des ſimples Soldats, elle gagna bien-tôt les Officiers. An. 1647.

NIEUHOFF, Chap. XI.

An. 1647.

Les Rebelles continuent le siege du Receif.

Les Ennemis qui resserroient de très-près le Receif du côté de terre, formerent le projet de s'en rendre maîtres par trahison. Pour y parvenir, un Portugais invita les principaux Commandants à un grand repas, sous prétexte de ses noces, & pendant qu'on auroit été dans la joie du festin, les troupes auroient surpris la ville; mais ce dessein fut découvert par quelques Portugais & par des Juifs, ce qui le fit manquer. Ils continuerent le siege & battirent la ville avec tant de fureur, que les Habitants épouvantés, cherchoient leur salut dans des caves, pendant que les morts, les mourants & les blessés présentoient de toutes parts, le spectacle le plus affreux. Entre plusieurs autres incidents tragiques, M. Nieuhoff en vit un propre à inspirer autant d'horreur que de pitié: ce fut celui d'une très-belle personne, niece de l'Amiral Lichthart, dont les deux jambes furent emportées par un boulet de canon, qui tua en même-temps à côté d'elle une de ses amies, nouvellement mariée. Le Colonel Schoppe s'étoit rendu maître de Taperika, qu'il fit démolir;

mais les forces des Hollandois diminuant de jour en jour, par les fréquents échecs qu'elles recevoient, on réſolut de faire une ſortie générale, puiſqu'on n'avoit aucune eſpérance d'un prompt ſecours. Le Colonel Schoppe s'oppoſa à cette propoſition, ainſi que pluſieurs autres Officiers; mais le ſentiment contraire l'emporta, & l'on donna le commandement de cette ſortie au Colonel Brink, parce que M. Schoppe n'étoit pas encore rétabli des bleſſures qu'il avoit reçues dans une rencontre précédente.

NIEUHOFF, Chap. XI. An. 1647.

Les troupes Hollandoiſes étant ſorties en bon ordre, attaquerent les Ennemis avec la plus grande fureur, & les preſſerent vivement pendant quelques temps; mais ceux-ci animés par leurs ſuccès précédents & par la ſupériorité du nombre, repouſſerent bien-tôt les Hollandois, qui perdirent tant dans le combat, que dans leur fuite, onze cents hommes, du nombre deſquels fut le Colonel Brink & pluſieurs Officiers diſtingués. Ils perdirent auſſi dix-neuf drapeaux, avec tout le canon

Les Hollandois ſont battus dans une ſortie.

NIEUHOFF, Chap XI.

A. 1647.

& toutes les munitions qu'ils avoient apportées dans leur ſortie. Cette défaite générale tèrmina toutes conteſtations en campagne, & ils ne s'occuperent plus que de la défenſe du Receif, qui ne pouvoit tenir long-temps, s'il ne leur venoit du ſecours de Hollande. Pour comble de maux, la diviſion ſe mit entre les différents Membres du Gouvernement : le Grand Conſeil attribua la défaite à la mauvaiſe conduite du Conſeil de guerre, dont les Membres rejetterent la faute ſur ceux du Grand Conſeil, qui n'avoit pas ſoin que les Soldats fuſſent bien payés & bien entretenus. Enfin, les affaires parurent prendre un ſi mauvais tour, avec l'attente de les voir encore dans un état plus fâcheux, que M. Nieuhoff ſollicita un paſſeport pour revenir en Hollande. Il eut beaucoup de peine à l'obtenir ; mais auſſi-tôt qu'il l'eut reçu, il fit tous les préparatifs néceſſaires pour ne pas retarder ſon voyage.

Après avoir donné le récit de ce qui ſe paſſa de plus intéreſſant, pendant que M. Nieuhoff réſida dans

le Breſil, nous allons parler en peu de mots, de ce qui concerne les habitants, les animaux & les végétaux de ce pays, comme nous l'avons recueilli de cet Auteur, que nous accompagnerons enſuite juſques dans ſa patrie.

NIEUHOFF, Chap. XI.

An. 1647.

## CHAPITRE XII.

*De la diviſion des Habitants du Breſil en différentes claſſes : Acte de déſeſpoir d'un Negre : Cruauté politique des Portugais, quand ils ſe rendirent maîtres de ce pays : Mœurs des Naturels en général : Leurs Armes : Notions qu'ils ont de l'Etre ſuprême : Leur connoiſſance de l'avenir : Leur prétendue habileté dans la magie : Leurs uſages envers les malades & leur vénération pour les morts : Deſcription des Tapoyers : Deux d'entre eux entreprennent de combattre un Taureau ſauvage, & réuſſiſſent à le vaincre.*

NIEUHOFF, Chap. XII.

An. 1647.

Diviſion des Habitants du Breſil, en différentes claſſes.

DANS le temps dont nous parlons, les habitants du Breſil, ſuivant la diviſion la plus naturelle, formoient deux claſſes; les hommes libres, & les eſclaves. Les Sujets libres, étoient les Hollandois, les Portugais & les Braſiliens; mais les Portugais étoient les plus nombreux & les plus riches. Les Marchands Hollandois, qui vendoient leurs effets

avec un bénéfice considérable, auroient certainement acquis des fortunes immenses, s'ils ne les avoient données à crédit aux Portugais, qui prirent la résolution de ne les jamais payer, comme nous l'avons vû dans les Chapitres précédents.

NIEUHOFF, Chap. XII. An. 1647.

Entre les Habitants libres du Brésil Hollandois, qui n'étoient pas au service de la Compagnie, il y avoit des Juifs qui y tenoient un rang considérable. Leur commerce étoit beaucoup plus étendu que celui de toute autre nation; ce qui les mit en état d'acheter plusieurs moulins à sucre, & d'élever de magnifiques édifices au Receif, pour y faire leur habitation. Ils auroient été très utiles pour donner de nouvelles forces au Brésil Hollandois, si leur commerce avoit été retenu dans de justes limites.

Les Esclaves étoient en partie Negres, & en partie Naturels du pays: ces derniers étoient des prisonniers de guerre pris dans le Maranhaon, ou dans le pays des Tapoyers, dont l'usage est de vendre leurs Captifs pour Esclaves, ou de leur donner la mort. Tous les autres Brasiliens jouissoient des douceurs

de la plus parfaite liberté ſous le Gouvernement Hollandois.

NIEUHOFF, Chap. XII.

An. 1647.

Des Negres.

Du temps de Nieuhoff, il y avoit près de quarante mille Negres employés aux moulins à ſucre, entre Rio-Grande & Saint Franciſco. La plus grande partie y avoient été amenés des Royaumes de Congo, d'Angola & de Guinée. Ils ont la peau noire & luiſante, le nez plat, les levres épaiſſes, & des cheveux courts & crépus, toutes marques de beauté parmi ces peuples. Le prix de ces Negres augmente ou diminue, ſuivant les circonſtances. Lorſque le commerce y étoit floriſſant, ils ſe vendoient ſoixante & dix, quatre-vingt ou cent pieces de huit, & quelquefois on en vendoit juſqu'à quatorze & quinze cents écus, quand ils étoient plus intelligents & plus en état de rendre ſervice que le commun des Eſclaves; mais quand le commerce tomba en décadence, quarante pieces de huit furent regardées comme un prix conſidérable.

Ces Negres ſont très-adroits à nager & à plonger, & ils font ce dernier exercice avec tant de dextérité, qu'ils vont chercher une piece

de huit au fond de l'eau, quoique très-profonde. Ils ſont auſſi très-habiles pêcheurs, & gagnent beaucoup d'argent à ce métier. M. Nieuhoff rapporte que pendant qu'il étoit au Breſil, un certain Negre, grand pêcheur, fut vendu trois fois différentes, & qu'il fut ſi mécontent de changer ainſi de maître, qu'il ſe mit un jour en mer, s'attacha une pierre à une jambe, & ſe laiſſa couler dans l'eau où il ſe noya. NIEUHOFF, Chap. XII. An. 1647.

Les Negres, comme on l'a remarqué en une infinité de circonſtances, ſont très-vindicatifs, & ne négligent aucune occaſion de ſatisfaire leur vengeance. Quelques-uns, quand ils deviennent vieux, portent de longues barbes griſes, & leurs cheveux deviennent de la même couleur.

Des Naturels du pays.

Les Naturels du Breſil ſont partagés en quatre différentes Nations: il y en a trois qui parlent la même langue & ne different que par la dialecte; mais la quatrieme, qui eſt celle des Tapoyers, eſt ſubdiviſée en différents diſtricts, qui, tous different de langage & de coutumes.

Les Braſiliens qui habitent au milieu des Européens, ſont de moyenne

taille, d'une forte complexion, les yeux noirs, la bouche large, les cheveux noirs & crépus, & le nez écraſé; ce qu'on regarde dans le pays comme ſi eſſentiel à la beauté, que les peres & meres applatiſſent le nez de leurs enfants, pendant qu'ils ſont encore au berceau. Ils ſe peignent le corps de diverſes couleurs; leurs femmes ſont auſſi de moyenne taille, bien proportionnées, & avec des traits aſſez réguliers. Leurs cheveux deviennent noirs & leurs corps tannés par l'ardeur exceſſive du climat, quoiqu'ils ne naiſſent pas de cette couleur. Les Braſiliens arrivent promptement à la maturité, & vivent juſqu'à un âge très-avancé, ce qui vient en grande partie du climat, puiſqu'on y voit ſouvent des Européens qui y parviennent à cent & cent vingt ans. On trouve très-peu de gens eſtropiés ou contrefaits parmi les Braſiliens, ce qu'on ne peut attribuer qu'à l'uſage où ils ſont, de ne jamais emmaillotter aucune partie de leurs enfants, à l'exception des pieds.

NIEUHOFF. Chap. XII.

An. 1647.

Dureté du Gouvernement Portugais.

Avant que les Hollandois euſſent mis le pied dans le Breſil, les Natu-

rels étoient abſolument réduits en eſclavage par les Portugais, qui regardoient leur deſtruction comme une partie importante de leur politique. En effet, ils en avoient ſi bien formé & ſuivi le plan, que la Capitainerie de Rio-Grande, qui, en 1545, pouvoit mettre ſur pied cent mille combattants, en put à peine fournir trois cents en 1645. La cruauté de ces maîtres occaſionna une haine implacable entre eux & les malheureux Braſiliens, & cette prodigieuſe diminution fut cauſée en grande partie par les guerres qu'ils ſoutinrent, ainſi que par quelques maladies épidémiques qui ſe répandirent parmi eux. Le petit nombre de ceux qui reſterent, vécurent dans des villages qui leur furent aſſignés; y firent leurs plantations, & y habiterent dans des maiſons de bois couvertes de feuilles de palmier. Les Braſiliens en général, ont un grand amour pour la liberté, particulierement les Tapoyers. Ils vivent avec aſſez d'union entre eux, excepté quand l'ivreſſe, qui eſt leur vice favori, les fait tomber dans quelque déſordre. Ils ſont paſſionnés pour la

NIEUHOFF, Chap. XII.

An. 1647.

danſe, ont naturellement une grande indolence, & dorment volontiers vingt-quatre heures de ſuite. Ils reſteroient toujours dans une profonde tranquillité, ſi les beſoins de la nature ne les en faiſoient ſortir. Ils entretiennent du feu dans leurs huttes le jour & la nuit: pendant le jour, pour préparer leur nourriture, & durant la nuit, pour corriger la fraîcheur de l'air, qui y eſt plus vif que dans pluſieurs parties de l'Europe, parce que les jours & les nuits y ſont d'égale longueur, pendant preſque toute l'année.

NIEUHOFF, Chap. XII.

An 1647.

Les femmes y ſont malheureuſes.

Les Braſiliens de l'intérieur du pays, vont entierement nuds: mais ceux qui habitent près les rivages de la mer, portent différentes ſortes d'habillements. Quelques-uns ont ſeulement une chemiſe de toile ou de coton, & d'autres plus policés, s'habillent à la maniere des Européens. Les femmes ſuivent toujours leurs maris, méme à la guerre, où les hommes ne portent rien que leurs armes; & ce ſont elles qui leur ſervent de chevaux de bâts, en ſe chargeant non-ſeulement des proviſions, mais encore de tout ce qu'ils

jugent leur être néceſſaire, un ou pluſieurs enfants, un perroquet ou un ſinge ſur un bras, & un chien attaché à une corde, de l'autre côté. Ils s'arrêtent près des haies ou au milieu des campagnes, où quelque ruiſſeau leur fournit l'eau dont ils font alors leur unique boiſſon, excepté celle qu'ils trouvent quelques fois dans les creux de certains arbres qu'ils appellent Karrageata. Vers le ſoir, ils ſuſpendent leurs hammacs à des arbres, ou au moins, ils les attachent à des pieux, & ils s'y garantiſſent de la pluie par le ſecours de quelques feuilles de palmier. Quand ils ſont dans leurs maiſons, les hommes ſortent aſſez ordinairement le matin avec leurs arcs & leurs fleches, pour tuer quelques oiſeaux ou quelques bêtes fauves, & d'autres fois, ils vont à la pêche, pendant que les femmes travaillent à la plantation, à moins qu'elles n'accompagnent leurs maris pour rapporter ce qu'ils ont tué. Ils tuent & prennent les bêtes ſauvages de différentes façons, quelquefois à coups de fleches, d'autres fois au piege.

NIEUHOFF, Chap. XII. An. 1647.

Les Braſiliens ne ſont pas ſomp-

tueux dans leurs meubles : leurs hammacs ou ini, comme ils les appellent, en ſont la principale piece : ils ſont faits de coton, & reſſemblent aſſez à un filet de ſix ou ſept pieds de long & de quatre de large. Les Tapoyers en ont de douze ou quatorze pieds de long, qui peuvent contenir quatre ou ſix perſonnes. Leurs pots & leurs gobelets ou taſſes ſont faits de callebaſſes, & l'on en trouve qui tiennent juſqu'à trente ou trente-cinq pintes ; mais en général, ils les coupent & les partagent en pluſieurs parties. Les plus pauvres ſe ſervent de pierres au lieu de couteaux : mais les autres en achettent des Européens.

NIEUHOFF, Chap XII. An. 1647.

Leurs armes.

Les armes des Braſiliens ſont les arcs, les fleches & les maſſues : leurs arcs ſont d'un bois très-dur, qu'ils nomment Viſapariba : les cordes ſont de coton filé, & leurs traits, de roſeaux ſauvages avec des pointes très-dures, qu'ils arment ſouvent de dents du poiſſon, nommé Jacru : quelqnes-uns ont pluſieurs pointes, & d'autres n'en ont qu'une ſeule.

Ils comptent leur âge en mettant à part une chataigne chaque année,

dont ils commencent à compter le cours, par le lever d'une étoile, qu'ils appellent Taku ou étoile de la pluie, qui paroît dans le mois de Mai, & ils donnent auſſi le même nom à l'année. Quelques-uns des Braſiliens enfoncés dans les terres n'ont aucune eſpece de religion, ni aucune notion de l'Etre ſuprême : cependant il leur eſt reſté une legere idée du déluge univerſel, & ils croyent que toute la race des hommes fut alors détruite, à l'exception d'un ſeul, qui demeura avec ſa ſœur, laquelle étoit enceinte avant le déluge, ce qui ſervit peu-à-peu à repeupler la terre. On juge qu'ils n'ont aucune notion de la Divinité, ſur ce qu'ils n'ont pas même de mot pour l'exprimer, ſi ce n'eſt celui de Tuba, qui ſignifie quelque choſe de très-excellent. Ils appellent le tonnere, Tubakununga, ce qu'on peut interpréter, bruit fait par la ſuprême excellence : ils n'ont point d'idée d'aucun état particulier pour l'avenir; mais il leur eſt reſté une tradition que les ames ne meurent point avec les corps, & qu'elles ſont tranſportées dans des régions & des vallées

NIEUHOFF, Chap. XII.

An 1647.

NIEUHOFF, Chap. XII.

An 1647.

agréables, ſituées, diſent-ils, au-delà des montagnes, où elles jouiſſent des plus grands plaiſirs, tels que de celui de danſer, de chanter, & d'autres qu'ils peuvent imaginer; mais cet état de félicité, n'eſt que pour les hommes & les femmes, qui, pendant leurs vies, ont fait des actions méritoires, comme de tuer & de dévorer un grand nombre de leurs ennemis: les autres qui ſont demeurés dans l'oiſiveté, ſont tourmentés par des diables, auxquels ils donnent divers noms.

Quoiqu'ils n'ayent aucune forme de religion, ni aucun objet particulier de culte, ils ont cependant entre eux, des hommes qu'ils nomment Payes ou Prêtres, qui ſont des eſpeces d'Inſtituteurs prophétiques, & ils les conſultent dans toutes les occaſions importantes, particuliérement pour la guerre. Ils ont une ſi grande crainte des eſprits, auxquels ils donnent différents noms, que pluſieurs ſont morts par la ſeule frayeur d'une prétendue apparition. Quoiqu'ils ne leur rendent aucun culte, quelques-uns prétendent appaiſer leur colere, par des préſents

qu'ils ſuſpendent à des poteaux plantés en terre pour cet uſage. Il y a une nation de Braſiliens, nommée le Potiguaras, ſi ſavante, dit-on, dans la ſorcellerie, qu'ils peuvent enchanter leurs ennemis, juſqu'à les faire mourir.

NIEUHOFF, Chap. XII. An. 1647.

Les Braſiliens qui vivent parmi les Européens, ſuivent à quelques égards, les principes de la Religion Chrétienne; mais il eſt rare qu'ils l'embraſſent avec beaucoup de zele, à moins qu'ils n'y ayent été élevés dès leurs plus tendres années. Quelques Miniſtres Hollandois & quelques Prêtres Portugais ont aſſez bien réuſſi à y opérer des converſions, & pluſieurs Naturels, ont appris à lire & à écrire dans les écoles Hollandoiſes.

Il y a pluſieurs maladies communes en Europe, qui ſont entierement inconnues au Breſil. Il y en a qui ſont particulieres au climat, & qu'ils guériſſent avec des médicaments ſimples, parce qu'ils mépriſent tous ceux qui ſont compoſés. Ils apportent tous leurs ſoins à bien traiter les malades: mais s'ils voyent qu'après toutes leurs peines, la maladie

Leurs uſages envers les malades.

NIEUHOFF, Chap. XII.

An. 1647.

continue, ils leur caſſent la tête, & diſent qu'il eſt plus avantageux pour eux, de mourir tout d'un coup, que de ſouffrir les peines qui accompagnent l'état de celui qui rend naturellement le dernier ſoupir. Quand ils ſont morts, ils exercent la même cruauté ſur les corps de leurs amis que ſur ceux de leurs ennemis, quoique par des motifs différents, ils les déchirent en morceaux & en mangent la chair avec avidité.

Les Braſiliennes ſont très-fertiles, & accouchent ſi aiſément qu'auſſi-tôt qu'elles ſont délivrées, elles vont à la riviere la plus proche, pour ſe purifier: alors le mari ſe met au lit, & pendant vingt-quatre heures on le nourrit, & on a pour lui toutes les attentions qu'on apporte en Europe pour les nouvelles accouchées. Les meres pleurent la mort de leurs enfants avec des cris affreux, pendant trois ou quatre jours : quand leurs amis ont été long-temps abſents, ils vont au-devant d'eux, les bras ouverts, en répandant des larmes & avec toutes les marques poſſibles d'affection. Quoique les Braſiliens actuels ſoient les deſcendants de ces

Cannibales dont nous parlons, leur mélange avec les Hollandois & les Portugais, les a preſque tous corrigés de cette inhumanité, & ils ſont devenus auſſi affables & auſſi humains que le ſont pluſieurs Nations Européennes.

NIEUHOFF, Chap. XII. An. 1647.

Les Tapoyers ſont de plus haute taille, & ont plus de force de corps que les autres Braſiliens: leur couleur eſt d'un brun foncé, avec des cheveux noirs, qui pendent ſur leurs épaules, & ils les coupent ſeulement ſur le front, parallellement aux oreilles. Ils ont ſoin de n'avoir aucun autre poil ſur tout le reſte de leurs corps, & même ils arrachent celui de leurs ſourcils. Leurs Rois & leurs Chefs ſont diſtingués du vulgaire, par leurs cheveux, qui ſervent à faire connoître leur qualité, & en général, les Braſiliens font une grande eſtime de la longueur des ongles.

Des Tapoyers.

On reconnoît les Rois, en ce que leurs cheveux ſont coupés en forme de couronne, & en ce que l'ongle de leur pouce eſt conſervé très-long, ornement qui ne convient qu'à la Majeſté Royale; les Princes du ſang & les Grands, peuvent bien

avoir les autres ongles longs : mais non ceux des pouces.

NIEUHOFF. Chap. XII.

Comme ces Peuples ſont très-forts, & ont une grande agilité, le Prince Maurice ordonna à deux d'entre eux, d'attaquer un Taureau ſauvage, ce qu'ils firent auſſi-tôt. Ils le fatiguerent long-temps à coups de fleches, enſuite l'un des deux ſauta ſur le dos de l'animal, le prit par les cornes, le renverſa, & ſecondé par ſon camarade, il réuſſit à le tuer. Ils le firent rôtir auſſi-tôt, en mettant du feu deſſous, ſuivant leur coutume, & ils ſe régalerent de ſa chair avec tous les autres Tapoyers qui avoient aſſiſté au combat.

An. 1647.

Les Tapoyers des deux ſexes & de tout état, depuis le Roi juſqu'au Papan, vont entierement nuds, à la réſerve de ce que la pudeur oblige de cacher, ce qu'ils font très-ſoigneuſement. Les hommes portent ſur la tête, une eſpece d'ornement, formé des plumes d'un oiſeau nommé Guara, avec de longues queues d'un autre oiſeau, appellé Arara, qui leur tombent ſur les épaules. Quelquefois ils portent ſeulement un cordon de coton autour de la

tête,

tête, & ils y attachent des plumes de diverſes couleurs. Ils ont auſſi des eſpeces des manteaux tiſſus de coton, travaillé comme un filet, & ornés de plumes de différentes ſortes d'oiſeaux diverſement colorés, qui avancent les unes ſur les autres comme des écailles de poiſſon. A l'extrémité de ces manteaux, eſt un capot ou capuchon, qui ſert à couvrir leur tête. Le tout enſemble deſcend plus bas que les genoux; mais ces ſortes d'habillement ne ſont que pour les jours de fête, à moins qu'ils ne les portent quelquefois pour ſe garantir de la pluie, en quoi ils ſont aſſez utiles.

NIEUHOFF, Ch. XII. An. 1647.

A la mort de leur pere ou de leur mere, les Tapoyers s'arrachent tous les cheveux. Ils ont des trous aux oreilles, aux levres & aux joues, pour y pendre quelques pieces de bois ou quelques pierres qui leurs ſervent d'ornement. Leurs corps ſont peints d'une liqueur brune, qu'ils expriment du fruit nommé Janipapa: ſouvent ils s'attachent avec du maſtic ou du miel ſauvage, des plumes ſur tout le corps, ce qui les fait reſſembler de loin à de gros oiſeaux.

NIEUHOFF, Chap. XII. An. 1647.

Ils portent autour des jambes, des bracelets du fruit de l'arbre nommé Aguay, & ont des souliers faits d'écorce de Kuragua. Quelques-uns des Tapoyers ne se servent ni d'arcs, ni de fleches, mais seulement de dards; leurs massues sont d'un bois très-dur, fort grosses par le bout & garnies de dents ou de pierres très-aiguës. Ils ont trois sortes d'instruments à vent; les premiers sont faits d'os humains, les seconds, de cornes & les autres de roseaux. Les Tapoyers ne sont pas estimés aussi bons soldats que les autres Brasiliens & dans le danger, ils ont plus d'inclination à faire usage de leur agilité que de leur force. Il est vrai qu'ils courent avec une si grande vîtesse qu'il est très-difficile de les atteindre. Ils sont en général très-indolents, & plutôt que de se donner la peine de cultiver la terre, ils préferent de vivre de ses productions sauvages. Ils mangent de la chair humaine; & si une femme fait une fausse couche, elle se nourrit aussitôt de la chair de l'enfant, disant qu'il ne peut avoir un meilleur tom-

beau que les entrailles d'où il eſt venu.

Les Tapoyers reſſemblent aux Arabes, en ce qu'ils menent une vie vagabonde; mais avec cette différence, qu'ils ſe contiennent dans des limites particulieres, changeant d'habitation, ſuivant les différentes ſaiſons de l'année. Ils aiment beaucoup les amuſements, & ſe ſervent de leurs arcs avec tant d'adreſſe, qu'ils abattent à la volée autant d'oiſeaux qu'il leur plaît d'en avoir. NIEUHOF, Chap. XII. An. 1647.

Quand une femme devient groſſe, ſon mari n'approche plus d'elle, juſqu'à ce qu'elle ſoit accouchée, & même ordinairement, tant qu'elle donne à tetter. Si une femme mariée a un commerce illégitime avec un autre homme, ſon mari peut la chaſſer; mais s'il la ſurprend en adultere, il eſt maître de tuer l'un & l'autre. Ils ont quelques uſages qui précédent le mariage, & que nous nous diſpenſerons de rapporter, pour ne pas offenſer la modeſtie en ſatisfaiſant la curioſité. Après avoir parlé des habitants du Breſil, nous allons paſſer aux animaux & aux autres objets qui nous paroîtront mériter d'être remarqués.

## CHAPITRE XIII.

*Des différentes eſpeces d'Oiſeaux & d'autres Animaux qu'on trouve au Breſil.*

NIEUHOFF, Chap. XIII. An. 1647.

LA premiere eſpece d'animal particuliere au Breſil, qui ſe préſente à nous, eſt le Porc-épic, que Les Braſiliens nomment Kuandu. Il eſt à peu près de la groſſeur d'un ſinge, & ſon corps eſt entierement couvert de pointes qui ont trois ou quatre pouces de longueur, au lieu de poils. Quand l'animal eſt irrité, il lance ces pointes avec tant de force, qu'elles peuvent bleſſer & même tuer un homme. Ses yeux ſont ronds, étincelants, & ſemblables à des eſcarboucles par leur couleur. Il a de grandes mouſtaches comme les chats, ſes pieds reſſemblent à ceux du ſinge, avec quatre doigts ſeulement à chacun, mais ſans pouce, & ſes pattes de devant ſont plus courtes que celles de derriere. Cet animal dort ordinairement pendant le jour, & va chercher ſa proye durant

Animaux du Breſil. Le Porc-Epic.

la nuit : il aime exceſſivement les oiſeaux, & monte très-bien ſur les arbres, quoique ce ſoit avec lenteur. Les habitans en mangent la chair rôtie, & le goût en eſt aſſez agréable.

NIEUHOFF, Chap. XIII. An. 1647.

Le Pareſſeux, ainſi nommé, à cauſe de la lenteur de ſa marche, qui ne lui fait faire en quinze jours qu'environ l'eſpace d'un jet de pierre, eſt à peu près de la groſſeur d'un Renard. Ses pattes de devant ont ſept pouces de longueur depuis les pieds, & celles de derriere n'en ont pas plus de ſix ; il a la tête ronde, & ſa gueule, qui eſt toujours écumante, eſt auſſi ronde & petite ; ſes dents ſont petites & plates ; ſon nez eſt noir, élevé, & doux à toucher. Ses yeux ſont petits, noirs, & ſans vivacité ; ſon corps eſt couvert d'un poil cendré. La raiſon de cette lenteur exceſſive, vient de ce que ſes membres ſont, pour ainſi dire, diſjoints par le milieu. Il vit ſur les arbres, & ſe nourrit de feuilles, ſans aucune boiſſon : il craint tellement la pluie, qu'il ſe cache auſſi-tôt qu'elle approche. Quoique les membres de cet animal ſoient très-foibles,

Le Pareſſeux.

il eſt très-fort difficile de lui arracher ce qu'il tient ; ſon cri, de même que celui du Porc-épic, eſt aſſez ſemblable au miaulement d'un chat.

NIEUHOFF, Chap. XIII.

An. 1647.

Mangeur de fourmis.

Les Fourmilliers ou mangeurs de fourmis, ainſi nommés à cauſe de leur nourriture, ſont de deux eſpeces, les grands & les petits ; les premiers qui ſont à peu près de la groſſeur d'un chien de moyenne taille, ont la tête ronde, avec un groin alongé, mais ſans dents. Pour attraper les fourmis, cet animal poſe ſa langue, qui eſt de vingt-cinq pouces de long, & quelquefois de trente, ſur un tas de fumier, juſqu'à ce que ſa proye y ſoit montée, & quand il en ſent une quantité, il les avale toutes enſemble. Les petits ſont de la groſſeur d'un Renard du Breſil ; leurs pieds de devant portent quatre griffes crochues, & ils ont deux larges bandes noires ſur le dos. Cette bête eſt très-ſauvage, elle ſaiſit tout ce qu'elle peut prendre avec ſes pattes ; lorſqu'on la frappe de quelque coup, elle ſe leve comme un Ours, & ſaiſit dans ſa gueule l'inſtrument qui l'a touché. Elle dort pendant tout le jour, les pattes de devant poſées

sur son col ; la nuit elle cherche sa proye ; quand elle boit, l'eau sort aussi-tôt par ses narrines. NIEUHOFF, Chap. XIII.

An. 1647.

L'animal nommé Armadilla, ou Porc cuirassé, parce qu'il est couvert d'écailles, qui ressemblent à un bouclier, est à peu près de la même grosseur & de la même figure que nos cochons domestiques ; il a sur le dos plusieurs séparations, entre lesquelles on voit une peau d'un brun foncé ; sa tête est parfaitement semblable à celle des autres Porcs, & il a un nez pointu, qui lui sert à fouiller la terre ; ses yeux sont petits & enfoncés dans la tête ; sa langue est petite & pointue ; ses oreilles presque noires, sans poil ni écailles. La poitrine, le ventre & les jambes sont également sans écailles. Cet animal est en général très-gras : il se nourrit de racines, & de toutes sortes d'ordures, boit excessivement : & quoiqu'il soit au nombre des bêtes terrestres, il aime particulierement les endroits marécageux. Pour en faire la chasse, on se sert d'un petit chien, qui aboye aussi-tôt qu'il sent l'endroit où cet animal s'est caché sous la terre, L'Armadilla.

& on le trouve en y creuſant : ſa chair eſt aſſez bonne à manger.

NIEUHOFF, Chap. XIII.

On trouve dans le Breſil une eſpece de Chauve-ſouris de la groſſeur d'un Corbeau, elle eſt très-ſauvage, & mord vivement avec des dents extrêmement aiguës : ſa retraite ordinaire eſt dans les trous des arbres & dans les vieux murs. On y voit auſſi une eſpece d'Oyes ſauvages qui reſſemblent beaucoup à celles d'Europe ; elles ſont ſeulement un peu plus groſſes, & leur couleur eſt plus variée ; ce ſont des oiſeaux aquatiques fort charnus & d'un très-bon goût.

An. 1647.

Oiſeaux du Breſil.

Le Toucan.

L'Oiſeau à grand bec ou Toucan, eſt à peu près de la groſſeur d'un pigeon de bois : il a autour du col, comme un cercle couleur de ſafran de trois ou quatre pouces de tour, ſes plumes ſont jaunes ſur l'eſtomac, & noires dans toutes les autres parties, avec les extrémités rouges. Son bec eſt de la longueur de la paume de la main, & très-profond ; il eſt jaune en dehors, & rouge en dedans. L'animal s'en ſert avec la plus grande activité.

Le Kiokoi.

Les Braſiliens ont un autre Oi-

seau, qu'ils nomment Kiokoi, qui paroît être une espece de Grue, à peu près de la grosseur de nos Cigognes, & très-agréable à voir; son bec d'un jaune tirant sur le verd, d'environ six pouces, est droit & pointu; son col est de quinze pouces de long, le corps en a dix, & la queue cinq; ses pattes, qui peuvent être d'environ quatorze pouces, sont couvertes de plumes jusqu'à moitié de leur longueur; son col & son jabot son blancs, sa tête noire, avec un mêlange de couleur cendrée. A la partie inférieure du col, il porte de longues plumes blanches dont on se sert pour écrire. La chair de cet oiseau est bonne & d'un fumet agréable. Il y en a d'autres d'une plus petite espece, à peu près de la grosseur d'un Canard, dont la chair est aussi de très-bon goût, & a quelque chose d'aprochant de celle de la Grue.

NIEUHOFF, Chap. XIII. An. 1647.

L'Oseau-Grenier est remarquable par sa singularité; il a un bec de près de sept pieds & demi de long, avec une espece de couronne de plumes vertes & noires sur la tête, dont la moitié n'a point de plumes, non plus

L'Oiseau grenier.

NIEUHOFF, Chap. XIII. An. 1647.

que la moitié de ſon col. Il eſt à peu près de la groſſeur d'une Cigogne ; on le mange bouilli, après en avoir ôté la peau, & ſon goût eſt aſſez agréable.

Le Breſil produit beaucoup d'autres eſpeces d'oiſeaux ſauvages, qui différent très-peu de ceux d'Europe, à l'exception de celui qu'on appelle l'Oiſeau Mouche : il n'eſt pas plus gros que le doigt, & cependant il fait un très-grand bruit : ſes plumes ſont ſi changeantes, qu'en le tournant de différents côtés, il paroît toujours varier de couleur. Les femmes du Breſil en mettent un de chaque côté pour leur ſervir de pendants d'oreilles.

Poiſſons & Serpens.

Les rivieres & les lacs, de même que la mer ſur la côte du Breſil, ſont remplis d'une grande quantité de poiſſon de diverſes eſpéces. On trouve auſſi dans ce pays pluſieurs ſortes de ſerpents, dont il y en a un qu'on appelle Gekko, qui fait un ſifflement continuel. La piquure de cet animal eſt mortelle, à moins qu'on ne coupe promptement la partie endommagée, ou qu'on ne la brûle avec un fer chaud ; ſon ſang eſt auſſi un poiſon très-ſubtil, & les

habitans de Java, qui ont beaucoup de ces ſerpents dans leur isle, y trempent leurs fléches, pour en rendre les bleſſures mortelles. Lorſqu'ils prennent un de ces animaux, ils l'attachent au plancher; & quand il eſt fortement irrité, il vomit une liqueur jaune, qu'ils raſſemblent dans des pots, & qui ſe coagule au ſoleil, pour le même uſage. On voit combien ce ſerpent eſt venimeux par les effets terribles de ſon urine, qui, appliquée extérieurement ſur la peau, la fait devenir noire, & cauſe la gangrène. La racine de Curcuma, que nous nommons Turmeric, eſt, ſuivant les Braſiliens, le plus puiſſant reméde contre ce poiſon.

NIEUHOFF, Chap. XIII. An. 1647.

Le Serpent à ſonnettes, ainſi nommé, à cauſe du bruit que fait ſa queue, ſe meut avec une vîteſſe qui reſſemble à la fuite. Le milieu de ſon corps eſt à peu près de la groſſeur du bras d'un homme vers le coude, & il va en diminuant, tant du côté de la téte, que de celui de la queue. Ce ſerpent eſt très-venimeux; mais comme on l'entend de fort loin, il en eſt moins dangereux. Le principal remede dont ſe ſervent les Brafi-

Serpent à ſonnete.

liens contre la piquure de ce Serpent, & de la plûpart des autres eſpeces, eſt une emplâtre faite de têtes de ſerpent, broyées & mêlées avec de la ſalive d'un homme à jeun.

NIEUHOFF, Chap. XIII.

An. 1647.

Le Guaku.

Le Guaku, ou Liboya, eſt un ſerpent d'une grandeur monſtrueuſe, puiſqu'on en voit de dix-huit, vingt-quatre, & même trente pieds de long, auſſi gros que le corps d'un homme; les Portugais le nomment ſerpent chevreuil, parce qu'il dévore ſouvent de ces animanx, de même que ceux d'autres eſpeces qu'il peut rencontrer. Il n'eſt pas ſi venimeux que les autres ſerpents, & quelques gens prétendent même que ſa chair eſt bonne à manger; mais il eſt très-vorace, & s'élance des haies, où il ſe retire, ſur les hommes & ſur les bêtes. Outre ceux dont nous avons déjà parlé; il y a encore pluſieurs autres eſpeces de ſerpents, qui ſont la plûpart venimeux, & qui ne différent entr'eux que par la taille & par la couleur.

Crocodile de terre.

Le Senembi, ou Crocodile de terre, eſt un animal fort commun au Breſil; il eſt rare qu'il ait plus de cinq pieds de longueur. Il peut vîvre deux

ou trois mois ſans manger ; ſa chair eſt auſſi bonne & auſſi blanche que celle du Lapin. On trouve dans ſa tête quelques pierres, dont on prend le poids de deux dragmes à la fois, & qui ſont un reméde infaillible pour la gravelle. NIEUHOFF, Chap. XIII. An. 1647.

On trouve auſſi dans le Breſil des Lézards & des Scorpions. Les premiers ont quelquefois juſqu'à quatre pieds de long, & les Negres les mangent ſans crainte, quoique leur piquure ſoit venimeuſe, de même que celles des Scorpions, qui en ce pays deviennent très-gros. On y voit auſſi différentes eſpeces de fourmis, qui pour la plûpart ne reſſemblent en rien à celles d'Europe, étant beaucoup plus groſſes, & plus dangereuſes pour les fruits de la terre. Il y a pluſieurs ſortes d'Abeilles, qui ſervent comme les nôtres à faire du miel ; mais avec cette différence, qu'on ne les rend pas des animaux domeſtiques comme en Europe, en les mettant ſous des ruches. Elles s'établiſſent dans les trous des arbres, où elles font leur travail, & on en retire les fruits par différents moyens.

Araignées.

Entre pluſieurs eſpeces d'Araignées, il y en a une dont la groſſeur

NIEUHOFF, Chap. XIII.

An. 1647.

est remarquable. On la trouve ordinairement dans les tas de fumier, & dans les trous des arbres, où elle forme sa toile comme les autres animaux de la même nature; quand elle est irritée, elle fait une piquure si petite, qu'à peine est-elle visible; mais si dangereuse, qu'il se forme une tumeur bleue très-douloureuse, & qui causeroit la mort, si on n'y apportoit remede par les antidotes convenables.

Le Bresil produit une grande quantité de bêtes féroces, particulierement des Léopards & des Tigres. Les derniers sont si voraces, qu'ils dévorent souvent des animaux, & même des hommes. Il y a encore, vers les côtes, une espece d'animal qu'on appelle Jack ou Godenot, qui est très-agile, & si cruel, qu'il déchire tout ce qu'il trouve de plus foible que lui.

Arbres du Bresil. Le Manioc.

Après avoir parlé en général des animaux qui sont particuliers au Brésil, nous devons aussi faire connoître quelques arbres & quelques racines qui y croissent. L'arbrisseau, nommé Manioc, qui fait en grande partie la nourriture des Brasiliens,

est le premier qui mérite notre attention. Cet arbrisseau se nomme ordinairement dans le pays Maniiba, ou Mandiiba, & il y en a de différentes especes ; mais la racine est toujours nommée Manioc. On la fait sécher ; on la réduit en poudre ; on la fait cuire au four, comme le pain en Europe, & c'est la nourriture ordinaire des habitans de l'Amérique. Cette racine a quelque ressemblance avec nos panais ; elle ne croît que dans les terreins secs : elle a deux ou trois pieds de long, & est grosse comme le bras d'un homme. Quand elle est parvenue à maturité, chaque arbrisseau produit trois, quatre, & quelquefois vingt racines, qu'on ne peut conserver plus de trois jours hors de terre, sans les faire sécher & sans les réduire en farine. Quand on presse cette racine nouvellement tirée de terre, il en sort un jus épais, dont on peut se servir au lieu de colle; & en le mêlant avec du sucre & de l'eau de fleur d'orange, on en fait une conserve très agréable. Il y a différents moyens de préparer le Manioc pour s'en servir ; mais comme c'est toujours pour le même usa-

NIEUHOFF, Chap. XIII. An. 1647.

NIEUHOFF. Chap. XIII.

An. 1647.

ge, nous ne nous arrêterons pas à le détailler. Le Manioc a une propriété très-ſinguliere : c'eſt que ſi on le mange frais, il eſt un poiſon mortel pour les hommes, & qu'il n'a aucune qualité dangereuſe quand il eſt deſſéché. Il faut encore remarquer, que quoique toutes ſortes d'animaux mangent de cette racine, & qu'elle ſerve à les engraiſſer, le jus en eſt auſſi pernicieux pour eux que pour l'eſpece humaine. Environ trois boiſſeaux de farine de Manioc, ſuffiſent pour nourrir un homme de travail pendant un mois, & une piece de terre qui en eſt plantée, produit le quadruple de ce qu'elle donneroit ſi elle étoit ſemée en froment.

La Senſitive. Les Calebaſſes.

La plante Senſitive ſe trouve auſſi au Breſil, de même que le fruit nommé Calebaſſes, dont l'écorce eſt ſi forte, que quand elle eſt ſeche, elle peut ſervir de taſſe, d'écuelle, & à pluſieurs autres uſages. Ce fruit varie beaucoup en groſſeur & en figure ; il y en a de ronds, & d'autres longs : l'arbre fleurit & produit une fois par mois cette eſpece de fruit, qui eſt auſſi agréable au goût ; mais que ſa qualité trop aſtringente rend dangereux,

L'arbre que les Braſiliens nomment Imakaru, n'a rien de remarquable, & nous en parlons ſeulement pour ne pas obmettre ſon nom. Ils en ont un autre appellé Pako Kaatinga, qui approche beaucoup du roſeau : la tige porte un fruit qui reſſemble aſſez à la pomme de Pin : on en mâche les côtes, qui ſont très-bonnes pour le rhume, & l'on prétend même qu'elles ont la force de diſſoudre la pierre dans la veſſie.

NIEUHOFF, Chap. XIII. An. 1647.

Le Katjou

Dans tout le Breſil, mais particulierement dans l'Iſle de Tamarika, croît un arbre nommé Katjou, qui porte deux différentes ſortes de fleurs & de fruits. Les fleurs blanches produiſent une eſpece de pomme douce & ſpongieuſe, dont les Braſiliens font une boiſſon aſſez ſemblable à notre cidre : on y joint du ſucre, ce qui lui donne le goût de vin du Rhin : cette liqueur porte fortement à la tête; mais elle n'eſt pas nuiſible, en ce qu'elle paſſe promptement.

Le Poivre du Breſil.

Le Lada du Chili, ou Poivre du Breſil, vient ſur des tiges noueuſes d'environ cinq à ſix pieds de hauteur. L'écorce, qui eſt d'un verd obſcur, eſt comme partagée par des

anneaux blancs, d'où ſortent de petites branches d'environ quatre pouces de long : elles portent de petites fleurs blanches, qui produiſent les grains de Poivre.

NIEUHOFF, Chap. XIII.

An. 1647.

Les Cannes de ſucre.

Les Cannes de Sucre, que les Braſiliens appellent Viba, ſont de deux ſortes ; les unes ont des petites feuilles, & les autres en ont de larges. Les dernieres qu'on regarde comme la meilleure eſpece, pouſſent de longues tiges, à peu près de la groſſeur du bras d'un enfant. Ces Cannes viennent de petites boutures, qui, étant miſes dans un terroir, dont on a ſoin d'ôter les mauvaiſes herbes, produiſent en ſix mois une graine brune au ſommet, & alors elles ſont bonnes à être coupées. Si on les laiſſe plus long-temps, le jus diminue & s'aigrit. Les terreins bas ſont plus favorables pour les Cannes de Sucre que les hauteurs, & elles croiſſent le mieux dans les endroits qui ſont fréquemment ſubmergés par le débordement de quelque riviere. Il faut beaucoup de travail pour tirer le Sucre de ces Cannes; mais comme cette marchandiſe eſt d'un grand produit, on en eſt bien récompenſé.

Du temps de Nieuhoff, on eſtimoit que le Breſil en fourniſſoit deux cents ou deux cents cinquante mille caiſſes chaque année.

## CHAPITRE XIV.

### *Concluſion de la Deſcription du Breſil, donnée par Nieuhoff.*

NIEUHOFF. Chap. XIV.

An. 1647.

LE bois de Breſil, bien connu en Europe, par ſon utilité dans la teinture, ſe coupe ſur des arbres, qui ont depuis douze juſqu'à dix-huit pieds de circonférence. Ils n'ont rien de remarquable; mais il eſt néceſſaire d'en faire mention, parce qu'ils font une branche conſidérable du commerce de ce pays. Il en eſt de même d'un autre arbre, nommé Timbo, dont on fait des cerceaux, à cauſe de ſa flexibilité, & l'on tire une eſpece de chanvre de ſon écorce.

Bois de Breſil.

Entre différentes eſpeces de Palmiers, qu'on trouve au Breſil, celui qui ſe nomme Pindava a la préférence, comme le plus beau & le plus propre à l'ornement. Il y en a une

Des Palmiers.

NIEUHOFF. Chap. XIV.

An. 1647.

autre ſorte, que les Portugais appellent Tamar, ou Date, parce qu'il porte un fruit ſemblable à celui du Datier; mais ni le fruit, ni le bois de cet arbre, n'eſt pas d'un grand uſage; le Pindava ne ſert guere qu'à orner des jardins: cependant il porte au lieu d'écorce, une excreſcence ou mouſſe blanche & forte, qui contient une ſubſtance ſulphureuſe que les Braſiliens préparent pour en faire de forte leſſive. Il porte auſſi un fruit qui eſt aſſez bon à manger.

Cocotiers.

On trouve dans le Bréſil un grand nombre de Cocotiers: cet arbre en général vient très-tortu; la groſſeur en eſt ordinairement de quatorze à quinze pieds de circonférence, & il monte juſqu'à la hauteur de cinquante pieds. Il eſt remarquable que ces ſortes d'arbres n'ont point de branches: mais autour, ſouvent on voit quatorze ou quinze feuilles, qui croiſſent juſqu'à la longueur de quatorze ou quinze pieds.

M. Nieuhoff s'embarque pour repaſſer en Europe.

Sans nous arrêter plus long-temps à décrire les animaux & les différentes productions du Breſil, dont nous avons eu ſeulement deſſein de don-

ner une idée générale, revenons à M. Nieuhoff que nous avons laiſſé préparé à repaſſer en Hollande. Il s'embarqua le 23 de Juillet 1649 à bord du Navire l'Union, commandé par le Capitaine Albert Jantz, & arriva ſans aucun événement remarquable à l'Iſle de Corfou, qui eſt une des neuf que les Hollandois appellent les Iſles Flamandes. La plus grande de toutes, nommée Tercère, a environ ſeize lieues de tour : elle eſt fertile, quoique pierreuſe, & l'on y trouve une grande quantité de gros bétail. Il y a dans cette Iſle une fontaine, ſi remplie de ſous pierreux, que le bois s'y pétrifie en peu de temps ; d'autres ſont ſi chaudes, qu'on peut aiſément y faire cuire des œufs : Tercère eſt encore remarquable par les tremblements de terre qui y ſont très-fréquents.

NIEUHOFF, Chap. XIV.

An. 1647.

De l'Iſle de Corfou, M. Nieuhoff continua ſon voyage, & il arriva ſans aucun accident à Fleſſingue, le 19 de Septembre : Il y paſſa cinq jours pour prendre du rafraîchiſſement, & ſe rendit enſuite en ſon pays natal. Pour récompenſe des dangers & des

Il arrive à Fleſſingue.

NIEUHOFF. Chap. XIV.

fatigues de ſon voyage du Breſil, il eut l'unique ſatisfaction de trouver tous ſes parents & tous ſes amis en bonne ſanté.

An. 1649.

Il s'éleva beaucoup de diſputes, au ſujet de la perte du Breſil Hollandois, & quelques mécontents prétendirent qu'elle devoit être attribuée à la mauvaiſe conduite, ou même à la trahiſon du Grand-Conſeil, dans le temps où Mrs Hamel, Bullaeſtrete & Bas en étoient membres. Tout fut éclairci par les informations exactes qu'on fit ſur cette affaire; ceux qui étoient injuſtement accuſés furent déchargés, & le blâme tomba uniquement ſur ceux qui furent trouvés coupables.

Cauſes de la perte du Breſil, pour les Hollandois.

Entre un grand nombre de raiſons qu'on a alléguées pour la révolte des Portugais, il paroît que celle de recouvrer leur liberté, eſt la principale & la plus conforme à la nature. Lorſqu'on differe ſi eſſentiellement de langage, de mœurs, & ſur-tout de religion, il n'eſt pas étonnant qu'il ſe forme de ſecretes antipathies, qui animent les peuples à en détruire la cauſe. Outre cette raiſon générale,

la foiblesse où étoit alors le Brésil Hollandois, pouvoit seule suffire à engendrer un esprit de révolte; & l'on doit aussi convenir que le Grand-Conseil manquoit également de force, de sagesse, d'intégrité & d'activité. Un des premiers principes de la politique, est qu'un pays conquis doit être conservé par la puissance militaire, à moins qu'on ne préfere la méthode suivie par quelques-uns des conquérants Espagnols & Portugais, de détruire les naturels en les massacrant. Comment auroit-il été possible de défendre le Brésil Hollandois contre une multitude d'ennemis qu'il avoit dans son sein, lorsque les garnisons n'auroient pas même suffi pour tenir en respect les mécontents dans un gouvernement bien établi. Pouvoit-on donc espérer de les contenir dans un pays conquis, où l'on tenoit les naturels en esclavage, & qui étoit encore habité par un grand nombre d'hommes d'une nation rivale, qui regardoient le gouvernement avec des yeux de jalousie, & qui ne cherchoient que les occasions de troubler la tranquillité publique.

NIEUHOFF, Chap. XIV.

An. 1648.

NIEUHOFF, Chap. XIV.

An. 1649.

Dans le temps de la conquête du Bresil par les Hollandois, les Portugais demeurerent tranquilles posſeſſeurs de leurs moulins à ſucre & de leurs plantations, ce qui empêcha les Hollandois de prendre dans le pays d'auſſi fortes racines qu'ils auroient pû le faire. On impoſa des taxes très-peſantes, que les ſujets Hollandois ne pouvoient ſupporter, parce qu'ils étoient plus pauvres que les Portugais. Au contraire, ſi l'on avoit ſuivi les regles d'une bonne politique, il auroit fallu accorder des immunités, qui auroient au moins mis les Hollandois dans un état auſſi reſpectable que celui des Portugais, & peut-être fait pencher la balance de leur côté. Enfin l'établiſſement militaire fut ſi mal ſoutenu, que quoique le Comte Maurice eût prouvé en 1641, la néceſſité d'entretenir au moins ſept mille hommes pour défendre les places où il y avoit Garniſon, les Etats de Hollande, après la Trêve de dix ans conclue avec le Portugal, ne voulurent pas en accorder plus de deux mille ſept cents.

On

On fit des remontrances réitérées contre une réduction si contraire à la politique ; mais les Etats persistèrent dans leur résolution, & quand il s'éleva des mouvements intérieurs, soutenus par des forces étrangeres, qui mirent les affaires dans la situation la plus déplorable, la Hollande envoya des secours si lents & si peu considérables, qu'elles allerent toujours de plus mal en plus mal jusqu'en 1654, où toutes les places fortifiées tomberent entre les mains des Pottugais. Ils furent confirmés dans leur possession par la paix de 1660, où entr'autres articles on convint des trois suivants.

NIEUHOFF, Chap. XIV.

An. 1649.

Premierement, que pour dédommagement du Brésil Hollandois, les Portugais payeroient aux Etats Généraux, quatre-vingt tonnes d'or, soit en especes, soit en marchandises, ou par des engagements sur les Douanes de Portugal. Secondement, que les places demeureroient de chaque côté, entre les mains de ceux qui les tenoient alors, sans qu'ils pussent être troublés dans leur possession. Enfin, que les Hollan-

dois auroient le commerce libre en Portugal, en Afrique & au Bresil, sans être assujettis à d'autres droits que ceux qui étoient imposés sur les Naturels Portugais.

NIEUHOFF. Chap. XVI.

An. 1649.

*Fin du Tome cinquieme.*

# TABLE DES MATIERES

## Contenues dans ce cinquieme Volume.

A

*Alb*, Ville bâtie dans le Groenland, sa description, 5

*Anglois* (les) envoyent des vaisseaux à la pêche de la Baleine, 70. Huit hommes descendent à terre, 71. Le retour au vaisseau leur est coupé par les glaces, 72. Ils veulent gagner Bell-Sound, 73. Ils s'en écartent par l'entêtement du Canonnier, 74. Ils trouvent que tous les vaisseaux sont partis 76. Ils se munissent de provisions, 77. Ils se déterminent à hiverner à Bell-Sound, 79. Ils élevent une plus petite maison dans une plus grande, 81. Leurs précautions pour se garantir du froid, 82. Ils conservent un feu continuel pendant huit mois, 83. leur nourriture. 86. Ils tombent dans une nuit continuelle, 87. Ils tuent une Ourse, 88. Oiseau singulier qu'ils voyent dans ce pays, 90. Les vaisseaux Européens arrivent sur la côte, 91. Ils reviennent en Angleterre, 93. Brutalité d'un Capitaine, *Ibid.*

*Angrim Ionas*, Auteur qui a donné une description de l'Islande, 122. Voyez *Islande.*

*Araignées* du Bresil. Des-

cription de ces insectes, 421

*Ar dilla*, animal du Brésil ; sa description 415.

B

*Baleines*, leurs différentes especes, 46. Description de celles qu'on nomme de la grande baie, 47. Grosseur de leur langue, 48. Comment on pêche la Baleine, 50. Quantité d'huile qu'on en tire, 54.

*Bankert*, Amiral Hollandois, commande l'armement qu'on envoye d'Europe au Brésil, 380.

*Bas*, (M. Pierre) est nommé pour commander au Receif, 357. Compte qu'il rend au Conseil de l'état des affaires, 368.

*Brésil*. Description de ce pays, 226. Divisions du Brésil, 227. Capitainerie de Seregippe-del-Rey, 228. Capitainerie de Fernambouc, 229. Capitainerie de Tamarika, 237. Capitainerie de Parayba, 239. Capitainerie de Rio-Grande, ou de Porcigi, 242. Capitainerie de Potigi 244. Capitainerie de Siaro, 245. Description du Brésil Hollandois, 249. Remarques sur les courants de la côte, 250. Gouvernement Ecclésiastique, 251. Capitaineries des Portugais, 252. Diverses classes de Brasiliens, 394. Juifs puissants dans ce pays, 395. Des Negres, 396. Des naturels du pays, ou des Brasiliens proprement dits, 397. Dureté des Portugais envers eux, 398. Misere des femmes Brasiliennes, 400. De leurs Hammacs, 402. Leurs armes, *Ibid.* Leur Religion 403. De leurs Prêtres, 404. Soin qu'ils prennent des malades, 405. Ils cassent la tête à ceux qu'ils ne peuvent guérir, 406 Ils sont devenus plus policés, 407. Des Tapoyers, 408. Voyez *Tapoyers*. Des animaux dn Brésil, 412. Des Oiseaux, 416. Des Poissons & des Serpents, 418. Des arbres

& des plantes, 422. Du bois qu'on appelle de Breſil, 427. Ce pays paſſe ſous la domination des Portugais, 433.

C

*Calebasses* ou Gourdes, fruits du Breſil, leur deſcription, 424.
*Cannes de Sucre*, leur deſcription, 426.
*Chancellor*, (Richard) eſt envoyé pour chercher un paſſage au nord, 35. Il aborde en Ruſſie, & en fait la découverte, 36. Il y établit un commerce avec l'Angleterre. 37.
*Charles-Town*, Iſle ainſi nommée par les James, 206. Sa deſcription, *Ibid.* Animaux qu'on y trouve, 207.
*Cheval-Marin*, Deſcription de cet animal, 38.
*Cocotiers* du Breſil, leur deſcription, 428.
*Crocodile* de terre du Breſil. Deſcription de cet animal, 420.

E

*Echecs*, ancienneté de ce jeu dans le nord, 132.
*Epée* (poiſſon à) ſa deſcription : comment il combat la baleine, 50.
*Erieck* Danois, le premier qui aborde au Groenland : 3.

F

*Fernambouc* Capitainerie du Breſil : ſa deſcription, 229
*Flacco*, découvre l'Iſlande avec des Corbeaux, 145.
*Fourmiller*, ou mangeur de fourmis, animal du Breſil : ſa deſcrip. 414.
*Frobisher* (Martin) fait de vains efforts pour retrouver le vieux Groenland, 19. Il aborau nouveau, dont il fait la découverte, 20.

G

*Garde*, premiere ville bâtie dans le Groenland, 5.
*Gekko*, ſerpent du Breſil : ſa deſcription, 420.
*Groenland*, (ancien) ſituation de ce pays, 1. Comment il a été peuplé, 2. Origine de ſon

rom, 3. Son administration Ecclésiastique, 5. Il est assujetti aux Rois de Norvege, 6. Fertilité de ce pays, 8. Animaux qui y sont communs, 10. Météores, & phœnoménes du Groenland, 15. Le Roi de Norvege défend d'y passer sans permission, 17. Ce qui a causé la perte de ce pays, 18. Tentatives inutiles pour le retrouver, 19. Christiern IV. en fait de nouvelles, 24. Conjectures sur la perte du Groenland, 35.

*Groenland* (nouveau) est découvert par Frobisher, 19. Férocité des naturels, 20. Leur description, 21. Description de leurs canots, 22. Ils n'ont point d'animaux venimeux, 23. Ils préferent la vieille huile, au meilleur vin, 25. On en conduit plusieurs en Dannemark, 26. Conjectures qu'il y a des mines d'or dans ce pays, 30. Nourriture de ceux qu'on amene en Dannemarck, 31. Ils font leurs efforts pour s'échapper, 32. Ils meurent de chagrin, 33. Conjectures sur leur Religion, 34. Voyez *Spitzbergen.*

*Guacu*, serpent du Bresil, sa description, 420.

H

*Haus* Colonel Hollandois, se dispose à attaquer les révoltés du Bresil, 311. Avantages qu'il remporte sur eux, 325. Il les force de lever le siége de San Antonio, 328. Il est battu par les rebelles, 334. Il se retire au Receif, 335. Il est encore battu, 350. Il est fait prisonnier, 351.

*Hollandois* du Bresil, s'emparent de la Capitainerie de Parayba, 242. Ils se rendent maîtres du fort Theulen, & de la Capitainerie de Portigi, 243. Ils prennent celle de Siara, 246. Leurs expéditions par mer dans ce pays, 252. Ils font une treve de dix ans avec les Portugais, 256. Mesures qu'ils prennent pour fai-

re fleurir le commerce, 258. Déclin du crédit public, 259. Il eſt ſuivi d'une mortalité, 262. Décadence de leurs affaires, 264. Elles ſe relevent par une ſage adminiſtration, 266. Ils envoyent une députation au Gouverneur Portugais de Bahia, 276. Rapport des Députés, 279. On arrête deux des chefs de la révolte, 290. On offre inutilement une amniſtie, 295. Les révoltés commencent les hoſtilités, 296. Les Hollandois remportent quelques avantages, 299. Ils prennent la réſolution d'accorder un pardon général, 311. On renvoye les femmes & les enfants aux révoltés, 313. On confiſque les biens des Chefs, 314. On envoye une nouvelle députation à Bahia, *Ibid.* Retour des Députés, & réponſe du Gouverneur, 320. Les Hollandois refuſent de lever des ſoldats par force, 331. Ils demandent du ſecours en Europe, 336. Ils remportent un avantage ſur les révoltés, 364. Leur artifice pour faire croire qu'il leur vient du ſecours, 365. Ils publient un Manifeſte, 371. Ils tombent dans une diſette de vivres, 373. Il leur arrive du ſecours d'Europe, 379. Obſtacles qui en avoient retardé le voyage, 380. Changement dans le Conſeil, 381. Etat de foibleſſe où ils ſe trouvent, 384. Un gros corps de leurs troupes eſt paſſé au fil de l'épée, 385. Suites de leurs infortunes, 388. Déſertion de Soldats & d'Officiers, 389. Ils ſont battus dans une ſortie du Receif, 391. La diviſion ſe met entre les Chefs, 392. Cauſes générale de leurs déſavantages au Breſil, 430. Ils perdent entiérement ce pays, 433.

*Hoogſtrate*, Député Hollandois, déclare que le Gouverneur de Bahia a voulu le ſéduire, 321. Il vend le Fort Saint-Auguſtin aux

Portugais, 349. Il eſt bleſſé à l'attaque de Tamarika, 361. Nombre des hommes qu'il fait paſſer aux Portugais, 363.
*Hudſon*, (Détroit de) deſcription des Habitants, 57. Deſcription du pays, 162.
*Hunuingſon*, fait de vains efforts pour retrouver le Groenland. 19.

I

*JAMES* (Thomas) fameux voyageur Anglois, part de Briſtol, pour faire des découvertes, 150. Obſtacles que les glaces lui oppoſent, 151. Il arrive au Cap de Déſolation, 152. Il reconnoit l'iſle de la Réſolution 153. Il s'amarre à un grand glaçon, 155. Il aborde à un port, qu'il nomme de la Providence Divine, 157. Il deſcend dans une Iſle déſerte, 158. Il nomme Port-du-Prince l'endroit où il jette l'ancre, 159. Il déſeſpere de trouver un paſſage, 162. Il arrive à l'iſle de Mansfield, *Ibid.* Il croit avoir perdu une partie de ſon équipage, 164. Ses gens reviennent au vaiſſeau, 165. Il rençontre le Capitaine Fox, 166. Ses proviſions ſont gâtées, 167. Il manque de faire nauffrage, 168. Il perd ſa chaloupe, 169. Il aborde à l'iſle du Comte de Briſtol, 170. Il jette l'ancre à l'iſle de Thomas Rowe, 171. Il mouille aux iſles du Comte de Danby, 172. On fait une cabane à terre, 174. Il trouve un étang d'une odeur empeſtée, 175. Il perd ſon Canonier, 176. Il fait échouer ſon vaiſſeau, 177. Il ſe détermine à conſtruire une Pinaſſe, 179. Rigueur exceſſive du froid, 182. Il nomme l'endroit où il hiverne, forêt de Winter, 184. Il obſerve divers phœnomènes, 185. Ses gens ſont des chaſſes infructueuſes, 189. Il commence à dégager ſon vaiſſeau, 191. Il réuſſit à faire agir la pompe, 193. Il

commence à voir des oiſeaux, 195. Il retire pluſieurs effets du vaiſſeau, 196. Il ſeme des pois dans l'Iſle, 197. Il retrouve ſon gouvernail, 199. Ses gens ſont guéris par l'uſage des pois, 200. Il prend poſſeſſion du pays, pour le Roi d'Angleterre, 201. Le feu prend dans toute l'iſle, 203. Ils ſont exceſſivement incommodés des couſins, 204. Il trouve de la Cueillerée, 205. Il donne à cette iſle le nom de Charlton, 206. Deſcription de la cabane des Anglois, 208. Leur nourriture, 210. Il met à la voile, 211. Il aborde au cap Marie-Henriette, 214. Difficultés de ſa Navigation, 215. Il arrive à Briſtol, 218. Mauvais état de ſon vaiſſeau, *Ibid.* Son ſentiment ſur le paſſage au nord-oueſt, 219.

*Ingulf*, Norvegien, établit la premiere Colonie en Iſlande, 146.

*Iſlande*, iſle de la mer glaciale; ſa ſituation, 122. D'où elle tire ſon nom, 123. Des lacs & des rivieres, 124. Deſcription du Mont Hécla, 125. Les Habitants le croyent le ſéjour des damnés, 126. Portrait & mœurs de ces Habitants, 127. Leur longue vie: ſorciers qui vendent le vent, 128. Ils proſtituent leurs filles, 129. Jonas prétend qu'on les calomnie, 130. Leur paſſion pour les échecs, 134. Hiſtoire de l'Iſlande, *Ibid.* Leurs Poëtes, 135. Leur Mythologie, & leur Religion, 136. Victimes humaines, 137. Diviſion de l'Iſlande, 138. Loix du pays, 139. Cette iſle ſoumiſe aux Rois de Dannemarck, 140. Des bois & des animaux, 141. L'Imprimerie y eſt établie, 143. Comment l'Iſlande a été découverte, 144. En quel temps le Chriſtianiſme y a été établi, 147.

K

*KAMARON*, l'un des Chefs de la révolte du

Bresil, marche contre les Hollandois, 323. Il est blessé à l'attaque de Tamarika, 361. Il se met en marche, pour couper les secours de Rio Grande, 367.
*Karvalho* (Sebastien) est arrêté au Bresil, 289. Sa déposition au sujet de la révolte, 290. On lui rend la liberté, 291.
*Katjou*, arbre & fruit du Bresil, sa description, 425.
*Kindelfiord*, Ville du Groenland, 7.
*Kiokoi*, oiseau du Bresil: sa description, 417.

L

*Lada* du Chili, ou Poivre du Bresil: ses qualités, 425.
*Lambartz*, Capitaine Hollandois, est nommé commandant de toutes les troupes de Tamarika, 362. Il est tué au Réceif, 372.
*Liboya*, serpent du Bresil: sa description. 420.
*Lichtart*, Amiral Hollandois, a ordre d'attaquer les Portugais, 342. Il remporte une victoire, 343. Sa mort, 384.
*Licornes*, les cornes de ces prétendus animaux ne sont que des poissons, 11.
*Lief*, fils d'Elick, introduit la Religion Chrétienne au Groenland, 4.
*Lindenau*, Danois, cherche inutilement le vieux Groenland: il aborde au nouveau, 24. Il en amene des Habitants, 25. Il tente une nouvelle expédition, 27.
*Linge*, (Paul de) part pour une expedion contre les révoltés du Bresil, 292.

M

*Maniken* (Jean Corneille de) va à la pêche de la Baleine, 118. Il trouve en mer un glaçon chargé de quatre hommes, 119. Leur histoire, 120.
*Manioc*, arbrisseau du Bresil, sa description, 422. Usage qu'on fait de sa racine, 424.
*Maurice* (le Comte) fait bâtir une ville de son nom

nom au Bresil, 232. Il est Gouverneur du Bresil Hollandois, 252. Il découvre une conspiration des Portugais, 268. Il remet le Gouvernement, 274. Il revient en Europe, 275. Il emmene la plus grande partie des troupes, 276.

*Maurice*, isle au Bresil, 232. Mesures qu'on prend pour la fortifier, 308.

*Maurice* (isle de Saint) au Groenland, sept Hollandois entreprennent d'y passer l'hiver, 96. Ils manquent à prendre plusieurs Baleines, 98. Le froid devient excessif, 100. Ils tuent deux ours, 101. Ils sont renfermés dans leur tente, 104. Ils sont attaqués du scorbut, 105. Il en meurt deux, 107. Fin de leur Journal, 108. On les trouve morts dans leurs lits, *Ibid.* Conjectures sur la cause de leur mort, 109. Sept autres prennent leur place, & sont plus heureux, 111. Journal des sept qui leur succédent, *Ibid.* Ils cessent de voir le soleil, & sont attaqués du scorbut, 112. Il en meurt trois, les autres sont attaqués du flux de sang, 114. Fin de leur Journal, 115. On les trouve tous morts, 117.

*Monck*, fameux voyageur, ses commencements, 55. Il met à la voile pour faire des découvertes au nord, 56. Variation des temps étonnante, *Ibid.* Il aborde dans une isle du Détroit d'Hudson, 57. Il se détermine à y passer l'hiver, 59. Ses conjectures sur les Habitants, 60. Monk & ses gens se construisent des huttes, 62. Phœnomenes qu'il observe, 63. Rigueur excessive du froid, 64. Il perd la plus grande partie de ses gens, *Ibid.* Il tombe malade, 65. Il reste avec deux hommes, 66. Il se rembarque, *Ibid.* Il retourne en Dannemarck, 67. Il forme un nouveau projet : sa mort, 68.

N

*Nieuhoff* ( Jean ) Voyageur Hollandois : ſes commencements, 223. Il arrive à Saint-Thomas, 224. Il aborde au Breſil, 226. Il manque d'être noyé, 385. Il ſe diſpoſe à revenir en Hollande, 392. Son embarquement, 429. Il arrive à Fleſſingue, *Ibid.*

O

*Oiseau*, grenier du Breſil; ſa deſcription, 417.

*Oiſeau* mouche du Breſil; ſa déſcription. 418.

*Olinde*, ancienne ville du Breſil, 229. Sa deſcription, 230.

*Ours* blancs, animaux amphibies, leur fureur, 10.

P

*Palmaïra*) grand & petit village fameux du Breſil, habité par des Negres, 234. Leurs uſages, 235.

*Palmiers* du Breſil, leur deſcription, 427.

*Paraïba*, Capitainerie du Breſil, 239. Ville de même nom, bâtie par les Portugais, 240. Denrées qu'on y trouve, 241. Les Hollandois s'en rendent maîtres, 242.

*Pareſſeux*, animal du Breſil; ſa deſcription, 413.

*Pavaora*, ville dans l'iſle de Saint Thomas, 225.

*Pindava*, eſpeçe de palmier du Breſil; ſa deſcription, 427.

*Porc-épic* du Breſil; deſcription de cet animal, 412.

*Porcigi* ou Rio-Grande, Capitainerie du Breſil, 241. Elle appartient aux François, 243. Les Hollandois s'en rendent maîtres, *Ibid.*

*Portugais* remportent au Breſil pluſieurs avantages ſur les Hollandois, 254. Ils font une treve de dix ans, 256. Ils ſe diſpoſent à ſe révolter contre les Hollandois, 267. Ils donnent du ſecours aux Rebelles, 293. Plan général de la révolte, 299. Ils feignent

de vouloir ſecourir les Hollandois, 339. Ils prennent le Fort de Serenhaim, 346. Prétextes dont ils couvrent leurs hoſtilités, 347. Leur cruauté, 351. Ils attaquent inutilement Tamarika, 361. Leur artifice, pour détacher les Braſiliens des Hollandois, 366. Ils font un débarquement à Tamarika, 376. Leurs ſuccès continuels, 388. Conditions auxquels le Breſil leur eſt cédé, 433.

*Potigi*, Capitainerie de Breſil, 244.

R.

*Receif*, ville du Breſil: ſa deſcription, 231. Iſle du même nom, 232. Meſures qu'on prend pour la fortifier contre les Portugais, 303. Etat affreux où elle ſe trouve réduite, 378. On y reçoit du ſecours de Hollande, 379. Les ennemis pouſſent fortement le ſiége, 390.

*Rennes*, deſcription de ces animaux, 43.

*Richardſon* eſt envoyé en Groenland par le Roi de Dannemarck, 28. Son peu de ſuccès, 29.

*Rio-Grande*, Capitainerie du Breſil, la même que Porcigi, 242.

S.

*Scagenfiord*, ville du Groenland, 7.

*Schoppe* (Sigiſmond) commande le ſecours qu'on envoye de Hollande au Breſil, 381. Il s'empare de Baretta, *Ibid.* Son peu de réuſſite, 384. Il s'oppoſe à une ſortie du Receif, 391.

*Senembi*, ou Crocodile de terre du Breſil; ſa deſcription, 420.

*Seregippe-del Rey*, Capitainerie du Breſil, ville du même nom, 228. Les Hollandois s'en rendent maîtres, 229. Elle eſt priſe par les Portugais, 358.

*Serenhaim* Fort du Breſil, eſt pris par les Portugais, 346.

*Serpent* à ſonnettes; deſciption de cet animal, 419.

*Siara*, Capitainerie du

Breil, 245. Elle paſſe au pouvoir des Hollandois, 246. Les Braſiliens maſſacrent leur garniſon, 248.

*Spitzberg*, ou *Spitzbergen*, découvert par les Hollandois, & par les Anglois, 39. Il s'établit une Compagnie excluſive pour ce pays, 40. Le commerce y devient libre, 41. Animaux du pays, 43. Température de l'air, 44. Stérilité du Spitzberg, 45.

*Sucre*, combien on en tire tous les ans du Breſil, 427.

*Sylva* (Antonio Telles de) Gouverneur Portugais de Bahia, reçoit une députation des Hollandois, 276. Ils lui en envoyent une nouvelle, 316. Sa réponſe, 317. Il veut ſéduire un des Députés, 321. Il arme une flotte contre les Hollandois, 336. Elle commence les hoſtilités en mer, 338. Conduite artificieuſe de Sylva, 340.

T

*Tamar*, eſpece de palmier du Breſil; deſcription de cet arbre, 428.

*Tamarika*, iſle & Capitainerie du Breſil, 237. Rivieres & Villes de ce diſtrict, 239. La Capitale eſt attaquée par les Portugais, 361. Ils ſont forcés de ſe retirer, 380.

*Tapoyers* du Breſil, ſe révoltent contre les Hollandois, 387. Leur deſcription, 407 Leur force & leur courage, 408. Leur habillement, 409. Leurs inſtruments, 410. Ils vivent errants, comme les Arabes, 411.

*Theule*, Iſle dont parle Strabon, & qu'on croit être l'Iſlande, 148.

*Theulen* Fort, dont s'emparent les Hollandois, 243.

*Thomas* (Saint) Iſle près du Breſil, 224.

*Toucan*, oiſeau du Breſil; ſa deſcription, 416.

V

*Vidal* l'un des Chefs des révoltés du Breſil, bat le Colonel Haus, 350. Il écrit au

Conſeil Hollandois, 357. Il entre dans le camp de Parayba, 364.
*Vieira* (Jean Fernandez) découvre les commencements d'une révolte contre les Hollandois, 268. On reconnoît qu'il trame une rebellion, 284. On veut le faire arrêter : il s'échappe, 288. Requête qu'il préſente, conjointement avec les autres révoltés. 301. Motifs de ſa révolte, 307. Il acquiert de nouvelles forces, 310. Il fait ſommer le Gouverneur de Tamarika, 377. Lettre inſolente qu'il écrit aux Braſiliens, 383.
*Vieira* (Jean) de Allegoas, eſt accuſé, convaincu & puni, pour avoir favoriſé la révolte du Breſil, 373.

W

*Willoughby* part d'Angleterre pour faire des découvertes, 35. Il aborde en Laponie, 37. Il y périt avec ſes compagnons, 38.
*Winter* (forêt de) endroit où James eſt forcé d'hiverner, 184.

Z

*Zwers*, Officier Hollandois eſt fait priſonnier au Breſil par les Portugais, 353. Il eſt prêt d'être maſſacré, 354. On le met à la queſtion, 356.

*Fin de la Table du cinquieme Volume.*

BIBLIOTHÈQUE SAINT-SULPICE

# ERRATA.

PAge 4, ligne 22, à, *lisez* la.
Page 17, en marge peſte, *lisez* perte.
Page 88, ligne 18, s'approche, *lisez* s'approcha.
Page 103, ligne 9, de, *lisez* des.
Page 114, ligne 23, retirent, *lisez* retirerent.
Page 254, ligne 6, habiterent *lisez* habitoient.
Page 429, ligne 16, ſous, *lisez* ſucs.